


CM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 13 RUE SCRIBE
EW YORK 16 BEAVER ST



SOUS LES AIGLES AUTRICHIENNES

SOUVENIRS

DU

CHEVALIER DE GRUEBER

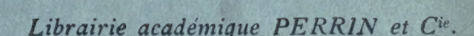
Officier de Cavalerie autrichien (1800-1820)

Publiés par son Neveu, Fr. von St...

Traduits de l'allemand avec une préface et des notes

Par le capitaine de MALEISSYE-MELUN

Breveté d'état-major.



Librairie académique PERRIN et Cie.

SOUVENIRS

DU

CHEVALIER DE GRUEBER

Officier de cavalerie autrichien

1800-1820

SOUS LES AIGLES AUTRICHIENNES

SOUVENIRS
DU
CHEVALIER DE GRUEBER

OFFICIER DE CAVALERIE AUTRICHIEN

1800-1820

PUBLIÉS PAR SON NEVEU, Fr. von St...

Traduits de l'allemand avec une préface et des notes

PAR

Le capitaine de MALEISSYE-MELUN
Breveté d'état-major

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1909

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Nul peuple n'a produit des écrivains militaires en aussi grand nombre que le peuple français dont le soldat, amoureux de la gloire et du danger, aime à rappeler les détails de cette histoire qu'il écrit avec son sang.

Aussi peut-il paraître osé d'aller chercher en Autriche des mémoires pour les présenter au public français. — Bien plus! des mémoires sur cette épopée napoléonienne dont les moindres détails ont été relatés par tous ceux qui y ont pris part, protagonistes, acteurs, voire simples figurants.

C'est précisément parce que le chevalier de Grueber a fait toutes les campagnes napoléoniennes dans les rangs de nos adversaires, que ses souvenirs peuvent offrir quelque intérêt pour nous Français.

Il nous fait connaître dans ses détails et sa

vie journalière cette glorieuse armée autrichienne, notre rivale de gloire.

Avec lui nous la suivrons sur les champs de bataille, d'Hohenlinden à Ulm; avec lui nous prendrons part à la fuite échevelée par laquelle l'archiduc Ferdinand arrache sa cavalerie à l'étreinte de Napoléon. Avec lui, nous serons devant Essling en flammes, pris et repris huit fois, et nous pouvons constater que de semblables batailles dépassent en opiniâtreté, en fureur, en pertes, celles d'hier en Mandchourie.

Trois journées dans un brasier où viennent s'amonceler les cadavres valent bien huit jours dans le vide du champ de bataille moderne.

Quels sentiments soutenaient donc Grueber dans la pourriture d'hôpital de Ungarisch-Altenburg, dans la fournaise d'Essling, ou dans les neiges de la Pologne? Était-ce une dévorante ambition, la soif du butin, ou cet ardent amour de la liberté qui avait enflammé nos armées de la République du fanatisme d'une religion nouvelle?

Non! D'un grand désintéressement, de goûts simples, d'aspirations modestes, il se préoccupait peu de la chûte des empires ou de la conversion des peuples.... Était-ce donc le patriotisme?

Non! il était Bavarois, au service de l'Autriche, mais il était « soldat ».

Il avait fui la douceur du foyer paternel, l'avenir sûr et paisible qui l'y attendait, pour embrasser la carrière des armes, et dans l'armée où il pensait rencontrer le plus d'occasions de se battre. Si le métier militaire ne lui procura pas toutes les satisfactions de carrière qu'il eût pu espérer, il lui donna par contre toutes les vertus dont il est la source : simplicité, droiture, courage, dévouement, esprit de sacrifice.... Grueber fut uniquement un soldat.

Et c'est pour cela que sont particulièrement intéressants ses souvenirs. Ils nous font toucher du doigt la grandeur simple du métier de soldat où la récompense consiste dans l'accomplissement du devoir professionnel, métier qui, par sa seule nature, par son essence même, élève le cœur à la hauteur des dangers qu'il fait courir, métier qui ne comporte que des devoirs et qui demande qu'on lui sacrifie tout, jusqu'à la vie.

Dans le soldat revivent ces vertus qu'on est convenu d'appeler les vertus antiques. La sagesse des nations les a ainsi nommées par ce qu'étant les seules vertus qui soient par elles-mêmes, qui aient en elles-mêmes leur fin, elles

étaient les seules qui pussent éclore dans l'antiquité et que pût pratiquer le monde païen. Quelle cause les fit naître dans la société antique, sinon l'état de guerre perpétuel qui y régnait?

L'homme devant le danger se révèle ce qu'il est : une loque, ou ce « surhomme » dont Nietzche dépeint la grandeur. Aujourd'hui la loque est un objet de compassion, on lui trouve des circonstances atténuantes d'ordre moral ou pathologique. Dans l'antiquité, elle était foulée aux pieds, réduite en esclavage ou massacrée. Seuls survivaient les surhommes, sélection dont l'apanage était la vertu, la beauté, ces filles de la force, sources de tous les arts. Pallas Athênê, divine allégorie, sortait armée et casquée du cerveau de Zeus.

Mais du jour où cessa la lutte, cessa la sélection. La paix, — « romaine » ou autre, — vit disparaître les vertus remplacées par les appétits. On érigea des temples à la Paix et à la Peur. Ce fut la décadence.

Sur cette civilisation aveulie, épuisée, fondirent des peuples jeunes et guerriers. De leur barbarie est née, par la guerre, une nouvelle civilisation. C'est la loi fatale de l'histoire, ainsi que l'a si bien exprimée Ruskin : « Tous

les arts purs et nobles de la paix sont fondés sur la guerre.... Nous parlons toujours des sciences de la paix, des richesses de la paix, de la civilisation, fille de la paix ; ce sont des mots que la Muse de l'Histoire n'a jamais associés. Au contraire elle dit : Paix et sensualité, paix et égoïsme, paix et mort. Par la guerre, toutes les grandes nations ont acquis vérité de parole et force de pensée ; la guerre les a faites, la paix les a ruinées ; la guerre les a instruites, la paix les a trompées ; la guerre les a élevées, la paix les a trahies ; en un mot, nées par la guerre, elles sont mortes par la paix[1]. »

Ces paroles implacables du philosophe anglais semblent nous avoir éloignés du chevalier de Grueber. Il n'en est rien : ses souvenirs nous montrent, pratiquées au jour le jour, simplement, modestement, ces vertus militaires qui font la force des armées et la grandeur des peuples. Ces vertus du soldat qu'un mot, qu'une idée résume : l'Honneur ; l'honneur qui conduit à la victoire et qui soutient dans l'adversité parce qu'il est du soldat le premier devoir.

1. Ruskin : « La Couronne d'olivier sauvage ».

Je crois avoir suffisamment esquissé le caractère du chevalier de Grueber : son neveu achèvera de nous le faire connaître par son introduction. Cependant, pour mieux goûter le récit de cette vie fertile en aventures, il peut être intéressant de connaître le cadre où elle se déroula.

Issu de petite noblesse bavaroise, épris du métier des armes, il ne voulut pas succéder à son père dans l'administration des domaines de l'Électeur de Bavière et entra, malgré les siens, au service de la Maison d'Autriche. L'aigle autrichienne, la bannière de France, attiraient fréquemment au XVIIIe siècle les enfants d'un pays toujours tiraillé entre ces rivales séculaires. Mais en 1800 l'Autriche seule pouvait être choisie, et c'est l'étendard jaune et noir que suivit Grueber avec fidélité jusqu'en 1812.

Demeuré toutefois sujet du roi de Bavière, il fut comme tel rappelé à cette date dans l'armée bavaroise. Il n'y devait rencontrer qu'infortunes.

Chargé par le roi de créer un régiment de chevau-légers en s'inspirant exclusivement des règlements autrichiens, sa loyauté et son indépendance de caractère lui valent l'animosité

du maréchal de Wrede et de tous les officiers bavarois qui ont suivi le sillage de la Grande-Armée sans comprendre et sans progresser. Ses brillants services pendant la campagne de France, la cruelle blessure qu'il reçoit à la bataille de Paris ne lui seront pas comptés, et le jour où il sera forcé de quitter le service deBavière, le Roi lui-même se joindra à ses ennemis et l'empêchera de rentrer comme officier en Russie ou en Autriche. Mais, pour le vrai soldat, pour celui qui, suivant la forte expression populaire, « a son métier à cœur », l'armée est une maîtresse dont rien ne peut effacer l'image, et Grueber rengage à 34 ans. A cette armée autrichienne qui lui avait toujours été douce il redemande abri, et c'est dans l'atonie du temps de paix qu'il lui faut regagner ses trois étoiles de capitaine, jadis conquises dans la gloire des champs de bataille.

INTRODUCTION

L'aurore du xxe siècle réveille chez tous les peuples le souvenir de cette lutte gigantesque que l'Europe coalisée soutenait, il y a cent ans, contre le génie du glorieux Corse, de cette lutte dont le monde entier attendait l'issue en frémissant.

Les ouvrages techniques traitent les grands problèmes militaires dont les masses lancées les unes contre les autres donnèrent la solution et en tirent un enseignement de la plus haute portée.

A ces ouvrages viennent chaque jour s'ajouter de nouveaux mémoires; ils sont pour l'historien une mine précieuse, et ils offrent, à l'écrivain qui aime l'étude des milieux, un intérêt tout particulier. C'est ainsi que le souvenir de cette longue guerre d'affranchissement a pris la forme d'un centenaire littéraire; c'est ainsi qu'on a voulu mettre en lumière les différents aspects d'événements déjà chargés d'années. Or, si je ne me trompe, notre armée, qui contribua le plus à la défaite finale de Napoléon en jetant dans la balance l'épée la plus lourde, est précisément celle qui s'est le moins souciée de fournir au colossal tableau les traits, les nuances capables de

faire ressortir aux yeux de la génération présente le grand œuvre de ses ancêtres.

Cette considération m'a fait penser que je pourrais peut-être remédier quelque peu à cette lacune, et je me suis décidé à publier les mémoires de mon oncle, mort il y a 40 ans.

Il n'était pas de ces hommes éminents dont l'intervention décide des grands événements. C'est un simple officier de cavalerie qui, dans le style peu recherché de son époque et de son milieu, retrace les souvenirs qu'il a gardés de son temps passé au service de l'Autriche et de la Bavière de 1800 à 1814.

Ce qui donne à ces mémoires un charme indéniable, c'est la physionomie même de Grueber, physionomie toute particulière qui rappelle l'aventurier.

J'ai retrouvé dans ses papiers la remarque suivante : « D'ordinaire on traite d'aventurier l'homme poursuivi par le mauvais sort. Qu'importent les incidents, heureux ou malheureux, qui marquent sa vie ! ils ont trait à un chevalier de fortune, ils perdent toute importance et sont vite relégués dans le monde de la fable, de l'invention ou tout au moins de l'exagération.

« Je parle par expérience. Plus d'une fois, cédant aux instances d'un prétendu ami, je perdis toute défiance et lui fis la narration de quelques unes de mes infortunes. Pendant que je parlais, il simulait un profond intérêt, mais à peine m'avait-il quitté qu'il me traitait de « farceur », heureux encore quand il ne dénaturait pas mon récit de façon à lui donner tous les caractères de l'invraisemblance et de l'invention.

« Aujourd'hui j'en ai fini avec le monde. Le calme et la réflexion inspirent seuls ma manière de voir et je

suis en droit de me croire absolument affranchi de tous ces grands intérêts qui, dans la vie, sont de si puissants facteurs.

« Ayant perdu tout contact avec le monde extérieur, je ne vis plus que pour ma famille; mais j'ai emporté dans ma solitude une conviction qui fait ma consolation, c'est qu'il n'est point de magnificence si éclatante, de grandeur si écrasante, qu'un rien, un hasard, l'arrêt d'un souffle ne puissent réduire à néant. L'homme qui a été le favori du sort, que la fortune a élevé au pinacle des grandeurs terrestres, se voit parfois rabaissé au-dessous de ceux qu'il ne daignait pas honorer d'un regard : et pour cela, il n'est besoin que d'un moment. Voilà un enseignement que j'aimerai à voir gravé au fond du cœur de nos enfants. »

Autant que je me rappelle mon vieil oncle, son caractère sérieux et réservé ne permet pas de douter de la véracité de ses récits, pour étranges qu'ils puissent paraître. Que dans ses descriptions l'historien découvre des erreurs, cela se comprend. Il a pu se tromper comme se trompe tout homme qui, mêlé aux événements, n'occupe point une place assez élevée pour les dominer.

Un caractère tout particulier se reflète dans cette autobiographie. Il a de l'humeur batailleuse des chevaliers du moyen âge, et à cette époque de guerres continuelles ce penchant ne pouvait que s'accentuer; mais il a aussi un sens profondément religieux, et ce dernier trait ne laisse pas que de surprendre dans un bouillant officier de cavalerie.

Ce n'est pas sans grandes hésitations que je me suis décidé à publier les démêlés qu'il eut en Bavière au

régiment des chevau-légers du prince Charles. Mais outre que ces démêlés furent pour la carrière de Grueber d'une influence décisive, j'ai réfléchi que cent ans avaient passé sur eux et aussi qu'une époque de luttes ininterrompues avait forcément amené tout autre chose que le raffinement des mœurs.

Pour ces raisons, j'ai cru pouvoir garder la narration de Grueber, me contentant d'y faire quelques coupures insignifiantes.

Qu'on se rappelle seulement le temps où, les corps de troupes appartenant à des particuliers, le malheureux intrus devait à coups de sabre se tailler sa place au régiment, les incidents de Munich et de Spire que nous racontons ici ne paraîtront alors que tout naturels, et personne en Bavière, dans cette nation sœur de la nôtre, ne pensera à s'en froisser.

Ainsi j'ose espérer pour ces mémoires un bienveillant accueil.

Graz, février 1906.

SOUVENIRS
DU
CHEVALIER DE GRUEBER
Officier de cavalerie autrichien

PREMIÈRE PARTIE
MA JEUNESSE

Mon père, Anselme, chevalier de Gruber — ou plus exactement « Grueber » — conformément aux preuves de noblesse — était, sous le règne de l'Électeur Charles-Théodore de Bavière, conseiller privé et intendant du château de Riedenburg-sur-Altmühl[1], puis sous son fils, Maximilien-Joseph, il fut successivement juge et receveur au même endroit. Il y mourut en 1804 d'une crise de goutte rentrée.

Ma mère, Franziska-Xaveria, née von Plank,

1. Riedenburg, petite ville sise à environ dix-sept kilomètres du confluent de l'Altmühl et du Danube et à une cinquantaine de kilomètres de Ratisbonne. Le pittoresque Schambach se jette dans l'Altmühl (R. D.) à Riedenburg.

était la sœur du directeur de la Chambre des Finances de la Cour, Son Excellence von Plank, seigneur de Haidenhofen et Plankenmoos. Retirée à Straubing après le décès de mon père, elle y vécut de sa pension de veuve de receveur et y mourut en 1825.

De dix fils et deux filles, nous étions les plus jeunes, moi et ma sœur Anna, actuellement à Ratisbonne. Nous naquîmes à Riedenburg, moi le 9 août 1783, elle le 19 mars 1788.

De nos dix autres frères et sœur, l'aîné, Joseph, atteignit seul l'âge de 24 ans; il trépassa en effet à Neuburg-sur-le-Danube, en 1798, comme lieutenant au régiment d'infanterie bavarois « comte Morawitzky ». Il avait épousé Anna, baronne de Lerchenfeld-Aham, sœur du commissaire général bavarois Max, baron de Lerchenfeld-Aham bien connu dans le Tirol ; il ne laissa qu'un fils, Max de Grueber, qui, après avoir pris sa retraite comme lieutenant bavarois, mourut en 1848 à Würzburg. Nos autres frères et sœur moururent tous entre six et douze ans et reposent dans l'église paroissiale de Riedenburg.

Je reçus à la maison ma première instruction sous la direction du chapelain du château, François-Xavier Lautenschlager, fils du secrétaire de l'Électeur de Bavière à Amberg.

Le château de Riedenburg, occupé uniquement par mes parents, possédait une grande chapelle.

Chaque jour, la messe y était dite pour le personnel ; mes parents y assistaient avec leurs enfants, et nous la servions alternativement, moi et mes condisciples Gaspard Schlögl, fils d'un teinturier de Riedenburg, et Anselme Pollin, fils du premier secrétaire.

Les fonctions d'intendant en Bavière étaient alors héréditaires dans une famille dans la descendance masculine. Celui des fils qui s'était adonné à l'étude du droit était adjoint à son père, après examen, pour lui succéder définitivement à sa mort. C'est ainsi que cette place était déjà tenue par mon trisaïeul, enterré à Riedenburg en 1682.

L'intendant logeait dans le château de l'Électeur, et les revenus de toutes les dépendances, champs, prés, bois, etc..., constituaient une partie de son traitement[1].

Mon père, il est vrai, était tenu, pour faire valoir le domaine, d'avoir toujours six chevaux, douze bœufs, deux taureaux, soixante vaches, un millier de moutons, de nombreux porcs et des volailles de toutes sortes, mais il recevait en plus quatre mille florins d'appointements annuels. Les intendants étaient dans l'étendue de leur district de véritables petits ducs, et de tous côtés on leur témoignait du respect.

Mon père, dans l'exercice de ses fonctions ne

1. « In partem solarii » dans le texte.

sortait jamais qu'à quatre chevaux et avec des gens revêtus de riches livrées. Chaque fois qu'il se rendait en un lieu quelconque de son district, par exemple à la ville de Dietfurt[1], à Altmannstein[2] ou à Riedenburg même, il était reçu aux portes de la localité par tous les magistrats municipaux en manteau noir, comme il est d'usage maintenant pour le gouvernement.

Le château de l'Électeur était un bâtiment à deux étages situé sur une hauteur. Il contenait trente-six belles chambres et une grande cour intérieure. On accédait par deux grandes portes à un jardin à la française, où étaient cultivés non seulement des fleurs, mais aussi des légumes et dans lequel se trouvait un joli pavillon à un étage.

Mon père avait comme personnel un garde-chasse, un jardinier, deux laquais, un cocher, un piqueur, deux palefreniers, un portier, une cuisinière, deux filles de cuisine, quatre servantes de ferme, trois bouviers et quatre bergers, qui étaient tous sous la direction d'une femme de charge. De tout ce qui précède, ressort l'importance de l'exploitation agricole et de la culture dans ce domaine qui comportait, attenant au château, une vaste étendue de prés et de champs excellents.

1. Dietfurt, sur l'Altmühl, à environ douze kilomètres en amont de Riedenburg, au confluent de la Laber.

2. Altmannstein, sur le Schwammbach, à environ huit kilomètres au sud de Riedenburg.

Tout ce service nécessitait trois secrétaires à la charge de l'intendant du domaine ; ces postes étaient occupés par la famille Pollin, à savoir par le père et les deux oncles de mon ami Anselme Pollin, actuellement domicilié à Landshut. Mon père vivait largement et même avec un certain faste ; tout était sur un grand pied dans le château. Il en fut ainsi jusqu'à l'avènement de l'Électeur, ensuite roi, Max-Joseph, lequel supprima les places d'intendants, vendit châteaux, terres et forêts, nomma des juges et des receveurs spéciaux et ainsi mit fin d'un coup à toute cette splendeur. Toutefois ceci advint beaucoup plus tard, après mon entrée au service de l'Autriche.

Mais revenons à mon éducation à la maison, éducation faite par les soins du chapelain Lautenschlager et que partageaient avec moi, dans un but d'émulation, Gaspard Schlögl et Anselme Pollin. De cette époque je garde le souvenir particulièrement agréable de deux espèces de distractions.

Tout d'abord, on célébrait chaque année à la Saint-Michel la fête patronale de l'église du château. La veille de la Saint-Michel, arrivait au château, vers trois heures du soir, un prêtre de l'église paroissiale de Riedenburg avec de nombreux musiciens. On chantait vêpres, puis tous étaient l'objet d'une grande réception, à laquelle nous autres enfants prenions part. Le lendemain matin à neuf heures, ce prêtre célébrait une grand'messe solen-

nelle à l'église du château. A midi, au dîner, il y avait toujours une soixantaine d'invités : tous les magistrats de Riedenburg, Dietfurt et Altmannstein, la noblesse du voisinage, entre autres les barons von Laudersdorf, von Lynzenhausen et Kayserstein, von Hexenacker, les comtes Waldkirch von Brun et Taufkirch von Wildenstein, enfin tout le clergé des environs. On restait à table jusqu'à une heure avancée de la nuit ; aussi les hôtes les plus éloignés couchaient-ils au château, et le lendemain, de bonne heure, on commençait les chasses au rabat dans les forêts avoisinantes ; elles duraient trois semaines. Mes deux camarades, Schlögl et Pollin, et moi, nous avions toujours la permission d'assister à cette distraction favorite de mon père. Étions-nous trop fatigués, un jeune bûcheron nous conduisait à l'un des pavillons de chasse les plus rapprochés, où nous attendions cinq heures du soir, heure du dîner. Nous dormions ensuite sur la paille, en-dessous des chasseurs. C'était pour nous un spectacle particulièrement agréable que de voir chaque soir les chasseurs reve nir de la forêt, au son des trompes, chargés de leur butin du jour et s'apprêtant à prendre leur repas nocturne. Sur les tables dressées en plein vent, la venaison paraissait particulièrement savoureuse.

Notre deuxième distraction était la suivante :

Comme mon professeur était en même temps inspecteur de l'école communale de Riedenburg,

mon père autorisait les plus grands de l'école à venir au château les dimanches et jours de fête. Ils s'y trouvaient plus d'une centaine, et naturellement on jouait aux soldats. Lautenschlager nous avait procuré des schakos, des cartouchières et des ceinturons de papier, des sabres de bois et des fusils avec baïonnette en carton recouvert d'un papier argenté, et un assez grand drapeau en soie bleue et blanche[1] fixé à une hampe aux mêmes couleurs. Il avait fait venir de Ratisbonne un gros tambour, et ma mère fait faire à tous les garçons une tunique en coutil blanc avec col et parements de drap rouge. Tel était l'équipement de la compagnie. Moi, le capitaine, j'avais un uniforme en drap blanc plus élégant et m'appartenant en propre, avec un chapeau à plumes; le lieutenant Anselme Pollin et le porte-drapeau Schmer, fils d'un riche paysan, avaient également reçu de leurs parents des uniformes d'officiers. Un gamin apprit à battre du tambour, et Gaspard Schlögl, mon camarade, fut choisi comme aumônier; à ce titre il eut à porter une soutane noire et une barette.

La compagnie eut la libre disposition de deux vastes remises ; il en existait quantité d'autres dans la cour du château pour les objets de toute nature nécessaires à l'exploitation. Ces deux remises une fois débarrassées, nous en eûmes la

1. Les couleurs de Bavière.

jouissance pendant la saison d'été. Un lieutenant bavarois en retraite nommé Urban habitant Riedenburg fut notre instructeur. Les dimanches et les fêtes furent consacrés à ces jeux et cela dura plusieurs années, jusqu'en 1797, époque à laquelle mon précepteur, notre chapelain, dut accepter une place de vicaire, pour pouvoir plus tard prétendre à une cure. Il fut nommé à Eilsbrunn, localité sise à trois heures de Ratisbonne, dans la montagne. Mes parents décidèrent que je l'y suivrais pour me perfectionner avec lui dans l'étude du latin et des différentes branches d'instruction enseignées dans les gymnases.

Mon départ fut la fin de nos jeux militaires et de notre compagnie. Gaspard Schlögl alla continuer ses classes à Ratisbonne. Lautenschlager demeura à Eilsbrunn jusqu'en septembre 1798. A la fin de ce temps plutôt fastidieux pour lui, il fut envoyé à Riedenburg pour y dire la première messe. C'était une charge quelque peu pénible, mais elle comportait un bénéfice.

Quant à moi, je dus à mon tour aller étudier à Ratisbonne. En entrant je subis, avec succès, un examen de logique et à la fin de l'année scolaire, en septembre 1799, je revins passer mes vacances à Riedenburg.

Schlögl, qui avait été mon camarade de classe à la maison et était allé à Ratisbonne pendant que je suivais Lautenschlager à Eilsbrunn — ainsi qu'il

a été dit plus haut — était également en « logique » et était devenu mon « famulus ». Il était en effet d'usage alors que chaque noble eût, sous l'appellation de « famulus », une sorte de serviteur qui lui apportait ses livres au cours, et devait par suite être un auditeur du même cours. Ce « famulus » porteur des livres et cahiers accompagnait également son jeune maître au collège, où chaque noble avait une sorte de chaire, siège séparé en forme de fauteuil, muni d'un pupitre et fermé d'une petite porte. Le « famulus » ouvrait cette porte, déposait sur le pupitre les livres et les cahiers, et gagnait ensuite les bancs destinés aux non-nobles. A la fin de la leçon, le « famulus » reprenait les affaires de son maître, fermait la porte de sa chaire et l'accompagnait chez lui. En raison de ces services, le « famulus » était logé et défrayé de tout par les parents du jeune noble. Toutefois Schlögl, fils d'un riche bourgeois et mon camarade d'enfance, était mon « gratisfamulus ». Chaque étudiant portait un manteau vert foncé avec pèlerine : pour les nobles, cette pèlerine était bordée d'un galon d'or large de trois doigts comme signe de distinction.

Pendant le temps que je passai à Ratisbonne pour mes études, j'eus l'occasion de voir maints régiments autrichiens en marche contre les Français. Cette vue répétée jointe au souvenir de nos jeux d'enfants fit naître en moi une vocation militaire irrésistible. Je demandai à mon père de m'en-

voyer comme cadet dans un régiment bavarois. Mais il avait l'intention de me faire faire des études de droit, et il décida de m'envoyer au corps des Cadets de Munich où, en outre de l'enseignement militaire, on recevait celui de la physique et de la métaphysique ; cela afin de me faire revenir ultérieurement au Droit. Mon père comptait que la discipline militaire et la sévère ordonnance du corps des Cadets auraient raison de mes velléités militaires et me rendraient plus souple pour les études civiles. J'entrai donc au corps des Cadets, passai avec succès mon examen de philosophie, et, le 28 août 1800, je fus avec onze élèves affecté comme cornette au régiment d'infanterie « Kronprinz ».

Mon père ne voulut à aucun prix entendre parler de mon entrée dans l'armée et m'ordonna de quitter Munich pour aller faire à Landshut[1] mes études de droit. Obéissant à sa volonté formelle, je gagnai Landshut, mais avec le dessein fermement arrêté de me rendre à Ratisbonne dès la première semaine de septembre et, là, de m'engager au service de l'Autriche. Je fis part à mon professeur de religion, Sailer, qui mourut plus tard évêque de Ratisbonne, de mon inclination pour le métier militaire. Non seulement il ne s'éleva pas à l'encontre mais

1. Landshut sur l'Isar, à soixante-cinq kilomètres en aval de Munich. Son université réputée a été transférée en 1826 à Munich.

écrivit même aussitôt à mon père pour le prier de ne plus s'opposer à ma passion pour l'état de soldat. Mais moi connaissant la décision irrévocable de mon père, je jugeai inutile d'attendre sa réponse, et, le 15 septembre, je quittai l'Université pour aller à Ratisbonne à la recherche du premier bureau d'enrôlement autrichien venu.

Au moment où je pénétrai dans le bureau du recrutement, se tenait sous le porche un vieux caporal du régiment d'infanterie « Michel-Wallis », un trousseau de clefs à la main. Me regardant avec sympathie, il me demanda ce que je désirais. Je lui exposai ma détermination de devenir soldat, et lui de m'examiner d'un œil sévère; à la fin il sourit : « Vous me paraissez de bonne maison, me dit-il, quel motif vous pousse à vous enrôler? Qui sont vos parents? » Je lui découvris en toute sincérité ma situation. Il me prit alors par la main, me conduisit dans sa chambre attenant au bureau, me fit asseoir, et là me tint un discours de morale en règle sur ce fait que j'étais parti sans le consentement de mes parents; il voulait à toute force me faire revenir sur ma décision, mais à la fin le vieux soldat reconnut l'inutilité de ses paroles; il ajouta : « Voyez-vous, mon cher Monsieur et jeune ami, en ma qualité de recruteur, je ne devrais pas vous tenir un tel langage, mais votre inexpérience m'inspire de la compassion et je crains fort que, comme tant d'autres, vous ne regrettiez votre décision sitôt que ces clefs

vous auront enfermé avec les autres enrôlés. Si, toutefois, vous tenez absolument à devenir soldat, je vais vous mener au commandant de recrutement. Mais pensez souvent à ce que je vais vous dire! Comme soldat, soyez toujours humble, obéissez à tous vos chefs, au caporal comme au colonel, toujours avec respect et sans murmurer! Ne dites jamais de mal d'un supérieur, fût-il votre meilleur ami! Ne manifestez pas trop d'ambition, sous peine de vous attirer de nombreux ennemis. Soyez toujours humain, soyez-le même en terre ennemie. Traitez les prisonniers avec douceur, avec modération l'habitant en pays ennemi, de façon à ne pas rendre plus cruels par une conduite brutale les maux que la guerre amène inévitablement sur une nation.... Et maintenant venez chez le commandant! »

Que de fois dans la suite j'ai eu l'occasion de me remémorer les paroles de cet homme droit! Je n'eus jamais qu'à me féliciter d'avoir suivi ses principes, mais par contre que d'amers regrets me causa leur oubli!

Le caporal me conduisit alors au premier étage chez le commandant de recrutement; c'était un capitaine des chevau-légers de Kinsky qui avait perdu le bras droit en France et qui, invalide et à la charge de l'État, avait été affecté à ce bureau de recrutement. Le capitaine Kapp — tel était son nom — était un jeune et bel homme d'environ trente ans. Il m'interrogea minutieusement, entrant

dans toutes sortes de détails de famille et, à différentes reprises, je pus remarquer le vif intérêt qu'il manifestait mais qu'il parvenait promptement à dissimuler. Ensuite je passai dans la pièce voisine pour y être examiné par un médecin militaire. Celui-ci ne m'ayant trouvé aucun défaut malgré un examen très sévère, me déclara bon pour le service, puis me fit rhabiller et réintroduire auprès du capitaine. Ce dernier, d'un ton très sec, ordonna au caporal qui m'avait amené de me conduire dans la chambre des enrôlés. Nous redescendîmes l'escalier; au bout d'un long corridor le caporal ouvrit une porte et j'aperçus dans une vaste pièce plus de vingt jeunes gens vautrés sur de la paille, criant, chantant, vociférant. Sur une table, des miches de pain, des pots de bière, des bouteilles d'eau-de-vie. — « Et maintenant buvez, mangez, amusez-vous bien ! » me dit en riant le caporal qui, faisant demi-tour, s'empressa de refermer la double serrure de notre porte.

Mon entourage ne saurait se décrire; je dois avouer que le contact avec tous ces rebuts de l'humanité m'eut vite fait regretter ma décision de devenir soldat. Comme on le sait, les enrôlements s'obtiennent partie par l'appât de la prime, partie par la boisson. Mes nouveaux compagnons, dont plus des trois quarts étaient ignoblement ivres, se laissaient aller aux gestes et aux chansons les plus dissolus. Certains gisaient et ronflaient sous la table; d'autres, jurant de façon affreuse, maudissaient le

recruteur de les avoir trompés. Quelques-uns, ayant déjà cuvé leur ivresse, regardaient dans le vide d'un œil atone, tandis que d'autres, déjà à moitié gris, vidaient cruches et bouteilles à grand renfort de cris, de jurons, de vacarme, pour arriver à perdre connaissance. Cela dura ainsi toute la soirée et toute la nuit. A différentes reprises des ivrognes vinrent buter sur moi, mélancoliquement assis sur un banc dans un coin de cette salle infecte. Comme je ne tenais aucun compte de leurs insupportables invites à boire et à fraterniser avec eux, ils m'injurièrent de la façon la plus grossière et chantèrent des chansons de mépris, tout en répandant devant moi leurs boissons. Vers le lever du jour, le sommeil de l'ivresse finit par les emporter et je pus dormir de mon côté. Tout fut tranquille jusque vers six heures du matin où, réveillés par le tambour, nous vîmes entrer le caporal. On nous rassembla dans la cour ; un fort détachement d'infanterie commandé par un officier, se déploya en face de nous et reçut l'ordre de charger ses armes, et l'officier nous avertit que quiconque d'entre nous, pendant les marches, tenterait de s'évader ou même ne se tiendrait pas tranquille serait fusillé sans autre forme de procès. Puis le convoi s'ébranla. Le vieux caporal de recrutement s'approcha alors de moi et me serrant la main : « Rappelez-vous souvent mes conseils et devenez un vrai soldat ! » Je le remerciai les larmes aux yeux et me mis en marche. Je ne me doutais pas

que le capitaine Kapp fût intimement lié avec mon oncle Antoine von Plank, frère de ma mère et directeur des gabelles de Ratisbonne. A mon insu il s'empressa de faire connaître mon enrôlement à mon oncle. Ce dernier, ainsi que je l'ai appris seulement de longues années après, mit le même empressement à envoyer la nouvelle à mes parents à Riedenburg et leur apprenait en même temps que Kapp m'avait affecté au régiment de cuirassiers du duc Albert. Ce prince ayant demandé aux différents bureaux de recrutement de l'empire de lui procurer des jeunes gens nobles pour entrer comme cadets dans son régiment, Kapp avait profité de l'occasion sans me rien laisser deviner. Tandis qu'avait lieu notre rassemblement dans la cour du bureau de recrutement, chacune des nouvelles recrues reçut avis du régiment auquel elle était affectée, et j'appris ainsi que j'appartenais désormais aux cuirassiers du duc Albert[1].

Mon père, quoique déconcerté de l'effondrement de ses plans, ne fit pas la moindre opposition. Bien au contraire, il versa par l'intermédiaire de mon

1. Albert, duc de Saxe-Teschen, colonel-propriétaire du régiment de cuirassiers en question, était fils de l'Électeur de Saxe, Frédéric-Christian, et oncle du premier roi de Saxe, Frédéric-Auguste. Né en 1738, il épousa l'archiduchesse Marie-Christine, fille de l'empereur François I[er] et de Marie-Thérèse, sœur par conséquent de l'infortunée Marie-Antoinette. Il n'eut aucune postérité. Il fut feld-maréchal autrichien et mourut en 1823.

oncle la somme correspondant à l'équipement d'un cadet, le supplément de solde nécessaire à cette situation pour une année entière, ainsi qu'une pension mensuelle de vingt florins, le tout adressé par les soins du capitaine Kapp au dépôt du régiment à Oedenburg, en Hongrie. Le régiment en effet faisait alors campagne contre la France.

Le convoi des recrues fut dirigé d'abord par voie de terre de Ratisbonne sur Passau. En cette ville, l'on nous embarqua sur un grand bateau et nous fîmes route ainsi par voie d'eau jusqu'à Vienne par Linz.

A Vienne où nous arrivâmes le 20 septembre 1800, je trouvai un officier des cuirassiers du duc Albert qui m'annonça qu'ayant été spécialement recommandé par le capitaine Kapp au duc, celui-ci me recevait comme cadet dans son régiment. Cet officier me procura à Vienne un équipement complet de cadet, ce qui me valut de passer deux jours en cette ville, logeant avec lui à l'hôtel « Matschaker-Hof ». Puis nous gagnâmes Oedenburg dans sa propre voiture. Je ne pus être alors présenté au duc, qui avait quitté Vienne pour se rendre dans ses terres de Saxe-Teschen.

DEUXIÈME PARTIE

AU SERVICE DE L'AUTRICHE

CHAPITRE PREMIER

MES DÉBUTS DANS LA VIE MILITAIRE
CAMPAGNE DE 1800.

Arrivé à Oedenburg[1] le 1er octobre 1800, je fus conduit aussitôt par le lieutenant dont je viens de parler au commandant du dépôt, le capitaine Dhanhauser, qui m'accueillit très amicalement et m'autorisa à choisir mon cheval. Comme je ne lui cachai pas mon ignorance en matière hippique, il fit choix lui-même pour moi d'un joli cheval bai de cinq ans, très vif, que je conservai comme cheval d'armes pendant dix ans, — même après ma promotion au grade de lieutenant, — de telle sorte qu'il devint ma

1. Oedenburg (en hongrois : Sopron), l'ancienne « Scarbantia » des Romains, ville assez importante de Hongrie, située dans une plaine fertile entre la frontière hongroise (vingt kil.) et le vaste lac salé de Neusiedel (en hongrois : Fertö-Tava) (douze kil.) et à environ quatre-vingts kilomètres au sud-ouest de Vienne.

propriété, conformément aux règlements en vigueur. Plus tard, après la campagne de Russie, je le revendis, moyennant dix-huit « louis d'or », au capitaine Alberici, des hussards de Hesse-Hombourg.

Jusqu'au 30 octobre 1800, en somme pendant un mois seulement, on me fit faire avec d'autres recrues mes classes à pied et à cheval, et je fus exercé à l'emploi du sabre. Le 1er novembre on me comprit dans un détachement aux ordres du lieutenant Stanislo, destiné à renforcer le régiment de cuirassiers du duc Albert alors sur le Rhin.

Notre convoi se dirigea à marches forcées par Vienne, Linz, Augsbourg sur Nördlingen où, le 30 septembre, nous rejoignîmes le régiment.

Le commandant du régiment était alors le colonel comte Radetzky[1], dont la gloire fut si grande plus

1. Jean-Joseph-François-Charles Radetzky, comte de Radetz, naquit à Trebnitz (Bohême) en 1768, fit ses premières armes contre les Turcs en 1790, et prit part à la campagne de 1796 en Italie contre Bonaparte comme aide-de-camp de Beaulieu. Il se signala à Novi (1799), à Marengo (1800). Chef d'état-major de Schwarzenberg, en 1813 et 1814, il fut nommé en 1831 gouverneur de la Lombardie-Vénétie et reçut en 1836 le bâton de feld-maréchal. Surpris en 1848 par l'insurrection lombarde, il fut d'abord chassé de Milan et vaincu à Goïto, sur le Mincio, par le roi de Sardaigne Charles-Albert, mais il prit sa revanche par ses victoires de Custozza et de Novare qui rendirent la Lombardie à l'Autriche. Il en resta gouverneur jusqu'à sa mort, survenue à Milan en 1858.

tard comme feld-maréchal; son prédécesseur, le baron Wolfskeel, était notre général de brigade.

Le régiment bivouaquait à une lieue en-deçà de Nördlingen[1] dans une grande prairie devant un château qui appartenait à la sœur du général Wolfskeel. Cette dame, demeurée veuve, y habitait avec son fils unique âgé de dix-huit ans. J'ai oublié le nom du château comme celui de la comtesse, qui, ce jour-là, se trouvait avoir à déjeuner tout le corps d'officiers du régiment.

Lorsque notre lieutenant vint rendre compte au colonel de l'arrivée du convoi, non seulement il fut invité aussitôt à prendre part au repas, mais le général Wolfskeel, sur la demande de sa sœur, envoya de suite un laquais au bivouac chercher les deux cadets dont j'étais et les inviter à déjeuner. Pendant tout le repas, Wolfskeel cherchait à convaincre sa sœur qu'au feu chaque homme n'est pas nécessairement touché et qu'au lieu d'entraver la passion de son fils pour le métier des armes elle devait l'autoriser à prendre du service au régiment. Le jeune homme avait imploré l'intercession de son oncle auprès de sa mère, et celle-ci finit en effet, bien qu'à contre-cœur, par accorder son consentement.

Une vacance de lieutenant venait de s'ouvrir au

1. Nördlingen, ville de Souabe, à trente kilomètres au nord-ouest de Donauwörth, rappelle la défaite de Bernard de Saxe-Weimar en 1634 et la bataille de 1635, dans laquelle Mercy fut battu par Condé et où Turenne fut tué.

régiment et, comme en campagne, le commandant du régiment avait le « pouvoir[1] » de nommer aux grades subalternes, Radetzky nomma lieutenant séance tenante le jeune comte. Il fut équipé avec des effets de réserve, chacun y mettant du sien. Le général Wolfskeel en particulier lui fit don d'un cheval complètement harnaché.

Après le repas, le nouveau promu se rendit avec les autres officiers au bivouac du régiment. Comme le lieutenant Schimer devait dans la soirée aller reconnaître avec un peloton les avant-postes français établis en avant de Neresheim[2], le jeune comte demanda au colonel l'autorisation de prendre part à cette reconnaissance, ce qui lui fut aussitôt accordé.

Une heure s'était à peine écoulée depuis le départ de la petite troupe quand on entendit tirailler au loin. La fusillade se rapprochant, Radetzky envoya en soutien le peloton du lieutenant comte Clary. Une heure plus tard, les deux lieutenants rentraient avec leur détachement ramenant le cadavre du jeune comte sur un brancard fait de perches. Le premier coup de feu d'une vedette ennemie à laquelle se heurta le lieutenant Schimer avait traversé la poitrine du jeune comte qui se tenait à côté de lui.

On peut se faire une idée du désespoir de la mère quand on rapporta au château le cadavre de son fils.

1. En français dans le texte.

2. Neresheim, à environ douze kilomètres sud-ouest de Nördlingen.

Les honneurs militaires qui lui furent rendus quand on le descendit dans le caveau de la famille ne pouvaient être pour elle que d'une amertume cruelle.

Le jour suivant, le régiment fut engagé contre des grenadiers à cheval français auxquels nous travaillâmes sérieusement les côtes. Il faisait un temps sombre et pluvieux et nous avions revêtu nos manteaux : la cavalerie française nous chargea, la pointe de ses longues lattes en avant, mais la plupart des lames se brisèrent sur nos cuirasses cachées par les manteaux. La ligne de bataille une fois enfoncée ce fut une mêlée barbare, une boucherie des malheureux jetés à bas de leurs chevaux. Seuls parvinrent à s'échapper ceux qui avaient de très bons chevaux.

Le résultat fut que les officiers de cavalerie français, chaque fois qu'ils allaient aborder des cavaliers autrichiens en manteaux criaient à leurs hommes : « Garde à vous! ce sont des cuirassiers![1] » et tous aussitôt de mettre le sabre haut.

A la suite de cette escarmouche, je fus avec plusieurs autres cuirassiers mis à l'ordre du régiment.

Mais alors commença la retraite de l'armée autrichienne que commandait l'archiduc Jean, avec le feld-maréchal-lieutenant Lauer comme quartier-maître général[2]. L'armée s'établit autour de Mühlhausen et de Hohenlinden.

1. En français dans le texte.

2. Emploi correspondant à celui de chef d'état-major dans les armées autrichiennes de l'époque.

Le 3 décembre 1800, notre régiment fut déployé à la lisière d'un bois en arrière de Mühlhausen, pendant que l'armée se glissait à travers bois par Hohenlinden et Mühlhausen.

Le bruit du canon se rapprochant de minute en minute, nous en conclûmes sans hésitation à un nouveau mouvement de retraite de notre armée ; mais, soit intention, soit omission du quartier-maître général, notre régiment qui se trouvait en réserve ne reçut aucun ordre de retraite. Sans savoir comment cela se faisait, nous aperçûmes tout à coup les Français sur notre droite comme sur notre gauche, et nous nous attendîmes à être attaqués d'un instant à l'autre.

Tout à coup, nous apprîmes l'occupation par des chasseurs à pied français[1] du bois en avant duquel nous nous trouvions ; le colonel Radetzky nous y fit rentrer au galop : nous nous y étions engagés assez avant sans trouver trace de l'ennemi et déjà nous traitions de fable ce renseignement, quand du haut des arbres nous tomba subitement une pluie de coups de fusil. Les chasseurs ennemis étaient grimpés dans les arbres et, solidement installés, ils nous passaient littéralement par les verges. Chacun alors

1. Les chasseurs à pied n'existaient pas avant la conquête de l'Algérie dans l'armée française où ils furent connus successivement sous le nom de « chasseurs d'Orléans » et de « chasseurs de Vincennes ». Grueber veut sans doute parler de voltigeurs ou de quelque « demi-brigade légère ».

de s'enfuir « ventre à terre[1] ». Nombreux furent les cuirassiers et les chevaux qui restèrent dans le bois sous cette grêle de balles inattendue. Après en être sortis, nous galopâmes pendant un quart d'heure jusqu'à ce que nous aperçûmes sur notre droite un régiment autrichien d'infanterie de ligne. Radetzky reforma alors son régiment.

— Je dois ici rapporter un incident qui appartient à la bataille de Hohenlinden bien que survenu quelques années plus tard. — Parmi les nombreux cavaliers de notre régiment qui restèrent dans le bois, se trouvait le lieutenant Warmuth atteint d'un coup de feu à la tempe droite. Il tomba aux mains des Français ainsi que maints autres.

Dans le nombre se trouvait un maréchal des logis chef qui parvint au bout de peu de temps à se racheter et raconta à son retour avoir vu le lieutenant Warmuth gisant mort sur le sol. Il ajoutait même que cet officier avait été enseveli dans une fosse commune avec un grand nombre de cuirassiers. Au bout d'un an et un jour, aucune nouvelle ne parvenant de Warmuth, le maréchal des logis chef fut invité à faire devant le conseil de régiment une déclaration en bonne et due forme, en foi de quoi l'aumônier du régiment délivra à la veuve un certificat de décès de son mari, et celle-ci de se remarier aussitôt avec un agent du fisc de Güns.

1. En français dans le texte.

En août 1803, au cours de notre séjour au camp de Simmering, nous devions être passés en revue par le duc Albert, colonel-propriétaire de notre régiment, arrivé de Vienne à cet effet. Le régiment était déployé non loin de la tente où le duc s'équipait et bouclait sa cuirasse avant de monter à cheval et de se présenter devant le front des troupes. Pendant ce temps un fiacre s'arrêtait devant la tente : un officier revêtu de l'uniforme du régiment en descendait et pénétrait dans la tente.

Peu après, le duc à cheval suivi du même officier à pied se portait devant le régiment et faisait sonner aux officiers. Lorsque nous eûmes formé un demi-cercle en face du duc, il nous dit : « Messieurs, je vous ramène de l'autre monde un camarade. Le lieutenant Warmuth, resté à Hohenlinden, est revenu d'entre les morts ».

Notre stupéfaction fit place à la joie de le retrouver, mais comme tous demandaient la clef de l'énigme, le duc lui dit d'exposer ce qui lui était advenu.

Le récit du maréchal des logis chef était exact en ce que Warmuth avait bien été porté à la fosse où il devait être enseveli avec tous les autres cuirassiers morts dans le bois de Hohenlinden.

Tandis qu'on procédait à cette sépulture, une pluie tiède survenant réveilla Warmuth de sa léthargie. Les Français remarquèrent ses mouvements sous la terre qui commençait à le recouvrir,

s'empressèrent de l'exhumer et l'envoyèrent dans une charrette de paysan à l'hôpital de Mühldorf.

Mais telle était sa blessure à la tête qu'après quelques moments de connaissance il tomba définitivement dans le délire.

Au bout de quelque temps les blessés en traitement à l'hôpital de Mühldorf furent évacués sur Strasbourg, puis ultérieurement sur Dijon, et là, Warmuth demeura un an et demi soigné pour aliénation mentale.

L'on n'avait sur son identité aucun renseignement car, dans ses rares moments de lucidité, il lui était impossible de parler, et il était arrivé à Mühldorf, dépouillé de son uniforme ainsi qu'il advient immédiatement à tout homme laissé pour mort sur un champ de bataille; aussi demeura-t-il un inconnu dans tous les hôpitaux où il passa.

A peine les médecins français l'eurent-ils guéri de son aliénation mentale qu'il fut atteint d'une fièvre nerveuse et successivement d'autres maladies graves et longues qui le tinrent dans un délire presque ininterrompu. Il ne recouvra complètement la santé qu'au bout de trois années et put songer alors à regagner l'Autriche. Depuis longtemps la paix était faite avec la France, les prisonniers rendus, aussi fut-il promptement rapatrié par les soins des autorités françaises elles-mêmes.... Mais quelle ne fut pas sa consternation de trouver sa femme remariée !

L'autorité ecclésiastique eut beau déclarer nul le second mariage, Warmuth ne voulut plus vivre avec son épouse. Un long procès s'ensuivit : la femme reçut, par jugement, une pension viagère de son second mari, mais elle mourut deux ans après à Güns où elle s'était retirée.

Warmuth, de son côté, parvint au grade de major dans le régiment et mourut en 1815 d'une attaque d'apoplexie foudroyante, suite de sa blessure à la tête qui ne cessa d'ailleurs jamais de le faire souffrir.

... Mais revenons à la bataille de Hohenlinden.

J'étais à la file de droite de l'escadron-colonel[1] (1er escadron), au deuxième rang. Mon capitaine commandant, Borovjak, remarqua sur mes traits une pâleur singulière : « Il me semble, mon cher cadet, me dit-il, que vous avez le frisson du canon!... » Avant que j'eusse pu répondre, le cuirassier placé derrière moi au troisième rang répliqua : « Mon capitaine, il a un coup de feu au pied gauche ! » Au même instant, je ressentis la douleur, et, jetant un regard sur mon pied, remarquai à ma botte un trou du diamètre d'une balle de mousquet. Un flot de sang chaud inondait en même temps ma botte.

Je poussai mon cheval hors du rang et, accom-

1. Dans l'ancienne armée française, on disait également : « la compagnie-colonelle ».

pagné d'un caporal, me dirigeai un peu en arrière vers un poste de secours que venaient d'installer les médecins de notre régiment. On y amenait déjà de nombreux blessés tant de notre corps que des troupes d'infanterie placées sur notre flanc. Ne pouvant mettre pied à terre à cause de mon pied gauche incapable de me porter, on me souleva de dessus mon cheval, puis on m'arracha ma botte au prix de vives douleurs, et on explora ma blessure.

Mon sang coulait à flots, car la balle, tirée du haut d'un arbre, s'était logée contre le péroné. Sa force avait été amortie par l'épaisseur de ma botte d'ordonnance en cuir de bœuf durci au feu. On me posa en hâte un pansement sommaire et tous les blessés, installés sur des charrettes de réquisition, furent expédiés de suite sous escorte à Braunau[1], en Haute-Autriche.

Comme chacun sait, la bataille de Hohenlinden fut perdue pour l'armée autrichienne qui, pour sa retraite précipitée, devait utiliser la grande route de Braunau, déjà encombrée par les convois de blessés. Ces convois, poussés par les troupes en retraite, constituèrent une interminable colonne de voitures qui dut gagner Braunau sans le moindre arrêt. Mais en cette ville tout le monde était occupé

1. Braunau, sur l'Inn, à environ cent kilomètres à l'est de Hohenlinden. La grand'route de Munich à Vienne franchit l'Inn en ce point.

à l'évacuation de tous les malades et blessés transportables, que l'on chargeait sur des voitures envoyées par l'administration de la guerre. Aussi nous autres, nouveaux arrivants, fûmes-nous transbordés de nos charrettes de réquisition, dont les attelages ne pouvaient plus avancer, sur ces voitures, et dûmes-nous continuer notre route en toute hâte, sans qu'on prit le temps de nous changer nos pansements. Pendant les quelques heures de halte à Braunau les blessés reçurent seulement un peu de liquide pour étancher la soif intense qui les consumait. Le vin que nous donnèrent les habitants de Braunau contribua à nous assoupir pendant plusieurs heures et à nous faire oublier nos souffrances. Nous ne nous réveillâmes pour la plupart qu'à Linz, où nous étions parvenus en une forte étape accomplie le plus vite possible.

Malheureusement le réveil n'en fut que plus douloureux : repris par la fièvre de nos blessures, nous ressentions cruellement les cahots de la route et, pour les plus grièvement blessés, le changement de voitures était effroyable.

A chaque halte, on retirait jusqu'à dix et douze morts pour être enterrés sur place. C'est ainsi que nous atteignîmes Saint-Pölten où, toujours sans regarder nos pansements, on nous embarqua sur de grands bateaux plats à destination de Presbourg, en Hongrie.

L'odeur qui se dégageait de nos blessures suppu-

rantes était insupportable; pour plus de la moitié des blessés et malades partis de Braunau, ce trajet jusqu'à Presbourg ne fut qu'un effroyable martyre. Mais à Presbourg nous n'étions pas au terme de nos souffrances. Il fallut encore nous transporter pas voie de terre jusqu'à Ungarisch-Altenburg [1], et cette dernière étape, bien que rapide, ne fut pas la moins pénible.

A Altenburg l'hôpital militaire avait été établi dans le château du prince Esterházy ou du prince Károly, — je ne me rappelle plus lequel des deux. — Tous les blessés furent rangés dans une immense salle au rez-de-chaussée et installés sur de la paille, et enfin l'on se mit à détacher nos pansements à l'aide d'eau chaude.

Un médecin-major du régiment, le docteur Hödl, secondé d'un certain nombre d'autres médecins militaires, se mit à examiner le premier rang des blessés étendus sur la paille. J'étais à peu près le dixième de ce rang et quatre de ceux qui me précédaient venaient d'être condamnés à l'amputation d'un membre et emmenés séance tenante dans la salle d'opérations. C'était à mon tour d'être examiné.

1. Ungarisch-Altenburg (en hongrois : Magyar-Ovár), petite ville sise à trente-cinq kilomètres sud-est de Presbourg, au confluent de la Leitha et du bras sud du Danube, en face de l'île de la Petite-Schütt. Il s'y trouve des sources sulfureuses appréciées déjà des Romains.

Je tremblais de souffrance : ma jambe gauche, enflée jusqu'au genou, ne formait qu'un foyer d'infection et de purulence. L'enlèvement déjà douloureux du pansement fut suivi du lavage non moins pénible de la blessure, puis de l'examen de la sonde, et par là-dessus tomba le verdict médical prononcé d'une voix blanche, glaciale : « Encore une à amputer, et au-dessus de la rotule, car la gangrène atteint déjà l'articulation du genou. A la salle d'amputation ! »

Je fus terrifié à la pensée d'être invalide à dix-sept ans. Repoussant les infirmiers qui, indifférents, se saisissaient déjà de moi, je déclarai d'une voix ferme au médecin-major Hödl qu'à aucun prix je ne me laisserais amputer.

« Alors, jeune homme, me dit-il, il ne vous reste plus qu'à mourir. »

« Tout, répliquai-je, plutôt que de vivre invalide ! »

Cette déclaration énergique plut au médecin ainsi qu'il me le dit lui-même plus tard, et il résolut de faire tout son possible pour me sauver. Je fus transporté dans une pièce au 1er étage, où se trouvaient déjà deux officiers grièvement blessés et, avec eux, confié spécialement aux soins de trois médecins.

Des applications de glace ininterrompues pendant cinq jours et cinq nuits calmèrent beaucoup la douleur, sinon la fièvre, et le sixième jour, quand l'inflammation eut à peu près disparu, il put être

procédé à un nouvel examen de la blessure. On constata que la balle était logée entre le tibia et le péroné, contre la cheville : elle s'y trouve encore (mai 1851) et je l'emporterai dans ma tombe. Son extraction n'eût pu avoir lieu sans risquer de briser le tibia ou le péroné.

La guérison alla lentement, car, journellement, la suppuration évacuait des corps étrangers — parcelles de cuir, de drap ou de linge — introduits par la balle. Le médecin-major Hödl venait régulièrement surveiller le pansement journalier.

Ainsi s'écoulèrent trois mois. Des deux officiers, mes compagnons de chambre, l'un était blessé et mourut au bout de quinze jours ; l'autre, le capitaine de housards Deak avait reçu un coup de feu à la tête. Il s'en remit et put quitter l'hôpital après deux mois de séjour. Je demeurai donc seul pendant un mois et dûs au docteur Hödl et aux lectures qu'il me procura de ne pas m'ennuyer trop.

Pendant ce temps, la paix avait été conclue et mon régiment avait regagné Oedenburg en Hongrie, où résidait son état-major. Je l'y rejoignis le 1er avril 1801 et me présentai à mon nouveau capitaine commandant von Nothomb. Deux jours après, j'étais promu vice-caporal.

Au mois d'août de la même année, je fus désigné avec un maréchal des logis chef, deux caporaux et quatre cavaliers pour faire partie d'un détachement aux ordres du capitaine Nothomb, chargé

d'aller en Bohème recevoir des chevaux de remonte pour officiers.

Le capitaine Nothomb se rendit en poste à Leipzig où il acheta à des courtiers, trente-cinq chevaux qui nous furent remis à la frontière saxonne, à Peterswalde. Nous les ramenâmes à petites journées, mais le trajet ne laissait pas que de présenter des difficultés et j'avais à la fois à remplir les fonctions de fourrier et à aider en tout le capitaine, lequel avait en moi toute confiance. Ainsi, chaque jour, je précédais la colonne avec quatre cuirassiers pour faire le cantonnement : il y fallait prévoir des écuries telles qu'on y pût établir poulies et cordes pour soutenir les queues de ces chevaux tout fraîchement « anglaisés ». A l'arrivée des chevaux, c'était moi qui, en présence du capitaine, devais suspendre chaque queue parce que personne d'autre ne pouvait s'acquitter convenablement de ce soin. J'y perdais tellement de temps que je ne pouvais jamais me remettre en route avant minuit comme fourrier de logement.

Ma patience à supporter les accès de mauvaise humeur de mon capitaine me gagna sa bienveillance, à tel point que durant tout le trajet il tint à ce que je prisse mes repas avec lui, et que, le jour même de notre arrivée à Oedenburg, le 1er novembre 1801, il obtint du colonel Radetzky que je fusse promu caporal.

Le capitaine m'emmena avec lui à son détache-

ment de Baumgarten[1]. Il tenait à ce que le lieutenant Stanislo et moi vinssions passer les soirées avec lui, et nous demeurions jusque fort avant dans la nuit à jouer ou simplement à deviser, ma joyeuse humeur d'alors le faisant parfois rire aux larmes.

Au bout de cinq mois, le 1er avril 1802, on me nomma maréchal des logis chef de l'escadron, et le 1er avril 1804, je fus appelé aux fonctions d'adjudant de régiment avec rang de sous-lieutenant, tout en conservant la solde de sous-officier. Le cas était fréquent alors dans les régiments de cavalerie.

1. En raison de la pénurie de casernements, la plupart des régiments en temps de paix étaient répartis entre un certain nombre de localités, et officiers, hommes et chevaux logés chez l'habitant. Ce système a été également plus ou moins usité en France dans la pratique jusqu'à la Révolution, car, si Louvois, frappé des inconvénients qui en résultaient pour la discipline, décida l'édification de casernes et en fit construire, il s'en faut que les ressources financières du royaume et l'état de guerre presque incessant aient permis la généralisation de cette mesure. La Révolution, en donnant aux villes la propriété de monastères et autres immeubles enlevés à leur destination première, leur procura le moyen de soustraire les habitants à cet impôt fort désagréable, et dont la trace à subsisté jusqu'après la guerre de 1870 dans nos règlements : c'est en effet seulement de nos jours que les « garnisaires » ont été supprimés définitivement, bien que depuis longtemps ne fût plus appliquée cette punition à l'usage des rebelles.

CHAPITRE II

1801-1805

Le moment était venu d'obtenir de mes parents la somme nécessaire à l'achat de mon équipement et, pour cela, tout d'abord obtenir leur pardon. Le régiment m'avança le coût du dit équipement et les frais de voyage, et je quittai Oedenburg en poste pour Ratisbonne.

Je savais que mon ancien maître Lautenschlager était devenu curé d'Andermannsdorf, près Landshut. J'étais en effet tenu au courant de ce qui se passait chez moi par mon excellent ami, le père Pierre Wenner, prêtre à l'église Saint-Emeran de Ratisbonne, qui était resté mon seul correspondant.

Mais, avant de continuer mon récit, je veux relater une folie de jeunesse qui faillit anéantir tout mon avenir et qui se déroula au détachement de Baumgarten.

J'y étais cantonné chez un paysan croate, nommé Zurkovic, qui possédait une fille de seize ans, Marika, remarquablement belle. Toute la population du village était croate; en outre mon inclination pour la belle Marika fit que je ne tardai pas à parler croate comme si j'eusse connu cette langue de naissance. Le père eut tôt fait de démêler mes

sentiments : comme il était riche, étant propriétaire, dans ce même village, de trois belles fermes, de vignes et de nombreuses pièces de terre, il m'offrit si j'épousais sa fille, de lui donner en dot une très belle et grande ferme.

J'étais amoureux fou ! La proposition me plut, bien que je ne fusse guère apte à devenir un cultivateur et que, dans ce métier, j'eusse fait piètre figure. Mais la raison a-t-elle jamais été le guide des jeunes gens ?

Les pourparlers auxquels prenait part le curé de l'endroit, un vieux Croate, avançaient de jour en jour. Je me procurai même des vêtements de paysan croate en vue de la noce... quand, pour mon bonheur, mon capitaine, Nothomb, eut vent de mes desseins.

Sans me faire la moindre observation, ce qui n'eut d'ailleurs servi qu'à verser de l'huile sur le feu, le capitaine transporta brusquement sa résidence de Baumgarten à Schottendorf, localité située à une lieue de la première et où était cantonné un autre des pelotons de son escadron. En même temps, il me demanda au colonel comme maréchal des logis chef, ce qui lui fut aussitôt accordé, et m'emmena avec lui en cette qualité. Les occupations astreignantes inhérentes à cette fonction, qui empêchèrent mes visites à Baumgarten, refroidirent progressivement ma passion. Puis survint la retraite de mon capitaine, qui retournait

aux Pays-Bas gérer ses terres de famille; on me rappela alors à Oedenburg pour être employé auprès de l'adjudant de régiment jusqu'au jour où je fus moi-même nommé à cette place. Ma folie se trouva ainsi peu à peu guérie d'elle-même.

Reprenons maintenant notre récit. Mon plan était de gagner Ratisbonne et de me rendre de là auprès du curé Lautenschlager pour obtenir, par son entreprise, le pardon de mes parents. Je me figurais en effet toujours qu'ils ignoraient ce que j'étais devenu.

Muni d'une permission de six semaines délivrée par le Ministère de la Guerre et où j'étais qualifié de sous-lieutenant de l'Armée Impériale et Royale, je débarquai heureusement à Ratisbonne un soir d'avril 1804, cinq jours après mon départ d'Oedenburg. Je descendis à l'hôtel de la « Couronne Verte », avec l'intention d'éviter la rencontre de mon oncle Plank et ses reproches et de gagner Andermannsdorf le lendemain de bonne heure. J'endossai un costume civil emporté par prudence et me rendis à 8 heures du soir au théâtre, remettant au lendemain matin avant mon départ ma visite au père Pierre.

Je pris place au dernier rang du parterre, de façon à n'être pas reconnu de mon oncle au cas où il se trouverait dans une loge. Mais je m'aperçus vite d'être, de la part d'un monsieur entre deux âges, l'objet d'une attention marquée. Ce personnage

vint même à un certain moment me dévisager littéralement sous le nez.

Quand le rideau tomba, après le deuxième acte, je me levai et, me retournant, me trouvai vis-à-vis de lui. Il en profita pour m'inspecter en détail. Le deuxième acte commença et je venais à peine de me rasseoir quand je me sentis toucher à l'épaule ; puis à voix basse : — « Monsieur le lieutenant, vous voici donc de retour ! » Je pensai être reconnu de quelque ancienne connaissance : Je regardai l'individu et constatant qu'il m'était totalement étranger : — Monsieur, vous devez me prendre pour un autre.... A qui ai-je l'honneur de m'adresser ? »

« Coquin ! me dit-il à haute voix, je ne te connais que trop ! » En même temps, se retournant vers l'officier de service au théâtre qu'il avait eu soin au préalable d'amener près de lui : — « Monsieur l'officier, voici l'homme dont je vous avais parlé. Ayez la bonté de l'arrêter séance tenante. »

L'officier m'invita très poliment à le suivre. Voulant éviter un plus fort esclandre, car déjà nos voisins se pressaient, je quittai aussitôt le théâtre avec lui et le vieux monsieur, mais escortés de nombreuses personnes.

Nous nous rendîmes au poste central de la ville[1].

1. Hauptwache. Dans chaque ville allemande de garnison, le service de garde est assuré par un poste central et unique, d'effectif proportionné au nombre de sentinelles à

Là, le commandant de la garde, un lieutenant prussien, me demanda mon nom et ma qualité, un sous-officier inscrivant les réponses sur un cahier de rapports. Quand je déclarai être le lieutenant impérial et royal von Grueber, des cuirassiers du duc Albert, le vieux monsieur s'écria : « Il ment ! Il s'appelle Ott, est lieutenant de housards, et a demeuré chez moi il y a deux ans comme en fait foi ce billet de 1.000 florins faux que j'ai entre les mains. Je le reconnais à la verrue qu'il porte sur la narine droite ». Le fait est que j'avais au nez une petite verrue. Je me suis empressé, après cette aventure, de la faire disparaître à la pierre infernale, ne voulant pas risquer d'être pris à nouveau pour ce lieutenant Ott qui, vraisemblablement, avait dû commettre encore des vilenies en d'autres endroits.

Toutefois, je fus rassuré par cette assertion du vieux monsieur qui expliquait sa méprise, et c'est en riant que, pour prouver l'erreur dont j'étais l'objet, je me réclamai à Ratisbonne de mon oncle et du père Pierre Wenner de Saint-Emeran. Je demandai également à aller chercher mon passeport à l'hôtel de la « Couronne Verte » où je l'avais laissé, afin de prouver mon identité. Tout advint à point : d'abord accoururent mon oncle et le père

fournir dans la ville, à la différence de l'usage français d'avoir plusieurs postes et corps de garde pour une même place.

Pierre, et ce dernier alla, avec l'officier de service, chercher mon passeport sur la table de ma chambre où je l'avais mis en vue afin de me rappeler ma visite réglementaire au commandant de la place. Malgré le passeport, en dépit des assurances de mon oncle et du père Pierre, le vieux monsieur maintenait formellement son dire, que j'étais bel et bien le lieutenant Ott qui l'avait escroqué deux ans auparavant. Mon oncle se portant caution pour moi, je fus autorisé à le suivre, mais à la condition de me considérer comme prisonnier sur parole et de me tenir constamment à la disposition de toute autorité compétente de la ville libre impériale de Ratisbonne.

Conformément aux lois alors en vigueur dans l'empire, le représentant de la Saxe à la Diète Impériale connaissait de toutes les affaires se rapportant à la police de Ratisbonne. Mon cas relevait donc de sa juridiction, et le vieux monsieur fut invité à lui adresser sa plainte contre moi. En même temps, le baron Fahnenberg, représentant de l'Autriche à la Diète, fut avisé des poursuites intentées contre moi, officier autrichien.

Le jour suivant, mon oncle fit connaitre ma mésaventure à mon père à Riedenburg, tandis que j'étais convoqué chez le chargé d'affaires de Saxe. J'y fus, accompagné de mon oncle; le plaignant déclara se nommer Reichenberger, banquier du prince de Taxis, et que, deux ans auparavant, je

lui avais emprunté, sous le nom de lieutenant Ott, une somme de mille florins contre un billet faux à mon ordre, ainsi qu'en faisait foi le billet signé de moi qu'il déposait au procès, et cela en dépit de mes assertions que j'étais l'objet d'une erreur, et qu'à la dite époque j'étais cadet aux cuirassiers du duc Albert, à Oedenburg.

A la comparaison de ma signature et de celle apposée sur le billet, il fut constaté une dissemblance flagrante entre les deux écritures. Reichenberger n'en demeura pas moins dans la conviction absolue qu'il me reconnaissait à ma verrue.

Je fus autorisé à demeurer chez mon oncle, mais je ne dus pas quitter la ville tant que ne serait pas revenue la réponse de mon régiment.

Quatre jours après mon arrivée à Ratisbonne mes parents débarquèrent chez mon oncle. Ils me témoignèrent toute leur joie de me retrouver et me pardonnèrent mon coup de tête de jeunesse ; j'appris alors avec quelle bonté ils avaient, depuis le jour de mon engagement, envoyé régulièrement au régiment ma pension mensuelle que je croyais tenir de la générosité du colonel-propriétaire.

Mon père tint à aller avec moi chez le chargé d'affaires autrichien, baron Fahnenberg, pour demander qu'aussitôt reçue la réponse de mon régiment, preuve irréfutable de mon innocence, il fût accordé une réparation éclatante de l'injure commise envers un officier autrichien en ma personne.

Cette réponse de mon corps parvint pendant les dix jours où mes parents séjournèrent près de moi.

Le banquier fut condamné par l'envoyé saxon à me faire des excuses publiques et à quinze jours de prison. Ni mon père, ni le représentant autrichien ne se déclarèrent satisfaits de cette sentence et réclamèrent énergiquement une bastonnade pour ce juif de cour. Reichenberger offrit alors à mon père 6.000, puis 10.000 florins[1] comme réparation d'honneur, pour obtenir qu'il n'insistât pas sur cette peine du bâton, mais en vain. Alors grâce à ses 10.000 florins, ce juif obtint du baron Fahnenberg d'intercéder pour lui.

L'assurance que donna cet honorable chargé d'affaires des puissantes relations dont il pouvait disposer en ma faveur en Autriche, et particulièrement au Conseil aulique à Vienne, et la promesse qu'il ferait profiter mon avancement de ces hautes relations, déterminèrent enfin mon père à se contenter de la prison et des excuses publiques.

Celles-ci, après avoir été publiées dans la Gazette hebdomadaire de Ratisbonne, durent être prononcées huit jours après dans la forme suivante :

Au jour indiqué, au théâtre et juste avant le lever du rideau, paraissait sur la scène le secré-

1. Environ 40.000 francs de notre monnaie actuelle.

taire de l'envoyé de Saxe, accompagné du banquier Reichenberger. Il était fait lecture haute et intelligible de tout le procès ainsi que du jugement frappant le juif ; puis ce dernier ajoutait :

« Je prie très humblement le lieutenant von Grueber, de l'illustre régiment impérial et royal des cuirassiers du duc Albert, d'agréer mes excuses pour ma précipitation, qui m'a fait commettre une erreur à son préjudice, ce que je reconnais ici publiquement. »

Quant à avoir constaté, au cours de tout le reste de ma carrière au service de l'Autriche, une intervention quelconque du baron Fahnenberg en ma faveur, je ne m'en suis pas aperçu : passé en effet à mon rang d'ancienneté, lieutenant puis capitaine en second, j'en conclus que Fahnenberg n'aura rien pu ou rien voulu faire pour moi.

Après cette scène des excuses publiques, je partis pour Riedenburg avec mes parents, sans me faire par ailleurs la moindre illusion sur la manière, fort adoucie, dont mon juif de cour accomplissait sa prison, ni sur les arguments sonnants qu'il avait certainement employés à cet effet.

Combien vraie l'expression : « l'argent mène le monde ! »

Ma permission dans mon cher Riedenburg fut pour moi un repos d'esprit délicieux. Ce furent, hélas ! mes derniers jours de bonheur dans la maison paternelle, car à peine avais-je rejoint,

richement équipé, mon régiment à Oedenburg, qu'une lettre de ma mère m'annonça le décès de mon cher père, huit jours après mon départ.

Je l'avais laissé en fort bonne santé, mais il avait été frappé d'une de ces crises de goutte auxquelles il était sujet : malgré un bain d'herbes aromatiques pris sur le conseil des médecins, il avait été emporté par une attaque d'apoplexie.

Ce me fut un coup d'autant plus cruel que la nouvelle était plus inattendue. Quand j'avais pris congé de mon bon père, il était appuyé contre son poêle dans sa chambre, et il m'avait embrassé les larmes aux yeux : « Adieu, mon cher fils ! me dit-il, qui sait si je te reverrai en cette vie ? Que la bénédiction de Dieu soit sur toi et sur toutes tes actions en ce monde ! » Il me fit don de sa montre à répétition et m'autorisa à revenir en permission au bout de deux ans, « si nous sommes encore en vie ! » avait-il ajouté avec une sorte de pressentiment. Je ne devais plus le revoir.... Ah ! l'homme propose et Dieu dispose !

Je fus longtemps inconsolable, mais le Temps, qui panse toutes les plaies, finit par avoir raison de ma douleur.

La suite la plus pénible de ce malheur fut que toute la succession de mon père, qui était importante, dut être employée à combler un important déficit de caisse, qui avait été occasionné par le secrétaire en chef Pollin, à l'insu de mon père et

ne fut découvert qu'après sa mort. Il y avait en jeu l'honneur de son nom.

Ma mère reçut du roi une pension de 600 florins et se retira alors avec ma sœur Anna chez le curé Lautenschlager, à Andermannsdorf. En échange de la gestion fort importante des biens de la cure, dont elle se chargea, il la défraya de tout, ainsi que ma sœur.

Vingt ans après, ce digne homme mourut doyen de Rottenburg, ce qui contraignit ma mère à aller vivre de sa pension à Straubing[1], pendant que ma sœur allait tenir la maison d'un curé du voisinage, précédemment vicaire à Rottenburg. Mais celui-ci trépassa peu après ma mère : ma sœur vit depuis lors complètement retirée à Ratisbonne, d'une pension annuelle de soixante florins qu'elle reçoit du roi, et à laquelle viennent s'ajouter des secours de moi et de quelques autres parents.

Avec le décès de mon père survenu dans les circonstances relatées plus haut, cessa pour moi tout secours pécuniaire de ma famille. Les vingt florins supplémentaires d'appointements que me versait le colonel-propriétaire, en ma qualité d'adjudant du régiment, me rendirent moins sensible cette diminution de ressources.

Les propriétaires de régiments recevaient alors

1. Ville fort ancienne et riche sur le Danube, à environ quarante kilomètres en aval de Ratisbonne.

de l'État une indemmité annuelle de quatre mille florins. Tant que vécut le duc Albert, dont la fortune était immense, cette somme fut répartie dans l'état-major du régiment comme suit :

Le colonel-commandant.	mensuellement	235	florins
L'adjudant de régiment .	—	20	—
L'officier comptable. . .	—	20	—
L'auditeur[1]	—	20	—
L'aumônier	—	20	—
Le prévôt[2].	—	18	—

Comme en outre de cette indemnité de 20 florins, je vivais à la table du colonel-commandant, je n'eus pas à souffrir de ma pauvreté personnelle.

Ma situation comme adjudant de régiment était alors particulièrement agréable. J'étais entouré de la plus vive affection par le colonel comte Radetzky, le glorieux feld-maréchal d'aujourd'hui, objet de la vénération universelle. Sous son commandement, le régiment de cuirassiers du duc Albert atteignit à son apogée.

Tant qu'Oedenburg fut le siège de l'état-major du régiment, tous les officiers subalternes y furent régulièrement réunis pour les classes d'hiver, — les capitaines-commandants demeurant seuls détachés avec leurs escadrons respectifs. — Le tableau

1. Chargé de la justice.
2. Service de la prévôté en temps de guerre, et de la prison en temps de paix.

de travail de ces classes était le suivant : de neuf à dix heures du matin, équitation au manège ; de dix heures à midi, cours tactique ; de trois à cinq heures de l'après-midi, conférences sur les avant-postes ou le règlement d'exercices.

Tous les soirs, de huit heures à minuit, il y avait soirée chez l'un ou l'autre des magnats hongrois domiciliés à Oedenburg pendant l'hiver, les comtes Pejâcsevich, Chamaré, Desfours, Festetics, Szápary, les barons Zay, Buday, Eötvös, Nágy, Forgach et autres grands seigneurs. Tous les dimanches, une très brillante réception avait lieu chez notre divisionnaire, le feld-maréchal lieutenant archiduc Ferdinand d'Este, à l'exception cependant de chaque troisième dimanche, où le colonel comte Radetzky donnait chez lui un grand bal.

Naturellement dans toutes ces fêtes, nous autres officiers étions les principaux acteurs.

En outre, le comte Radetzky organisa à différentes reprises des carrousels, des fêtes de patinage, des bals masqués avec redoutes, sans compter de brillants dîners de corps. Aux uns et aux autres étaient invités nobles et magnats hongrois.

Je dois avouer que Son Altesse Royale, propriétaire du régiment, dut à trois reprises, et pour des sommes fort importantes, venir en aide à son corps d'officiers. Le comte Radetzky savait choisir l'occasion et exposer la situation de façon si adroite et si honorable pour ses officiers, que la générosité

du colonel-propriétaire les aida constamment à sortir de toutes les dettes dont ces fêtes avaient été la cause.

Bref le séjour que nous fîmes à Oedenburg, plusieurs hivers de suite, fut pour nous véritablement « élyséen », et le souvenir de Radetzky est demeuré impérissable parmi nous.

Dans le courant de 1804 nous passâmes quelques semaines au camp de Minkendorf, en Basse-Autriche, où une armée de trente-six mille hommes était rassemblée. Pendant tout notre séjour dans ce camp nous eûmes pour le régiment un vivandier spécial aux frais du duc-propriétaire. Sous une vaste tente était servi chaque jour, gratis pour tous les officiers du régiment, un repas somptueux[1] comportant toujours trois vins de dessert. Radetzky dirigea, dans ce camp, les plus belles manœuvres de cavalerie qu'on pût voir, en présence de Sa Majesté et de nombreux princes qui venaient tout exprès de Vienne. La dernière de ces manœuvres eut malheureusement un épilogue sanglant.

Ce jour-là, l'armée était divisée en deux partis opérant l'un contre l'autre, sous les yeux de Sa Majesté l'empereur François.

1. On sait qu'aujourd'hui encore dans l'armée autrichienne comme dans l'armée allemande les officiers ne prennent qu'un repas en commun, de même que les hommes n'ont droit qu'à un seul repas de l'État.

Après des évolutions entre les quatre régiments de cavalerie rassemblés au camp, — cuirassiers des ducs Albert et François, housards palatins et de l'archiduc Ferdinand, — le colonel comte Radetzky devait exécuter une charge sur un bataillon de grenadiers formé en carré devant un cimetière d'église. Ceux-ci une fois rompus se rallieraient en arrière du mur et par leur violente mousqueterie contraindraient les cuirassiers à se replier.

Mais le programme déplut aux grenadiers : au lieu de se disperser en temps opportun, ils restèrent formés en carré et effectuèrent une décharge sur nous, sans que leurs officiers eussent pu se douter de leurs intentions.

Comme beaucoup d'entre eux avaient chargé leurs fusils avec des pierres, des hommes et des chevaux furent blessés de notre côté.

Ce fut alors l'explosion : nos cuirassiers en voyant tomber les leurs, ne purent être retenus et chargèrent à fond ; le bataillon fut enfoncé, les grenadiers répondirent aux coups de sabre et, s'ils furent ramenés pour de bon derrière leur mur de cimetière, ce fut après du sang répandu de part et d'autre.

Sa Majesté l'empereur qui, d'une hauteur voisine, assistait à l'action, s'élança avec son état-major : il fit aussitôt arrêter la manœuvre et prescrivit une enquête très rigoureuse.

Lorsque le régiment eut été rallié, on constata plus de soixante blessés de part et d'autre dont

trois grenadiers mortellement. L'enquête fut confiée à un « auditeur général », sous la direction du feld-maréchal-lieutenant prince Jean de Liechtenstein, mais elle n'aboutit à aucun résultat : il fut impossible de découvrir les grenadiers qui avaient chargé leurs fusils avec des pierres.

Trois jours après, on leva le camp et les régiments regagnèrent leurs stations du temps de paix et nous, par suite, Oedenburg.

En mars 1805, nos régiments furent réunis au camp de Schwechat près de Vienne, en raison des émeutes dites « des boulangers ». Nous y demeurâmes dix jours sous la tente avec le régiment d'infanterie « Karl Schröder ».

Le onzième on nous dirigea sur Vienne, les troubles s'aggravant, et nous fûmes au bivouac trois jours sur les glacis de la porte de la Burg. Il nous fallut cinq fois charger les émeutiers qui assaillaient les boulangeries dans le faubourg de Mariahilf; de part et d'autre il y eut des blessés.

La cause de ces troubles était qu'en raison de la cherté du grain les boulangers avaient diminué la grosseur de leurs pains. Ces pains n'étant pas du poids réglementaire furent confisqués : les boulangers fermèrent alors leurs boutiques et refusèrent de cuire; une véritable famine en résulta pour la classe pauvre. Il y a toujours dans les grandes villes des gens mécontents au point de vue politique, qui ne demandent qu'à renverser l'ordre établi et à

pêcher en eau trouble. L'occasion fut bonne pour ces agitateurs d'exciter et de soulever tous les prolétaires, pour les lancer d'abord à l'assaut des boulangeries, puis au pillage d'autres maisons.

Un soir, une colonne de manifestants précédée d'un drapeau insurrectionnel, s'engagea dans la grande rue de Mariahilf et se mit en devoir d'enfoncer les portes des premières maisons. Un escadron des cuirassiers du duc Albert reçut l'ordre d'aller disperser cette tourbe; il l'aborda au grand galop et s'acquitta très bien de sa mission : un grand nombre d'insurgés, et en particulier le porte-drapeau, furent mis à mal. Ce fut l'affaire la plus chaude; en effet, dans les autres bagarres les émeutiers s'en tirèrent sans trop de sang versé. Au bout d'une dizaine de jours tout était rentré dans l'ordre, mais le régiment demeura de service à Vienne et fut établi à la Josefstädter-Kaserne[1].

Tout le temps que nous y restâmes, le duc Albert invita chaque jour à sa table six officiers des escadrons et un officier de l'état-major. Le prince occupait alors son palais particulier dans les bâtiments de la Burg, et régulièrement à trois heures de l'après-midi les voitures ducales venaient prendre à la caserne les officiers invités. Comme il y avait toujours à ces dîners soit Sa Majesté l'Empereur lui-même, soit le Kronprinz, soit quelque archiduc,

1. Dans le faubourg de Josefstadt.

l'étiquette y était rigoureuse, et pendant tout le repas il fallait conserver le sabre au côté et le casque à terre, entre les pieds. Beaucoup d'officiers du régiment, trouvant cela trop incommode, laissaient passer leur tour, mais à mon avis cette gêne était largement compensée par la cuisine hors ligne, la qualité des vins ainsi que des desserts, et j'y allais chaque jour à la place de quelque camarade.

A la fin du dîner, en même temps qu'on servait le café, on mettait dans l'assiette de chaque convive un cornet plein de dragées ou de confitures pour être mangées simultanément. Je n'ai retrouvé cet usage nulle part ailleurs. Après le café, tout le monde se levait de table et se rendait au billard : le duc y jouait pendant une heure avec quelqu'un de ses plus illustres invités, les autres demeurant spectateurs. A la fin de la partie chacun prenait congé.

Le régiment resta ainsi en garnison à Vienne jusqu'au commencement de juillet 1805, où éclata subitement la guerre avec la France. Le colonel Radetzky fut nommé général-major et affecté à l'Armée d'Italie : notre lieutenant-colonel von Kroyherr fut promu au commandement du régiment.

Le général comte Radetzky voulait m'emmener comme aide-de-camp. Malheureusement je déclinai cette offre, parce qu'étant en garnison à Oedenburg j'avais pris un « engagement sérieux[1] »

1. En français dans le texte.

vis-à-vis d'une demoiselle L..., fille unique du conseiller municipal L..., et que j'étais alors en pourparlers avec le comte S..., pour obtenir un emploi civil dans la seigneurie de Leitomischl appartenant au comte Waldstein. Ce magistrat ne voulait à aucun prix marier sa fille à un militaire : déjà d'âge avancé, il avait du bien et possédait la maison où il habitait à Oedenburg, mais protestant forcené, ma qualité de catholique lui était fort antipathique. Voulant mettre fin à mes démarches vis-à-vis de sa fille, il me déclara tout uniment que si je voulais sa main, il fallait au préalable entrer dans le civil. Au même moment, la *Gazette de Bohême* annonçait qu'une place d'employé principal était vacante à Leitomischl[1]. Profitant de ma présence à Vienne, où demeurait le comte Waldstein, je me présentai un jour à lui en vue d'obtenir ce poste. Il m'adressa au comte S... qui avait le séquestre de tous ses biens.

Celui-ci commença par me demander une caution de 2.000 florins d'or après le dépôt de laquelle il pouvait m'assurer cette place, sous réserve des renseignements que fournirait mon colonel sur ma conduite et ma situation. J'avisai en hâte le conseiller L... qui me fit parvenir aussitôt cette somme en espèces, conformément aux détails fournis par

1. Leitomischl, sur les limites de la Bohême et de la Moravie, à l'est de Pardubitz.

l'annonce de la vacance. Je la remis au comte S... qui, ayant reçu de mon colonel les renseignements les plus satisfaisants, me délivra en échange une note écrite pour l'intendant de Leitomischl afin, disait-il, que, dès mon arrivée à mon poste, je fusse installé comme contrôleur, et mon décret de nomination aussitôt rédigé. Confiant en sa parole, la lettre à l'intendant étant d'ailleurs scellée, je demandai à mon colonel une permission de quinze jours pour aller sur place me rendre compte de la situation qui m'était offerte. Si elle me convenait j'envoyais ma démission : dans le cas contraire, je rejoignais mon régiment en route pour la Bohême. Le bon colonel de Kroyherr eut la grande bienveillance d'accéder à toutes mes demandes et je partis en poste pour Leitomischl. Arrivé au but, j'expliquai tout en détail au vieux et honorable intendant ; mais, quand il eut pris connaissance de la lettre de S...

« Jeune homme, me dit-il, vous êtes tombé en de mauvaises mains. Le sequestre S... est un individu perdu de dettes, et il vous a dupé. La place de contrôleur qu'il vous a promise est déjà occupée. Il me donne ordre par cette lettre de vous faire tenir tous les comptes touchant la bière, avec le titre de contrôleur de la bière dans la seigneurie, et aux appointements de 200 florins d'or par an, défrayé de tout. »

Cette situation ne me convenant nullement je

repris la poste aussitôt et rejoignis mon régiment à Klattau, en Bohême. Je fis connaître le mauvais procédé du comte S... au magistrat conseiller, qui chargea un de ses amis d'enfance, le Dr Janke, de Prague, de lui recouvrer ses 2.000 florins d'or. Celui-ci y parvint promptement, à ce que j'appris ultérieurement. Quant à mes projets de mariage, ils étaient anéantis.

CHAPITRE III

1805-1809

Je fis donc les routes avec mon régiment à travers la Bavière vers Ulm, notre destination première ayant été changée. Nous fûmes placés à l'aile droite de l'armée, près de Höchstätt, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Werneck.

L'archiduc Ferdinand d'Este, que j'avais eu à Oedenburg comme divisionnaire, commandait en chef l'armée avec le feld-maréchal-lieutenant Mack comme quartier-maître général.

Nous entendions le canon de notre aile gauche dans la direction d'Ulm; nous distinguions même la fusillade. Finalement notre aile droite fut également attaquée par un corps français. La bataille devint générale et mon régiment qui formait réserve de cavalerie de l'aile droite avec les cuirassiers du duc François et de Mack, chargea avec succès à différentes reprises de l'infanterie et de la cavalerie ennemies. Néanmoins notre aile droite n'avança pas, gardant seulement ses positions. La pluie tombait à torrents depuis plusieurs jours; nous étions trempés jusqu'aux os.

La bataille dura deux jours sans qu'aucun parti gagnât un pouce de terrain.

Le troisième jour le feu cessa au centre devant Ulm et à l'aile gauche; le corps d'armée ennemi qui nous était opposé recula quelque peu.

Tout à coup, se répandit comme une traînée de poudre, le bruit que l'armée était enveloppée sous Ulm et que Mack voulait capituler.

Notre aile droite rétrograda alors sur Wertheim. Les trois régiments de cuirassiers — Albert, François et Mack, — prirent une nouvelle position en avant de cette ville. Nous étions, nous autres, placés à l'aile droite, tout contre une auberge isolée.

Aucun ennemi n'était en vue devant nous. Le feld-maréchal-lieutenant Werneck descendit de cheval et pénétra dans l'auberge. Les commandants des trois régiments se trouvant réunis sur la droite, tous les officiers quittèrent leurs places dans le rang et se dirigèrent vers eux en quête de nouvelles et dans l'attente des événements.

Les colonels nous apprirent alors que le maréchal français Oudinot[1], venu de l'arrière, était dans l'auberge en train de traiter avec Werneck des conditions de la capitulation, le corps d'armée ennemi ayant sans doute pris position derrière Wertheim[2].

1. Oudinot n'était pas maréchal de France en 1805. Il ne reçut le bâton qu'après Wagram.

2. En somme, pendant la période de combats qui va du 8 octobre — premier engagement des Autrichiens avec les Français à Wertingen — au 18 octobre, capitulation de Werneck (Mack ayant capitulé le 17), Grueber n'a presque pas été engagé, et sa situation ne lui a permis de se rendre

Peu après, le feld-maréchal-lieutenant Werneck ouvrit une fenêtre au premier étage de l'auberge ; à ses côtés nous aperçumes le maréchal Oudinot. Nous comprîmes quel allait être notre sort en entendant notre général dire aux colonels :

« Messieurs, faites mettre pied à terre à vos hommes en attendant. »

Mais immédiatement les trois colonels déclarèrent qu'à aucun prix ils n'obéiraient à un tel ordre. Au même moment arrivait à bride abattue l'archiduc Ferdinand avec son état-major (sans toutefois le quartier-maître général Mack), il ordonnait de rompre par la droite et de le suivre. Pendant

compte de rien. Ainsi en est-il en campagne : le soldat marche, combat et meurt sans savoir ce qui se passe. En outre Grueber écrivant près d'un demi-siècle plus tard a certainement ses souvenirs un peu brouillés. Pour le constater et sans entrer dans le détail des hésitations et des contre-ordres de Mack entre le 5 et le 15 octobre, il suffit de rappeler ce que fit Werneck avec son corps. Le 13 octobre, conformément aux instructions de Mack, il se dirige vers Nördlingen et la Bohême. Il passe presque inaperçu malgré un léger engagement à Albeck et se porte jusqu'à Herbrechtingen, à trente kilomètres d'Ulm. Le 14, il est rappelé par Mack ; le 15, se rendant compte de la situation, il retourne à Herbrechtingen malgré Dupont qui l'avait attaqué entre Albeck et Merenstetten. Le 16, Napoléon lance à sa poursuite Murat : combats les 16, 17 et 18. Le 18, Murat, renforcé par Lannes qui a amené les cuirassiers de Nansouty et les grenadiers d'Oudinot, contraint Werneck à capituler près de Nördlingen à une soixantaine de kilomètres d'Ulm. Ce sont certainement les combats des 16, 17 et 18 octobre dont parle Grueber.

que nous regagnions nos places, les colonels commandaient à droite par demi-escadrons ; l'archiduc, se mettant à la tête de la colonne, l'emmenait au galop le long de Wertheim puis au-delà, sans que nous pussions savoir par où nous passions.

Au bout d'une heure de galop et de pas alternatifs nous nous déployâmes dans une prairie. Quand les trois régiments de cuirassiers furent « en fronte[1] » les officiers se portèrent auprès de leurs colonels respectifs devant le front de leur régiment pour recevoir la communication suivante : « Son Altesse Impériale l'archiduc Ferdinand fait savoir que le quartier-maître général Mack a capitulé à Ulm avec une armée de quatre-vingt mille hommes contre la volonté de Son Altesse Impériale et a livré toutes les troupes comme prisonniers de guerre à l'empereur Napoléon, après leur avoir fait mettre bas les armes. L'archiduc Ferdinand n'a pas accepté cette capitulation ; bien au contraire, il a rejoint en toute hâte l'aile droite de son armée pour se frayer une issue avec la cavalerie qui s'y trouvait et gagner la Bohême par Eschenau et Nuremberg. Comme il y a lieu de supposer que le corps français d'Oudinot s'est mis en marche immédiatement pour nous barrer la retraite, il faut nous préparer à nous mesurer d'un moment à l'autre avec l'ennemi et à lui passer sur le corps ! »

1. Dans le texte. C'est-à-dire « formés en bataille ».

Cet avis fut communiqué aussitôt par les officiers à leurs hommes, puis l'on se remit en marche.

Pendant trois jours et trois nuits, nous ne nous arrêtâmes ni pour faire manger, ni pour faire boire, ni pour desseller nos chevaux. Presque tous étaient affreusement blessés au garrot; les plus faibles tombaient d'épuisement et leurs cavaliers étaient faits prisonniers.

Le quatrième jour à six heures du matin, nous parvînmes à Eschenau[1], où l'archiduc Ferdinand comptait nous accorder une heure de repos pour reseller nos chevaux et leur distribuer la ration d'avoine contenue dans le paquetage. Nous n'avions pas aperçu un seul ennemi nous poursuivant; dans la colonne bêtes et gens étaient totalement épuisés par ces trois jours passés sans sommeil et sans nourriture; de tous ces dos suppurants dont le pus coulait jusqu'à terre s'élevait une odeur fétide et insupportable.

Les trois régiments traversèrent Eschenau et se dirigèrent vers une auberge misérable, à un seul étage, située à peu de distance de la ville, sur la route de Hof. L'Archiduc décida de s'y installer

1. Eschenau se trouve au-delà de Nuremberg sur la route de Hof, à environ cent-cinquante kilomètres de Trochtelfingen (Wertheim?) près de Nördlingen où avait capitulé Werneck. Il est difficile de s'expliquer, même en tenant compte de l'état des chemins, comment l'archiduc Ferdinand ne fit que cent-cinquante kilomètres en marchant trois jours et trois nuits sans arrêt.

avec son état-major, établissant les troupes au bivouac dans une prairie contiguë.

Dès que les avant-postes eurent été placés au-delà d'Eschenau dans la direction de Wertheim, on se hâta de débrider les chevaux et de leur donner l'avoine. Tandis qu'ils la dévoraient avec avidité, les couvertures et les selles étaient revues, replacées, resanglées. Puis on s'occupa de la nourriture des hommes : des corvées furent envoyées au pain et à la viande à Eschenau, à l'eau et au bois dans les environs; les feux de bivouac allumés. Tout fut exécuté avec une rapidité surprenante : une heure s'était à peine écoulée depuis notre installation au bivouac et la viande était déjà sur le feu; nous nous préparions à faire un repas frugal quand les avant-postes commencèrent à tirailler. En même temps parut l'archiduc Ferdinand sauté en hâte sur le cheval d'un hussard, qu'il avait trouvé sellé et bridé dans la cour de l'auberge, et criant à travers le bivouac :« A cheval! voici l'ennemi! »

Qui n'a pas assisté à une surprise ne peut se faire une idée de l'effroyable désordre et de l'affolement produits. C'était un chaos : tous les chevaux débridés; la plupart des hommes partis dans les environs en quête de bois, d'aliments à acheter ou au besoin à prendre de force; un grand nombre réveillés en sursaut d'un sommeil insurmontable et courant comme des fous de part et d'autre, sans pouvoir reprendre leurs esprits; les trompettes

sonnant l'alarme, la fusillade nourrie des avant-postes se rapprochant. Heureusement, la cavalerie française s'arrêta tout d'abord au bourg d'Eschenau : tous les états-majors y furent cueillis à l'exception de l'archiduc Ferdinand.

Les Français restèrent même si longtemps dans la localité que nous eûmes le temps de brider une partie des chevaux et de mettre sur pied quelques détachements, lesquels furent envoyés vers Eschenau recevoir l'ennemi. Au bout d'une demi-heure environ, une colonne de cavalerie sortit du village, se dirigeant sur notre bivouac; mais avant qu'elle eût le temps de se déployer[1], nous la chargeâmes avec une telle impétuosité qu'elle fut rejetée « en débandade[2] ». Cet incident se reproduisit trois fois de suite, ce qui donna aux hommes partis en maraude le temps de rallier. Les trois régiments de cuirassiers se trouvèrent ainsi prêts au combat, n'ayant perdu qu'une vingtaine de cavaliers capturés dans Eschenau.

Le maréchal Oudinot nous avait suivis par la même route avec tout son corps d'armée, mais, ne pouvant naturellement songer à nous rejoindre avec son infanterie, il avait donné mission à deux régiments de cavalerie de nous devancer à Eschenau en suivant des chemins latéraux, et de nous y couper la retraite.

1. « En fronte » dans le texte.
2. Dans le texte.

Seulement nous atteignîmes les premiers ce point; en outre la cavalerie ennemie et son artillerie à cheval étaient aussi épuisées que nous. Cette poursuite exécutée par des chemins, plus courts assurément, mais beaucoup plus mauvais que les nôtres, rendit extrêmement molles leurs attaques et leurs ripostes, et nous pûmes, avec nos faibles forces, tenir tête énergiquement et non sans succès.

Quand l'artillerie à cheval se fut mise en batterie en avant d'Eschenau et ouvrit sur nous un feu violent, l'archiduc Ferdinand fit sonner la retraite, laquelle fut couverte par une division (deux escadrons) des cuirassiers du duc Albert et une division des cuirassiers du duc François.

Les deux divisions durent exécuter des charges répétées, tout en perdant beaucoup de monde sous le feu de l'artillerie. Bien que ces charges eussent été couronnées de succès, il n'en fallut pas moins rejoindre le gros de la division, et pour tomber à une demi-heure d'Eschenau sur un défilé encombré par des caissons de la trésorerie militaire autrichienne. Comment ces caissons remplis d'or étaient-ils échoués là depuis plusieurs jours? D'où venaient-ils? Dieu seul le sait. Vraisemblablement le personnel avait dû s'enfuir avec les attelages, à la suite d'une fausse alerte, abandonnant les voitures et leur riche chargement.

La retraite de notre cavalerie se trouvait, du

fait de cet encombrement, extrêmement retardée; car on ne pouvait passer que par un à droite et à gauche de ces caissons. Les deux divisions chargées de couvrir la retraite eurent donc de nouveau pendant longtemps à tenir tête à l'ennemi, en butte au feu de son artillerie.

Ce défilé, par contre, fut ultérieurement notre sauvegarde. Quand l'ennemi parvint aux caissons d'argent, il s'arrêta de si longues heures à les piller qu'il ne put regagner l'avance prise par nous, et sa poursuite cessa de ce fait.

Nous poursuivîmes notre marche sans encombre par Hof, Eger et Neuhaus jusqu'à Deutschbrod[1], en Bohême, où nous nous établîmes en cantonnements.

L'effectif des trois régiments de cuirassiers était bien fondu, mais on les recompléta en hâte à l'aide de recrues et de chevaux levés en Bohême. Il faut avouer que l'instruction de tout ce complément était bien superficielle, et qu'on ne pouvait en faire grand cas.

L'archiduc Ferdinand appela en outre à lui tous les bataillons de réserve et de Landwehr de la Bohême, auxquels vint se joindre une division de

1. Deutschbrod, sur la Sazawa, affluent de la Moldau (Vltava), est situé sur la limite de Moravie au nord d'Iglau. En 1422, Jean Žiska, chef des Hussites, y battit l'empereur Sigismond, roi de Bohême.

uhlans de Meerveldt sous les ordres du lieutenant-colonel Bogdan.

Il put ainsi constituer autour de Deutschbrod un corps d'armée de vingt mille hommes, qui, le 1er décembre 1805, se porta sur Iglau. En effet, à ce moment, l'armée française se dirigeait de Vienne sur Austerlitz à la rencontre des Russes.

Le général de Wrède, venu du Haut-Palatinat avec un corps d'armée de quinze mille hommes, avait de son côté marché sur Iglau et établi ses avant-postes vis-à-vis de nous à Pfauendorf. Le 3 décembre le corps d'armée de l'Archiduc se dirigea sur Steken et y prit position sur deux lignes.

Le feld-maréchal-lieutenant prince de Hohenzollern commandait notre avant-garde. Je fus détaché auprès de lui ce jour-là comme officier d'ordonnance, et assistai à toute l'affaire en cette qualité.

C'était par un après-midi splendide. L'avant-garde forte d'un bataillon de chasseurs, deux bataillons d'infanterie de Czartoryski, une division[1] de uhlans de Meerveldt, et renforcée ensuite d'une batterie de douze envoyée de Steken, se porta à l'attaque des Bavarois à Pfauendorf.

En avant de cette localité s'étendait un grand et beau parc entouré d'un mur de deux toises de haut. L'infanterie bavaroise couronnait ce mur. Lorsque notre avant-garde, en tête de laquelle marchait le

1. Deux escadrons.

prince de Hohenzollern avec son état-major, arriva en vue de ce mur, elle se déploya et le prince lança à l'assaut le bataillon de chasseurs et un de Czartoryski. Son aide de camp tomba frappé d'un coup de feu à la tête, et moi-même j'eus mon casque traversé par une balle qui m'effleura le crâne. La commotion me renversa de cheval, mais je me ressaisis vite, et bien qu'étourdi je me remis en selle pendant qu'on emportait du champ de bataille le pauvre aide de camp grièvement blessé. Le prince me désigna alors pour remplacer ce dernier.

Cependant l'artillerie enfonçait les deux grands portails donnant accès dans le parc. Celui-ci était enlevé et ses défenseurs vigoureusement rejetés.

Pour compléter ce premier succès, la division de uhlans fut lancée par la grand'route à la poursuite de l'infanterie bavaroise en retraite, quand, à l'issue du village, elle se heurta à une division de chevau-légers envoyée pour recueillir cette infanterie. Sur le flanc gauche de ces chevau-légers s'étendait un vaste étang entièrement gelé et recouvert d'une neige épaisse qui le cachait. Les Bavarois n'avaient pas dû reconnaître le terrain, car leurs chevau-légers battant en retraite sous la brusque attaque de nos uhlans s'engagèrent sur l'étang. La glace se rompit et les engloutit tous, à l'exception du lieutenant-colonel Rechberg et de quelques hommes qui furent d'ailleurs faits prisonniers.

Plus tard, quand je fus rentré au service de Bavière

j'eus comme divisionnaire ce même Rechberg. Il n'avait pu oublier cette affaire.

L'archiduc Ferdinand nous suivait : traversant Pfauendorf de sa personne, il laissa en arrière de ce village le gros de ses forces déployées sur deux lignes. En bataille, en face de nous, se trouvait le corps du général de Wrede, lequel engagea aussitôt l'action. Elle fut désastreuse pour les Bavarois qui furent rejetés sur Iglau avec de grosses pertes. Nous les poursuivîmes avec vigueur et ne nous arrêtâmes qu'à neuf heures du soir, sous les murs d'Iglau.

Le lendemain, à quatre heures du matin, au moment de donner l'assaut à la ville, nous apprîmes qu'elle était évacuée par l'ennemi. Quelques instants après parut un parlementaire bavarois : il venait annoncer que, dès le soir du 2 décembre, après la bataille d'Austerlitz, un armistice avait été accordé par l'empereur Napoléon et, pour ce motif, réclamer au nom du général de Wrede tous les prisonniers et tous les trophées capturés par nous.

Deux heures après environ, tandis que durait encore le conseil de guerre réuni au sujet de la restitution du matériel conquis, arriva un deuxième parlementaire. Cette fois, il venait de la part du maréchal Bernadotte avec l'ultimatum suivant : retraite immédiate de notre corps d'armée sur l'Allemagne et restitution aux Bavarois de tous les prisonniers, drapeaux, canons et chevaux qui leur

avaient été pris. L'empereur Napoléon ayant appris que, le 3 décembre, après la conclusion de l'armistice, les Bavarois avaient été attaqués par les Autrichiens, avait détaché Bernadotte vers Iglau avec ordre de tirer vengeance de cette rupture de l'armistice.

Le feld-maréchal-lieutenant prince de Hohenzollern fut aussitôt envoyé en parlementaire auprès du maréchal, à Gross-Meseritsch, en Moravie, localité située à quelques journées de poste d'Iglau, avec mission de rétablir les faits, l'armistice ayant été aussi ignoré du général de Wrede que de l'archiduc Ferdinand. Pendant ce temps, le corps autrichien se retirait à marches forcées sur Deutschbrod, après avoir restitué aux Bavarois tous les prisonniers et trophées conquis sur eux.

Le prince de Hohenzollern accompagné par moi en qualité d'aide de camp se hâta de gagner en poste Gross-Meseritsch. Nous atteignîmes, le 8 décembre à midi, le magnifique château du prince de Liechtenstein, dans lequel était attendu le maréchal Bernadotte, à la tête de son corps d'armée.

Dans la grande salle du château on préparait une table de soixante couverts sur l'ordre d'un aide-de-camp de Bernadotte arrivé avec l'avant-garde.

Le prince de Hohenzollern se fit donner une chambre. De nos fenêtres nous vîmes défiler le corps français qui traversait le village, en marche sur Iglau, d'abord l'avant-garde, puis le gros. C'était un

écoulement ininterrompu. Enfin, vers 2 heures, le maréchal entra dans la grande cour du château, suivi de plus de cent officiers ou cavaliers d'escorte. Il mit pied à terre et se dirigea vers les appartements qui lui avaient été préparés.

Le prince de Hohenzollern m'envoya lui annoncer sa venue en qualité de parlementaire. Le maréchal me reçut dans un grand salon, entouré de son imposant état-major. Quand j'eus exposé ma mission, me toisant d'un regard sévère, il m'adressa ces paroles : « Dites à Monsieur de Hohenzollern qu'il vienne tout à l'heure[1] ».

Je rapportai au prince ces paroles impérieuses, puis l'accompagnai auprès du maréchal dont l'accueil fut hautain et glacial.

En des termes d'une dureté extrême, il manifesta son indignation de la rupture de l'armistice par l'archiduc Ferdinand, ajoutant qu'il saurait bien châtier les Autrichiens.

Ce fut en vain que le prince l'assura que ni les Autrichiens, ni les Bavarois n'avaient connaissance de l'armistice. Le maréchal alla même jusqu'à lui dire qu'il le considérait non comme un parlementaire, mais comme un prisonnier.

A ces mots, Hohenzollern impassible détacha son épée et voulut la lui remettre, mais Bernadotte, devenant aimable tout d'un coup, lui saisit la

1. En français dans le texte.

main, le priant de garder son épée et l'invitant même à sa table.

Hohenzollern, indigné de l'accueil du maréchal et de son langage violent, refusa l'invitation, prit congé avec froideur et quitta le salon.

A peine étions-nous de retour dans la chambre du prince pour faire nos préparatifs de départ qu'un aide-de-camp se présenta de la part du maréchal. Celui-ci mettait à notre disposition une escorte de huit gendarmes et un sous-officier, pour nous éviter tout désagrément. Au premier relai de poste, ce détachement devait être relevé par un effectif semblable de chasseurs à cheval, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous eussions franchi la ligne des avant-postes.

Le prince, avant de partir, se fit apporter quelque nourriture des cuisines du prince de Liechtenstein, puis nous nous mîmes en route pour Deutschbrod.

Le lendemain, à deux heures du matin, nous franchissions au-delà d'Iglau la ligne des avant-postes français. Quand nous atteignîmes les nôtres notre escorte nous quitta, et nous parvînmes sans encombre à Deutschbrod.

L'accueil inconvenant fait au prince de Hohenzollern provoqua l'indignation dans le quartier général de l'archiduc Ferdinand. On en conclut à des hostilités prochaines de la part du maréchal Bernadotte. En prévision de cette éventualité, les avant-postes furent renforcés, et les troupes can-

tonnées autour de Deutschbrod furent rassemblées en un bivouac.

Cependant l'aide de camp du prince de Hohenzollern s'était remis de sa légère blessure au point de pouvoir reprendre son service.

Le lendemain de mon retour je rentrai donc à mon régiment et, le surlendemain, pris les avant-postes avec mon peloton. Au bout de vingt-quatre heures de ce service, je fus, à huit heures du soir, relevé par le lieutenant comte Daun. Celui-ci me dit que notre régiment venait d'être détaché à Deutschbrod à la garde du quartier général, qu'il bivouaquait dans les rues de la localité où régnait une immense confusion et que, par suite, je ne trouverais aucun abri pour la nuit. Je chargeai alors un caporal de ramener mon peloton, et résolus de passer la nuit dans une maison de paysans sise à quelque quarante pas du poste, dans une petite dépression. Je me promettais de rejoindre ma troupe le lendemain.

Daun, à qui je fis part de mes intentions, me donna une ordonnance et me promit de m'avertir au cas où il se verrait obligé d'abandonner son poste. Ainsi assuré, je m'abandonnai à un sommeil profond dans la dite maison, quand vers six heures du matin, le paysan pénétra dans la chambre où nous dormions, mon ordonnance et moi, et nous réveillant avec ces mots : « Messieurs ! levez-vous ! je crois qu'il y a des cavaliers français et bavarois à l'emplacement qu'occupaient hier vos gens ».

Effrayé, je me glissai dans le jardin qui s'étendait jusqu'en haut de la pente entouré d'une grille, et pus, grâce à l'ombre encore épaisse, m'approcher à six pas du poste. Autour du feu je reconnus des chevau-légers bavarois et des chasseurs français. Daun m'avait oublié ! De retour dans la ferme, je fis entourer de fumier et de chiffons les pieds de nos deux chevaux pour étouffer le son de leurs fers. Notre hôte patriote, non content de nous seconder dans cette besogne, promit de nous guider par des sentiers détournés jusqu'à Deutschbrod, à l'abri des vues de l'ennemi. Nous le suivîmes silencieusement, marchant à côté de nos chevaux, et au bout d'une demi-heure, nous atteignîmes nos avant-postes.

Daun, auprès duquel je me rendis aussitôt, se confondit en excuses et me pria de pardonner son oubli. A mon paysan je remis dix florins impériaux ; et, heureux d'avoir échappé à la captivité, je rejoignis mon peloton qui bivouaquait dans un champ en avant de Deutschbrod. Je ne tardai pas à rentrer à la ville avec mes hommes et j'allai informer mes chefs de mon retour. Ce fut là le seul ennui de l'aventure. Toutefois, je me promis bien de ne plus jamais abandonner ma troupe à l'avenir, quelles que puissent être les circonstances.

Pendant les quatre semaines que nous campâmes à Deutschbrod il ne se passa pas de jour où nos avant-postes ne fussent alarmés.

Bernadotte, en effet, avait établi son quartier général avec le général de Wrede à Iglau, après y avoir concentré ses troupes et celles de ce dernier, et semblait constamment sur le point de nous attaquer par surprise. N'avait-il pas promis de châtier les Autrichiens? Il lui fallait tenir parole. Sa ligne d'avant-postes était toujours très forte, et à chaque instant de fortes reconnaissances jetaient l'alarme chez nous.

Le prince de Hohenzollern, agacé de ces incessantes provocations, finit par tendre une forte embuscade aux reconnaissances franco-bavaroises qui franchissaient toujours notre ligne de démarcation.

Cette fois-là, elles ne tardèrent pas à rebrousser chemin, après avoir subi de sérieuses pertes. Nous profitâmes de l'occasion pour pousser nos avant-postes jusqu'à Steken, et à partir de ce jour nous ne fûmes plus inquiétés. Napoléon avait été mis au courant par un parlementaire de l'archiduc Charles des hostilités incessantes de Bernadotte ; il lui intima l'ordre formel d'y mettre un terme. Sur ces entrefaites, la paix fut signée et l'ennemi évacua notre pays.

Les régiments s'en furent donc aux quartiers qui leur étaient assignés en temps de paix : par Vienne les cuirassiers du duc Albert regagnèrent Oedenburg, nous devions y rester jusqu'au mois d'août 1807.

L'escadron du capitaine Borovjak auquel je

comptais, formait deux détachements : avec le capitaine commandant se trouvait le lieutenant Niesner et le lieutenant comte Wallis, tandis que j'étais cantonné à Raiding avec le capitaine en second Stolz et le lieutenant Watzesch.

Au mois d'août 1807, le régiment reçut l'ordre de marcher sur la Bohême, où l'on formait un corps d'observation, la Prusse étant alors en guerre avec la France.

Nous fûmes dirigés sur Pardubitz où s'établit l'état-major tandis que les huit escadrons cantonnaient dans le voisinage. Le capitaine Borovjak alla à Pardubiček[1] avec un peloton, et moi avec le mien une demi-lieue plus loin, à Tunichod.

Je mentionne ces deux localités à dessein : car c'est à Pardubiček que mon bienfaiteur, le capitaine Borovjak, mourut brusquement d'un abcès intestinal pour lequel il ne garda le lit que trois jours, et à Tunichod, j'eus l'occasion de faire une bonne action.

J'étais inconsolable de la mort de mon protecteur Borovjak en qui je perdais un second père et un véritable ami. Son escadron l'accompagna à sa dernière demeure, et je fis ainsi partie de l'escorte, à la tête de mon peloton. Je m'étais dit que je devais me conduire en soldat et réprimer toute

1. Pardubiček (en allemand Pardubitz), ville située au point où l'Elbe coulant jusque-là dans la direction nord-sud se dirige vers l'ouest.

marque de sensibilité; mais lorsque l'on descendit dans la fosse le corps de cet homme de cœur, lorsque nos cuirassiers déchargèrent leurs pistolets pour les trois salves d'usage, il me fut impossible de retenir mes larmes; ce fut la dernière expression de ma vive reconnaissance envers un homme qui, m'ayant pris sous sa protection, avait su maintes fois me garantir des intrigues ourdies contre moi et qui m'avait donné en mille circonstances les preuves de la plus sincère affection.

C'est ainsi qu'un jour ayant perdu mes deux chevaux par la faute de mon ordonnance qui leur avait donné trop de trèfle vert, il m'en avait acheté deux autres excellents et aussi beaux. Je voulus lui rembourser par acomptes la somme qu'il avait dépensée, mais il s'y refusa absolument et me pria d'accepter les chevaux en souvenir.

Comme il n'avait point de parents, il me laissa par testament ses chevaux et ses harnachements puis, sur son avoir, il fit deux fondations de cent florins, dont l'une pour les deux plus anciens soldats de son escadron, de grade égal ou inférieur à celui de maréchal des logis : la seule condition exigée était la bonne conduite. Entre plusieurs concurrents de même ancienneté le sort décidait. L'exécution de cette clause testamentaire était confiée au commandant du régiment. Paix à ses cendres!

Passons maintenant à la bonne action que j'eus l'occasion d'accomplir à Tunichod.

Il y avait deux jours que je m'étais installé, quand, allant me promener dans le village, et arrivé contre la grange de la dernière maison, j'entends des soupirs, des gémissements qui semblent venir d'un homme à l'agonie. Je prête l'oreille et ne tarde pas à me convaincre que ma supposition est fondée ; un malade devait se trouver là. Vite, je contourne la grange pour en trouver l'entrée. Horreur ! Un vieillard de quatre-vingts ans environ était couché là, sur un tas de paille, il était tout nu, à moins que l'on ne compte comme vêtement un misérable haillon de coutil qui jadis avait dû servir de drap. Le malheureux, tout décharné, soupirait, levait les yeux au ciel et murmurait dans un jargon de Bohême, quelque chose qui ressemblait à une prière. Personne n'était là pour l'assister, et moi, je ne comprenais pas son langage. Je cours à la maison attenante pour me renseigner sur cet homme. Le propriétaire, un ancien chevau-léger de Klenau, parlait très bien l'allemand : il m'explique que ce vieillard malade était venu mendier chez lui quelques semaines auparavant. Il avait quitté son misérable pays de l'Erzgebirge espérant trouver ailleurs au moins de quoi manger ; et il avait fini par échouer là, n'en pouvant plus de faiblesse et de misère. Il était dans la grange depuis ce temps, et l'homme lui portait tous les jours à manger, mais peu, car lui-même n'était pas riche et avait beaucoup d'enfants.

« D'ailleurs, ajoutait-il, le vieillard n'en a plus pour longtemps, bientôt il sera dans l'autre monde. »

L'indifférence avec laquelle on venait de me narrer le malheur de ce pauvre vieux me fait mal ; je cours chez le curé de l'endroit. Il apprend par moi l'existence de cet homme dont personne jusqu'ici ne lui avait jamais parlé, et il s'empresse de revenir avec moi auprès de l'infortuné.

Le médecin est appelé, je me charge de régler ses honoraires, et m'arrange pour que le vieux ait chaque jour de la soupe et une demi-livre de bœuf. Le soin de la soupe est confié à mon ordonnance, le curé fait cuire la viande ; quant à moi, je profite de ma visite quotidienne pour réconforter le vieillard avec du bon vin.

Après quatre semaines de ce traitement, j'eus la joie de voir que notre homme avait recouvré la santé et qu'il était en état de regagner son pays. Je lui avais de plus ménagé un bon lit, il était muni de linge et habillé des pieds à la tête ; mais pour tout cela j'avais mis à contribution mes camarades et d'autres personnes charitables, si bien qu'à son départ je pus encore lui glisser quelque argent pour le voyage. Le médecin se montra généreux, il accepta de moi le prix des médicaments, mais ne voulut rien pour les soins qu'il lui avait prodigués. Comme le curé avait eu, de son côté, la bonne idée de quêter ses paroissiens, le vieil-

lard en eut un bénéfice supplémentaire. Aussi, avant de partir, il vint à mon quartier, accompagné du propriétaire de la maison qui lui servait d'interprète, et, les yeux baignés de larmes il me remercia de ma charité.

Pour la première fois, je ressentis cette joie céleste qui accompagne tout bienfait rendu au prochain. Je suis convaincu que ce vieillard, depuis longtemps sans doute dans la tombe, intercède pour moi auprès de Dieu.

En tout cas ce me fut toujours une consolante pensée, et, maintes fois, dans ma carrière si mouvementée, je ne pus expliquer que par une intervention céleste l'heureux dénouement d'une situation des plus critiques.

Le corps d'observation resta en Bohême jusqu'au mois de septembre 1808. Pendant tout ce temps, nous n'eûmes qu'une fois à changer de cantonnement, pour aller dans le voisinage de Chrudim[1]. Là, nous vécûmes en parfaite harmonie avec l'infanterie de Zach : nous avions des soirées, des bals, toutes sortes de distractions, si bien que le temps s'y passa de la plus agréable façon. Nous étions, le lieutenant Nagel et moi, des amis inséparables; chaque partie de plaisir nous trouvait réunis; nous allions surtout chez le commissaire du cercle de

1. Chrudim, à une vingtaine de kilomètres au sud de Pardubitz, dans la direction de Deutschbrod.

Chrudim, M. de Rhamberg, et chez le lieutenant Schenk, adjudant du régiment d'infanterie de Zach. Le premier avait deux charmantes filles de 18 à 20 ans, et ce dernier une jeune femme extrêmement aimable. Tous ces amis, à qui je dois d'avoir passé des heures si agréables, reposent depuis longtemps sous cette terre où je continue à promener le triste souvenir du passé. Mon ami Nagel lui-même les suivit dans la tombe; il mourut en 1841, à Ofen[1] où il s'était retiré, avec sa pension de lieutenant-colonel.

A cette époque se rapporte un épisode intéressant de ma vie.

Après la campagne de 1805, je reçus l'ordre de me rendre à Josefstadt[2] pour faire partie du conseil de guerre réuni pour juger l'infortuné feld-maréchal-lieutenant baron Mack, emprisonné dans cette forteresse.

Le feld-maréchal-lieutenant Colloredo présidait ce conseil de guerre. La condamnation de Mack fut ratifiée par Sa Majesté l'empereur François. Mack, malade depuis longtemps, gardait le lit. Il avait donc demandé que, par exception, l'arrêt lui fût notifié dans sa chambre, ce qui fut accordé en haut lieu. Les membres du conseil de guerre furent introduits dans la chambre de Mack : sur une table,

1. Ofen, nom allemand de Buda.

2. Josefstadt, ville fortifiée sur l'Elbe, au nord de Königgrätz.

près du lit, étaient déposés les insignes de ses différents ordres ; sur une chaise à côté, était préparé son uniforme.

Les portes, les fenêtres avaient été soigneusement closes. Mack était sur son séant. L'auditeur général lut donc la sentence qui condamnait le malheureux à l'infamante dégradation, à la perte de toutes ses décorations civiles et militaires, et à dix ans de détention dans une forteresse.

Cette lecture terminée, le grand-prévôt s'approcha de la table, en enleva les décorations et les remit au président Colloredo. Mack versait des larmes de la plus amère douleur.

Le prévôt prit ensuite sur la chaise l'uniforme du général, en arracha les galons d'or et les jeta sous le lit.

Le tribunal se retira après cette émouvante et pénible exécution ; il n'y eut à rester que deux généraux et quelques officiers supérieurs qui tenaient à témoigner leur sympathie à l'infortuné Mack. Je parvins à rester également, en me dissimulant dans un coin de la pièce, curieux de voir quelle allait être l'attitude de Mack.

Il pleura amèrement, appela son domestique et lui donna l'ordre de retirer de sa malle une moitié de couronne de laurier en sucre-candi. « Messieurs, dit-il en la montrant à ceux qui l'entouraient, cette couronne, c'est l'archiduc Charles qui la reçut après la bataille du Mincio. J'étais alors à ses côtés,

comme quartier-maître général. La municipalité d'une petite ville d'Italie offrit un grand banquet au vainqueur, et à la fin de ce banquet elle fit présenter à l'Archiduc, sur un plat d'argent, cette couronne de laurier; l'Archiduc la cassa par la moitié en disant : « Je n'ai droit qu'à une moitié, l'autre « doit revenir à mon brave quartier-maître général « Mack, car c'est lui qui a conçu le plan d'at- « taque. »

Aurait-on supposé que l'homme si favorisé alors par le bonheur des armes dût, quelques années après, tomber si bas ?

Je me retirai de cette chambre profondément ému et songeant à la vérité du vieil adage : « Glück und glas, wie leicht bricht das ! » « Le bonheur a du verre la fragilité ».

Quelques années après, Mack resté emprisonné à Josefstadt fut grâcié par l'Empereur. Il se retira en Haute-Autriche pour y mener une vie de solitaire jusqu'au jour peu éloigné où la mort vint l'arracher à la terre[1].

1. Grueber relate à la fin de ses souvenirs la rencontre qu'il fait du feld-maréchal-lieutenant baron Auffenberg — sous les ordres duquel il avait été en 1805 — réduit à la misère et obligé de gagner sa vie. Non seulement Mack qui avait signé la capitulation d'Ulm, mais encore tous les généraux qui l'avaient acceptée furent punis avec la même rigueur : dégradation, emprisonnement, perte des biens. Pour cruelle que puisse paraître une semblable rigueur à notre sensiblerie moderne, elle n'en fut pas moins la

Mais reprenons le fil de notre récit.

Au mois de septembre 1808, notre régiment revint à Oedenburg et j'eus la chance de retrouver le cantonnement de Baumgarten avec l'escadron du capitaine Beyerweck. N'était-ce pas là, qu'avec le capitaine Nothomb, j'avais passé si agréablement mon temps de cadet ? La belle croate Marika dont j'ai parlé plus haut s'y trouvait toujours, mais mariée maintenant à un paysan de l'endroit, et, étrange coïncidence, la ferme qu'elle exploitait fut assignée comme cantonnement à mon peloton.

En ma qualité d'officier et de chef de poste, j'avais très souvent affaire à elle et nous rîmes plus d'une fois de nos amours plutôt sottes et enfantines d'antan. Elle était heureuse avec son beau Croate dont elle avait eu deux jolies petites filles. Plus tard, j'appris qu'elle était morte en 1819 de la fièvre typhoïde. Je ne puis songer sans regret aux heureux jours que je passai là comme officier. Ils furent les derniers d'une vie tranquille, et pleine d'une douce mélancolie rêveuse, serais-je tenté d'ajouter.

source vive où se régénéra l'armée autrichienne : Napoléon trouvera en 1809 d'autres adversaires qu'en 1805; il tombera sous leurs coups en 1814. Que l'on compare cette sévérité qui retrempa le haut commandement autrichien avec la mansuétude dont Napoléon usa vis-à-vis de Dupont capitulant en rase campagne à Baylen, et avec celle dont a bénéficié en 1873 un maréchal de France ayant également capitulé !

Sitôt revenu du manège ou de l'exercice, je m'enfermais dans ma maisonnette, et je me livrais aux délices de la lecture. L'après-midi, je partais suivi de mon chien de chasse, le fusil sur l'épaule, et m'enfonçais dans la forêt attenante à ma maison. Par-ci par-là, je levais bien un lièvre, mais c'était tout. Je n'aurais pas voulu tuer un chat. Le reste de mon temps libre, je le passais seul dans ma chambre.

En Hongrie, la cavalerie, à l'exception de l'état-major, a ses cantonnements éparpillés dans les différents villages[1]. Il existe dans chaque localité une maison appartenant à la commune et qui, de ce fait, s'appelle maison communale ; elle est destinée au chef de détachement. Toutes ces maisons d'officier, en quelque comitat qu'elles se trouvent, sont bâties sur le même modèle. Elles n'ont pas d'étage, ce sont de simples rez-de-chaussée avec deux ou trois chambres sur la rue, une sorte de vestibule servant de cuisine, et une pièce par derrière, pour la domesticité. Une écurie à six chevaux y est attenante ainsi qu'une sellerie. Sur le devant, une vaste cour avec un puits ; le tout fermé par un mur d'enceinte dans lequel on a pratiqué une grande porte cochère ; quelques-unes, mais en très petit nombre, ont derrière la cour un manège en planches. Sous le toit est un grenier à

1. Il en est encore de même aujourd'hui.

toin, et dans toutes, se trouvent une vaste cave et un bûcher.

Quand il m'arrivait de recevoir un camarade du voisinage, mon ordonnance faisait le service. Il s'appelait Retzko ; c'était un vieux brave cuirassier, mais quelque peu grognon. Je l'avais déjà à mon service du temps où j'étais simple soldat, aussi se permettait-il souvent, et surtout quand la caisse était vide, de vives critiques sur ma tenue de maison.

Les dîners étaient bien préparés. Il est vrai qu'ils ne se composaient que d'une bonne soupe aux nouilles, de bœuf accompagné d'une sauce quelconque ou de légumes, et aussi parfois, d'un ròti de veau avec de la salade, mais seulement quand j'avais des invités ; lorsque j'étais tout seul, je devais me contenter du premier plat. Je poussais bien aussi une pointe chez mes camarades du voisinage, mais c'était plutòt rare, je préférais rester chez moi, ce qui me valut au régiment le surnom de solitaire. A l'époque, j'étais hanté d'idées tristes. Je n'avais pu encore me remettre de la mort de mon capitaine Borovjak et, d'autre part, je me rendais compte d'avoir, de propos délibéré, brisé ma carrière militaire en m'enfonçant dans l'affaire de Leitomischl au lieu de suivre en Italie comme aide-de-camp le général comte Radetzky, au début de la guerre de 1805. Le lieutenant Grüner, des cuirassiers du duc Albert, qui avait à

ma place accompagné Radetzky, était, dès 1808, major au train des équipages.

Toutefois ma promotion au grade de lieutenant, survenue le 16 février 1809, m'arracha à ma mélancolie. Je restai dans le même régiment, mais je fus affecté à l'escadron du capitaine Phanhauser et quittai Baumgarten pour Neckenmarkt.

CHAPITRE IV

CAMPAGNE DE 1809

Un mois plus tard, en mars 1809, le régiment reçut l'ordre de marcher sur la France. L'archiduc Charles prenait le commandement de l'Armée d'Allemagne et l'archiduc Jean celui de l'Armée d'Italie.

Qui eût alors vu l'enthousiasme de cette magnifique armée dans sa marche sur la Bavière n'eût pas douté un seul instant de voir bientôt les verts lauriers ceindre nos fronts vainqueurs. Hélas! il en était écrit autrement dans le livre de la Fortune.

Nous marchions un jour sur Landshut, par un beau soleil lorsque, tout à coup, le ciel s'assombrit; un violent orage s'annonçait.

Le vent se leva en tempête, et sous sa violence, l'eau qui tombait abondante cingla si bien la tête de nos chevaux que, sur toute la colonne (nous étions quatre de front), ceux-ci firent demi-tour instinctivement, comme sur un mot de commandement. Ce n'est pas sans peine que nous pûmes remettre nos chevaux face en tête. En soi, ce n'était là qu'une chose banale, un pur hasard; mais les hommes y

virent aussitôt un mauvais présage et en éprouvèrent un grand découragement. Nous autres officiers, nous devions chercher à détruire cette mauvaise impression; nous le fîmes, non sans peine, et encore je ne sais si nous y parvînmes réellement.

Toute la journée notre marche se continua sous une pluie diluvienne, au milieu des éclairs et du tonnerre. La nuit vint et nous marchions encore quand, tout à coup, ordre de faire halte dans un village bavarois, des régiments d'infanterie s'étant croisés et enchevêtrés en avant de nous : leur marche avait été mal réglée, ainsi qu'il arrive souvent dans la conduite des grandes armées.

Le hasard voulut que je m'arrêtasse avec mon peloton juste en face d'une maison d'assez belle apparence. On nous avait ordonné d'allumer des feux aux arrêts un peu prolongés, car la pluie était très froide. Je descendis donc et je frappai à la porte. Un vieillard vint m'ouvrir. Comme il pleuvait toujours à torrents, je demande au brave homme un abri. Très amicalement, il me conduit dans sa chambre où pétillait un bon feu.

Au cours de la conversation j'apprends qu'il est l'instituteur de l'endroit, que sa maison est la maison d'école. Je lui demande la distance de son village à Andermannsdorf. « — Une petite demi-heure à travers champs », me répond-il. « — Mais alors, lui dis-je, vous connaissez le curé

Lautenschlager? » « — Ah! je crois bien, s'écrie le vieillard, c'est notre inspecteur. » — « Connaissez-vous aussi la dame qui habite chez lui, Mme von Grueber? » « — Et comment ne la connaîtrais-je pas, une dame si bonne, si charitable envers les pauvres! » « — C'est ma mère, lui dis-je. »

Le bon vieux était fou de joie. Il me raconte qu'il connaît aussi très bien ma sœur et me promet d'aller, dès le lendemain, à Andermannsdorf porter de mes nouvelles à ma chère mère. J'écrivis donc une petite lettre que je remis à l'instituteur.

Quelques années après, j'apprenais de ma mère qu'il avait effectivement fait ma commission dès le lendemain.

Après deux heures de repos, il était déjà minuit passé, la colonne se met en marche. Le matin, à huit heures, nous traversons Landshut; puis, arrivés dans la plaine, nous nous disposons « en ordre de bataille[1] », attaquons les troupes bavaroises que nous avons devant nous, et les rejetons sur Abensberg[2]. Mais Napoléon est là avec sa garde. Un violent combat s'engage dans lequel le lieutenant Swoboda, officier d'ordonnance de notre général

1. En français dans le texte.

2. Bataille d'Abensberg, 20 avril 1809. Toutefois, le récit de Grueber qui ne mentionne que deux jours de combat laisserait croire que l'action à laquelle il prend part le premier jour est le combat de Landshut (21 avril); ce

de brigade Siegenthal, est fait prisonnier, étant tombé avec son cheval au cours d'une charge dirigée par notre régiment sur un régiment de cavalerie de la Garde française.

Nous restions pourtant maîtres du terrain lorsque, dans la soirée, notre aile gauche, commandée par l'archiduc Louis, fut écrasée. En même temps un fort détachement ennemi passant derrière nous menaçait de nous couper de Ratisbonne.

Il s'agissait de battre en retraite. Notre régiment, d'un temps de trot et de galop ininterrompu, se dirige sur Ratisbonne, conduit par le général Siegenthal. Nous parvenons sous cette ville vers dix heures du soir, mais précédés par les nombreuses troupes autrichiennes qui, battues à Éggmühl, reculaient en déroute[1], poursuivies par la cavalerie française. La grand'route était couverte de fuyards.

En pleine nuit nous nous trouvons dans un défilé encombré de canons, de caissons, d'attelages abandonnés; il nous faut passer par un, soit à droite, soit à gauche. A peine en étions-nous sortis et notre colonne reformée, que le bruit du galop des chevaux

combat, qui rejeta l'archiduc Louis derrière l'Isar, eut lieu la veille d'Eckmühl. Cette dernière bataille, qui ne commença que le 22 avril après-midi, est marquée par la poursuite nocturne des Autrichiens jusque sous les murs de Ratisbonne, poursuite que mentionne le récit de Grueber.

1. En français dans le texte.

nous révèle la cavalerie ennemie, juste devant nous, sur la grand'route de Ratisbonne.

Le général Siegenthal fait aussitôt sonner la charge. Nous nous précipitons sur la cavalerie française, lancée depuis Eggmühl à la poursuite de notre infanterie, et une terrible mêlée s'engage. Notre intervention est assez heureuse pour rejeter cette cavalerie ennemie victorieuse au moment où elle arrivait avec nos fantassins en déroute devant les portes de Ratisbonne. Au milieu de la mêlée, un grenadier à cheval français me porta un coup avec la poignée de son sabre entre ma cravate et l'échancrure de ma cuirasse, mais si violent que le sang me partit aussitôt par le nez et la bouche. A dire vrai je ne m'en aperçus pas tout de suite; j'étais occupé à sabrer mon adversaire que je renversai de cheval. Un autre coup de sabre, parti sans doute d'un voisin, vint me frapper à la main droite, sans me causer d'ailleurs grand mal; mon gant très épais m'avait protégé. Il faisait nuit noire, je ne pus remarquer qu'une chose, que mon adversaire tombait de cheval et que ses compagnons prenaient la fuite. Nous allions nous acharner à leur donner la chasse, quand sonna le ralliement. Nous nous étions fort éparpillés; on revint de toutes les directions au lieu du rassemblement. Les avant-postes une fois établis, nous mîmes enfin pied à terre, et les feux de bivouac illuminèrent bientôt les ténèbres. Au loin, dans le silence de la nuit, on entendait le

bruit lugubre de l'artillerie ennemie qui, devant Eggmühl, prenait ses positions pour le lendemain.

Lorsque, tout couvert de sang, j'arrivai près du feu de bivouac autour duquel se trouvaient réunis le colonel Kroyherr et les officiers du régiment, on s'empressa d'appeler le médecin militaire, le docteur Hauer. Celui-ci examina mes blessures et la contusion que j'avais reçue à la poitrine, et déclara que, pour le moment, du moins, il n'y avait pas de danger, mais, ajouta-t-il, les complications sont toujours possibles, le cas reste grave. Cela me valut de mon excellent colonel la permission de me rendre à Ratisbonne chez mon oncle von Plank, accompagné de mon ordonnance. La chose était facilitée par l'emplacement de notre bivouac, qui se trouvait littéralement sous la grande porte de la ville. Mais, à la pointe du jour, je devais rejoindre le régiment.

La réception que me fit mon oncle fut des plus cordiales, je dus, au sonper, lui donner maints détails, sur notre vie, les combats que nous avions livrés et le reste; aussi était-il deux heures du matin bien sonnés, quand je pus enfin m'étendre sur un sofa.

Pendant ce temps, mon cheval et celui de mon ordonnance réparaient les fatigues de la journée dans une écurie bien chaude, et devant un râtelier bien garni. Quant à mon cuirassier il reposait tranquillement, après avoir savouré son souper.

Il n'était pas encore cinq heures du matin, que, tout à coup, les canons de Ratisbonne nous arrachèrent à notre sommeil.

Vite je m'habille, c'est-à-dire je revêts ma tunique et boucle ma cuirasse, les deux seules choses que j'avais retirées ; je fais amener mon cheval, dis adieu à mon oncle, et j'arrive au grand galop devant la porte de la ville où je trouve mon régiment déjà en ordre de bataille, prêt à recevoir les Français qui s'avancent.

J'étais arrivé à temps pour prendre ma place dans le rang, le régiment allait justement se lancer à l'attaque. La cavalerie ennemie arrive au trot, nous nous précipitons à sa rencontre, et nous la repoussons ; mais bientôt, nous avons à essuyer nous-mêmes un feu bien nourri qui nous force à aller nous reformer à la porte de Ratisbonne. Dans le même temps, arrivait en bon ordre d'Abensberg tout le corps autrichien qui avait tenu en ce point la veille. Il était au complet — infanterie, cavalerie, artillerie — et il se déployait dans la plaine qui s'étend devant Ratisbonne[1]. La bataille fut bientôt générale. Le malheur voulut que notre bon archiduc Charles tombât malade pendant la bataille. Il fut transporté d'abord à Ratisbonne, puis en toute hâte

1. Combat et prise de Ratisbonne, 23 août. C'est en montant à l'assaut de Ratisbonne que Napoléon fut blessé au pied.

au château de Retz situé sur une colline de la rive gauche du Danube.

Ce fut le signal d'une retraite précipitée pour l'armée autrichienne, dont les cuirassiers des régiments Albert et François durent protéger le mouvement.

Le corps d'armée autrichien devait traverser Ratisbonne pour aller se poster sur la rive gauche du Danube. Le rôle des deux régiments de cavalerie était de favoriser ce mouvement rétrograde par des attaques répétées contre l'infanterie et la cavalerie françaises trop pressantes, de façon à les tenir en échec.

En dépit de l'écrasante supériorité de l'ennemi nous pûmes, au prix de pertes énormes, tenir le temps nécessaire pour permettre l'écoulement du corps autrichien entier, mais, quand nous dûmes battre en retraite à notre tour sur Ratisbonne, ce fut pour trouver les portes de la ville fermées et barricadées. De par les instructions données, les deux régiments de cuirassiers ne devaient pas entrer dans la ville. Nous étions donc sacrifiés. Deux alternatives nous restaient : tomber aux mains de l'ennemi, ou traverser le Danube à la nage.

Notre brave général Siegenthal n'hésite pas longtemps. Faisant faire demi-tour à ses deux régiments, il les déploie face à la plaine déjà occupée par l'ennemi : nous chargeons la ligne de cavalerie qui se trouve devant nous, nous l'enfonçons, et tra-

versons derrière elle les masses d'infanterie qui s'avancent à l'attaque.

Tout à coup, une sonnerie de trompettes se fait entendre : c'est le signal du ralliement. Grâce au désarroi des ennemis, il nous est possible de l'effectuer, puis, toujours au galop, de rompre à gauche par quatre et de gagner le Danube. Là Siegenthal, avec trois officiers supérieurs du régiment du duc Albert, se précipite dans les eaux, le régiment qui suit en colonne fait de même, ainsi que le régiment de l'archiduc François, mais celui-ci un peu en aval. Les chevaux bien exercés en temps de paix fendent l'eau par quatre, les rênes lâches : leurs têtes seules émergent et les hommes ont de l'eau jusqu'au cou. Nous atteignons heureusement la rive opposée, à un quart de lieue au-dessous de l'endroit où nous avions plongé. Ce n'est pas sans mal toutefois que la longue colonne peut gravir les bords escarpés du fleuve. La moitié du régiment du duc Albert doit chercher à aborder quelques centaines de pas plus bas, et les cuirassiers de l'archiduc François, se trouvant dans le même embarras, s'en vont plus en aval encore à la recherche d'endroits plus accessibles. Mais le but était atteint, et nous n'avions perdu qu'une vingtaine d'hommes dont les chevaux épuisés avaient été emportés par le courant.

La cavalerie française avait bien tenté de nous poursuivre, mais elle s'arrêta devant le Danube,

se contentant de décharger sur nous ses pistolets.

Le général Siegenthal s'était conduit en héros. Cela lui valut par la suite de recevoir la croix de l'ordre de Marie-Thérèse, et le titre de baron qui y était attaché.

Sur la rive gauche du Danube, nous nous joignîmes à l'aile de l'archiduc Charles qui y arrivait comme nous, et nous prîmes nos bivouacs près de Cham. Nous n'avions plus qu'à attendre le maréchal français Marmont ; il venait de prendre Ratisbonne d'assaut et de chasser la garnison autrichienne ; il ne pouvait manquer de se lancer à notre poursuite.

Pour moi, sitôt arrivé au bivouac, je reçus l'ordre de me rendre en qualité d'officier de liaison au quartier général de l'archiduc Charles, au château de Retz ; je me présentai à l'adjudant général comte de Grünne, qui me reçut fort bien et m'invita à la table de l'Archiduc. Celui-ci s'était entre temps complètement rétabli. Le déjeuner n'était à vrai dire qu'un déjeuner de campagne, préparé au petit bonheur de la guerre, malgré cela il me plût fort, il me changeait de cette soupe des camps pour laquelle on réquisitionnait en toute hâte la première bête venue.

A minuit, je dus repartir pour le camp de Cham avec les dépêches qui ordonnaient la retraite sur le Marchfeld près de Vienne par l'itinéraire Horn-Stockerau. Il était cinq heures du matin quand je

rejoignis le quartier général, mais pour commencer aussitôt la retraite avec tout le monde. J'en fis partie jusqu'à Horn où je fus relevé par un autre officier de la division.

Notre divisionnaire était le feld-maréchal-lieutenant baron Lindenau; il avait sous ses ordres les brigades Siegenthal et Lederer qui comprenaient : la première, les cuirassiers du duc Albert et de l'archiduc François; la deuxième, les cuirassiers de Maurice Liechtenstein et les uhlans de Meerveld.

A mon arrivée au régiment, je fus attaché comme aide de camp de brigade au général Siegenthal, lequel me fit l'accueil le plus amical.

L'armée de l'archiduc Charles, lentement suivie par le maréchal Marmont, se retirait suivant les dispositions de l'Archiduc sur le Marchfeld. C'est également dans cette plaine que se ralliaient les corps du centre et de l'aile droite de notre armée, séparés de nous depuis Abensberg. Ils avaient opéré leur retraite à travers la Haute et la Basse-Autriche, poursuivis par Napoléon lui-même avec le gros de ses forces jusqu'à Vienne.

Nous établîmes notre bivouac près d'Aderklaa; mon général se logea dans une toute petite maison du village, et moi j'occupai dans la même maison une pièce étroite et sombre qui devint le bureau de la brigade.

Nous étions depuis deux jours à Aderklaa quand

je fus pris d'une forte fièvre accompagnée de continuels vomissements ; je dus me mettre au lit. Le médecin du régiment Dr Hauer, aussitôt appelé, déclara que ma maladie était la suite de cette contusion reçue à la poitrine près de Ratisbonne ; la difficulté que j'éprouvais à respirer en était l'indice. Son diagnostic se trouva bientôt justifié par un vomissement violent et subit. Huit jours après, j'étais pourtant sur pied, assez solide pour reprendre mon service d'aide de camp et assister à une bataille imminente, la bataille d'Aspern. Toutefois, depuis ce temps-là, à maintes reprises, je ressentis des douleurs de poitrine, des crises d'asthme et parfois des crampes cardiaques. J'ai aujourd'hui tout près de soixante-huit ans et j'en souffre toujours.

Nous étions au samedi 21 mai, veille de la Pentecôte, 1809. Au coup de midi, les tambours font entendre leur roulement, et toute l'armée autrichienne prend sur deux lignes son ordre de bataille. C'était un spectacle splendide que celui de tous nos régiments échelonnés à droite et à gauche, à perte de vue, de nos batteries d'artillerie, de tous ces hommes prêts à se battre.

Le temps était magnifique, quoique un peu chaud.

En face de nous, à une grande distance, on apercevait sur la rive gauche du Danube une ligne sombre. Cette ligne se rapprocha et se révéla à

nous comme une ligne de bataille compacte, qui s'établit parallèlement à la nôtre.

Bientôt l'on put clairement distinguer les troupes ennemies, et à leur tête Napoléon, sur son cheval blanc, accompagné d'une nombreuse suite.

A l'œil nu on voyait que les fusils étaient disposés en faisceaux; les troupes étaient au repos.

De notre côté, nous étions parfaitement tranquilles, lorsque, vers deux heures de l'après-midi, une très courte proclamation imprimée est distribuée aux régiments, puis lue par les officiers à chaque compagnie comme à chaque escadron.

Telle en était à peu près la teneur :

« Soldats, d'ici demain nous aurons bataille. D'elle dépend l'existence de la monarchie autrichienne, le trône de notre bon empereur François, le sort de chacun de vous; la Patrie, le Monarque, vos parents et amis ont les yeux sur vous, confiants en votre courage, en votre bravoure. Dans vos mains repose, etc....

Le généralissime,

« Archiduc CHARLES. »

Un hurrah général, garant de l'esprit guerrier qui anime les troupes, part des deux lignes de bataille autrichiennes; mais nos cris de joie ont excité l'attention de nos adversaires; ils rompent les faisceaux et se préparent à la lutte.

Vers trois heures, sur la ligne de nos avant-postes

d'Essling à Aspern un feu de tirailleurs commence à se faire entendre, scandé par le canon.

La retraite de notre chaîne d'avant-postes nous donnait la certitude de l'attaque des Français ; nos deux lignes de bataille marchent à l'ennemi, musique en tête.

Les généraux galopent sur le front de leurs divisions et lancent leurs vigoureux appels : « Enfants, voici le moment! En avant et courage! » En un clin d'œil, on aperçoit les colonnes noires et bleues des Français sugir de toutes parts comme de véritables fourmilières : on voit distinctement leurs masses s'avancer sur nous en ordre de bataille.

Des deux côtés, l'artillerie fait rage : nos musiques réduites au silence, se retirent en arrière des lignes.

Tout à coup l'armée autrichienne entière s'arrête ; un feu meurtrier décimait notre aile droite, et au même moment mon général qui se tenait devant sa brigade, remarque que, de ce côté, à une portée de canon, se déploie une nouvelle batterie ennemie. Voulant à tout prix l'empêcher d'ouvrir le feu et de nous prendre ainsi en écharpe, il m'envoie porter au colonel commandant les cuirassiers de l'archiduc François, les plus rapprochés de cette batterie, l'ordre de l'attaquer aussitôt avec une division[1].

1. Deux escadrons.

A toute allure je me porte auprès du colonel et lui transmets l'ordre. A peine ai-je rempli ma mission qu'un obus ennemi éclate devant mon cheval avec un bruit d'enfer, couvrant de projectiles à droite et à gauche le front du régiment. Mon cheval fait une lançade, sa gourmette se rompt. Un second obus éclate à mes côtés ; l'animal affolé s'élance « ventre à terre[1] » sur la première ligne française, y pénètre par un intervalle, tourne à gauche, et, complètement emballé, continue sa course entre la première et la deuxième ligne de bataille ennemie, sous la grêle des balles autrichiennes. Parvenu à l'aile droite ennemie, l'animal tourne de nouveau à gauche, se fraye encore un chemin à travers les ennemis et, tout tremblant, écumant, haletant, atteint notre aile gauche commandée par le feld-maréchal-lieutenant prince Rosenberg. Là, il s'arrête brusquement ; d'un bond, je saute à terre et raconte mon « malheur[2] » au prince. Il me fait aussitôt donner une gourmette de l'un des chevau-légers de son escorte, et je m'en vais l'assujettir en arrière du front de bataille, hors de la zone du feu. J'avais bien pensé, ainsi emballé, à sauter de cheval, mais la vitesse de ma monture ne me l'avait pas permis. Une fois que je l'eus solidement bridé, je revins sur notre

1. En français dans le texte.
2. Id.

aile droite retrouver mon général ; j'étais, parait-il, pâle comme un mort, mais je n'avais pas la moindre égratignure et je pus, sans autre incident, prendre part à la lutte qui continua toute la soirée. Ce ne fut que le soir, à dix heures, quand des deux côtés le feu eut cessé et que les troupes eurent reçu l'ordre de se reposer sur leurs positions respectives, que je pus conter en détail mon aventure au général et aux officiers de mon régiment. Pour tous, comme pour moi-même, c'était miracle que ni le cavalier, ni la monture, nous n'eussions reçu la moindre blessure.

Cette nuit-là, comme on peut se l'imaginer, fut excessivement agitée. Nous la passâmes sur le champ de bataille, au milieu des morts et des blessés, toujours à cheval, et si près de l'ennemi, que nous entendions parler français. Les cris et les gémissements des blessés étaient, dans la nuit profonde, quelque chose d'horrible ; il fallait notre degré de fatigue pour pouvoir sommeiller quelques heures sur nos montures, non d'ailleurs sans interruption.

Le lendemain, jour de la Pentecôte, le combat commença avec l'aube.

La brigade Siegenthal fit plusieurs charges. La poussière soulevée était telle qu'on distinguait à peine son voisin et qu'il arrivait, quand elle était retombée, de se retrouver tout près d'un carré d'infanterie ou d'une troupe de cavalerie française.

Ainsi en alla-t-il jusqu'à dix heures du matin : la chaleur était alors insupportable.

Subitement, le centre de notre ligne plia : il venait d'être enfoncé par une violente charge du maréchal Murat à la tête des cuirassiers français, dénommés par nous les « hommes de fer », à cause de leur cuirasse blanche qui leur prenait la poitrine et le dos[1].

L'archiduc Charles court aux bataillons de grenadiers qui, postés en réserve, forment, près d'Aderklaa, la troisième ligne de bataille ; il saisit un étendard et, à la tête du gros de cette réserve, se précipite sur les masses de cavalerie ennemies : elles sont repoussées à la baïonnette.

Les batteries autrichiennes de réserve secondent le mouvement, en couvrant l'ennemi de mitraille ; bientôt, tout l'espace entre Aspern et Essling est jonché « d'hommes de fer » ; nous progressons à pas de géants. L'armée française à son tour commence à plier ; entre temps, le capitaine du génie baron Magdebourg a lancé dans le Danube, à Stockerau, des radeaux chargés de bois et enflammés. Portés par le courant du fleuve, ces radeaux s'en vont démolir les ponts de bateaux. La retraite des ennemis se trouve menacée ; c'est alors que nous

1. Les cuirassiers autrichiens n'avaient de cuirasse que sur le devant du corps. Cela avait coûté des pertes énormes au cours de la poursuite à ceux d'entre eux engagés à Eckmühl.

nous lançons, six régiments de cuirassiers en bataille, sur les masses d'infanterie ennemie. Cette charge, conduite par le brave prince Jean de Liechtenstein, réussit, et toute cette infanterie est culbutée. La première ligne française est rejetée pêle-mêle[1] : alors s'avance la deuxième ligne de bataille.

Le jour entier, et sous un soleil de plomb, on va combattre ainsi de part et d'autre avec rage. Les communications avec la rive droite du Danube sont rompues, nous l'avons dit, et la retraite est, de ce fait, coupée aux Français; force leur est donc de nous tenir tête, coûte que coûte, tant que les ponts de bateaux ne seront pas rétablis. Personne ne veut céder un pouce de terrain, et, pour la seconde fois, la nuit va nous surprendre sur nos positions.

Telle a été la fureur du combat, que, sur toute la ligne, s'élèvent de véritables barricades de cadavres : la cavalerie, en maints endroits, s'en trouve réduite à l'impuissance.

A onze heures du soir, le silence se fait enfin. Sur toute la ligne occupée par les Français, le long du Danube, les villages sont en flammes. Comme la nuit précédente, nous bivouaquons au milieu des morts et des blessés; les plaintes, les gémissements de ces derniers fendent le cœur : jamais je n'oublierai

1. En français dans le texte.

cette nuit. Dès trois heures du matin, le lundi de la Pentecôte, le tonnerre de l'artillerie réveillait l'armée, annonçant la reprise du combat, et il faudra attendre midi avant que les masses ennemies commencent à fléchir. Dans l'intervalle, les Français, au prix de quels efforts! sont parvenus à rétablir leurs communications avec Vienne, à l'aide de nouveaux ponts de bateaux : ils peuvent maintenant passer sur la rive droite du Danube.

Pour pouvoir opérer leur retraite en bon ordre, il leur faut, à tout prix, conserver les points d'appui que constituent pour eux les bourgs d'Aspern et d'Essling.

Une immense grange, située à l'entrée même d'Essling, est organisée en réduit : un régiment entier de voltigeurs s'y enferme et s'y retranche sur l'ordre de Napoléon, avec mission d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité. Essling, malgré cette disposition barbare, est pourtant pris sept fois d'assaut par notre infanterie, mais sept fois aussi, il nous est arraché. Les rues sont recouvertes de cadavres, tant autrichiens que français; enfin, notre artillerie concentrant son tir sur la grange réussit à y mettre le feu. Les cris affreux des Français qui y sont enfermés parviennent jusqu'à nous : aucun de ces malheureux ne peut s'échapper, et ils périssent jusqu'au dernier dans les flammes.

Pour la huitième fois, l'archiduc Charles donne l'ordre d'enlever Essling. Le feld-maréchal-lieu-

tenant baron Dedowitch s'avance alors l'épée basse vers l'archiduc, et il le prie de remarquer quels flots de sang va coûter ce nouvel assaut. Essling en effet, dit-il, est encore rempli de troupes françaises, mais qui seront bientôt obligées de l'évacuer sous la menace d'enveloppement de nos deux ailes, pour n'avoir pas la retraite coupée. Cette observation jette l'archiduc dans une colère effroyable : « Pour la huitième fois, s'écrie-t-il, vous donnerez l'assaut avec votre division, ou je vous fais fusiller. » Dedowitch se met alors à la tête de ses régiments, enlève le village et en chasse définitivement les Français qui l'évacuent en désordre. A peine ce succès remporté, le général était blessé d'un coup de feu.

Les ennemis en fuite sont poursuivis par les cuirassiers du duc Albert jusqu'au pont de bateaux destiné au détachement d'Essling; mais ce pont n'a pu être terminé à temps : un grand nombre de Français sont donc précipités dans le fleuve, les autres faits prisonniers.

Le prince Liechtenstein, commandant en chef de toute la cavalerie autrichienne, demande alors à l'archiduc la permission de traverser le Danube à la nage avec six régiments de cuirassiers pour achever la déroute des Français.

Heureusement pour nous, l'archiduc n'autorisa pas cette audacieuse mais folle entreprise ; on supposait qu'à Vienne se trouvait une armée en réserve et on redoutait le coup de Marengo où la bataille

gagnée fut finalement perdue grâce au corps de réserve du général Desaix. Il n'est pas douteux d'ailleurs que les six régiments de cuirassiers, vu la largeur du fleuve à cet endroit, et vu aussi l'épuisement des chevaux après une bataille de trois jours, n'eussent tous été la proie des flots.

La poursuite de l'armée française s'arrête donc sur la rive gauche du Danube.

Dans la nuit, les régiments de cavalerie relevés par l'infanterie, retournèrent sur le Marchfeld où ils s'installèrent. Nous avions à repasser devant Essling. A la lueur du village en feu, nous revîmes la fatale grange. Quel affreux spectacle! Rien que des cadavres brûlés, dont beaucoup entièrement carbonisés. Pas un des défenseurs n'avait été sauvé. Les portes étaient brûlées, on apercevait à l'intérieur du bâtiment l'entassement de ces cadavres qui avaient l'aspect de momies.

La victoire nous appartenait, mais au prix de pertes énormes. J'ai assisté à plus d'une bataille, aucune n'approche de cette véritable bataille de nations. Grâce à Dieu, j'étais sauf ainsi que mon général, mais de combien d'amis, morts pour la patrie, n'avais-je pas à déplorer la perte! Moi, le bon Dieu me réservait pour de plus dures épreuves.

Nous étions donc au mardi de la Pentecôte. La bataille finalement gagnée, l'armée autrichienne revint bivouaquer à Aderklaa et Markgraf-Neu-

siedl. Ce jour-là, Sa Majesté l'empereur François, suivi de son état-major et de nous autres, officiers d'ordonnance, parcourut à cheval tout le champ de bataille. De ma vie je n'oublierai ce jour.

C'est à midi, sous la chaleur torride déversée par les rayons de ce soleil de juin que l'empereur commença son inspection de la plaine entre Aspern et Essling. On eut dit le sol entier recouvert de lames d'argent. Plus de huit mille « hommes de fer » gisaient là dans leurs cuirasses étincelantes, comme le feu de notre artillerie les avait fauchés, régiment par régiment. Le soleil se reflétait sur le miroir des cuirasses. Quel saisissant spectacle que celui de tous ces morts recouverts de leur brillant linceul! Chacun de nous remerciait en secret le Dieu tout-puissant de l'avoir si heureusement arraché à cette mort que tant d'autres avaient rencontrée au cours de ces trois journées. Dans le cœur du plus brave se retrouvait le sentiment humain de la conservation. Après cette chevauchée qui eut pour suite l'inhumation immédiate des morts, car la grande chaleur faisait craindre des épidémies, Sa Majesté, toujours accompagné de l'état-major, se rendit au camp impérial de Wolkersdorf. Là, plusieurs généraux furent décorés de l'ordre de Marie-Thérèse, sans que le Conseil de l'ordre eût été consulté; mon général Siegenthal fut du nombre pour sa belle action de Ratisbonne.

Tous les jours qui suivirent la bataille d'Aspern,

on fit manœuvrer les troupes sur le Marchfeld. On remarqua avec quelle attention les Français, munis de fortes lunettes, suivaient de la tour de Léopoldsberg[1] ces manœuvres qui avaient pour but de répondre à toutes les éventualités d'attaques de l'ennemi.

Le repos complet de six semaines que nous eûmes ne fut pas de trop pour recompléter nos régiments et les exercer au maniement des armes.

Huit jours après la bataille d'Aspern mon général était nommé feld-maréchal-lieutenant, mais ce fut pour tomber malade.

J'avais retrouvé à Grob-Schweinbarth, localité située à deux heures d'Aderklaa sur la route de Brünn, un vieil ami, le doyen Hans. Je décidai le nouveau feldmarschall-lieutenant à s'établir chez lui jusqu'au complet rétablissement de sa santé. Nous passâmes ainsi quatre semaines à la cure avec tout le confort désirable, et mon général put y suivre un traitement en règle sous la direction d'un médecin. Notre armée eut pendant cette période à souffrir de plusieurs épidémies attribuées, non sans raison, à la façon sommaire dont les campagnards réquisitionnés avaient enseveli les morts. En mains endroits, on voyait des bras, des pieds émerger du sol, beaucoup de chevaux n'avaient même pas été recouverts de terre. Aussi, pour

1. Léopoldsberg, petite éminence située dans l'île Lobau.

épargner à nos bivouacs une atmosphère empestée, fallut-il procéder à nouveau à l'enfouissement de tous ces débris. Dès que le feldmarschall-lieutenant fut complètement rétabli, nous revînmes à notre bivouac primitif d'Aderklaa.

Vers la fin de la sixième semaine après la bataille d'Aspern on put remarquer une grande agitation sur l'autre rive du Danube dans le camp français, et nos espions nous apportèrent bientôt la certitude que Napoléon s'apprêtait à venir nous déloger du Marchfeld. Notre armée reprit donc sa position de combat entre Aspern et Essling. Seulement notre aile gauche à Markgraf-Neusiedl se trouvait très faible. Elle devait être constituée par l'armée de l'archiduc Jean qui revenait d'Italie, à travers la Hongrie. On savait que déjà il avait atteint Marchegg ; il devait donc, semblait-il, faire bientôt sa jonction avec nous, mais contre toutes les espérances il arriva trop tard.

Pourquoi ce retard? Mystère pour nous! Toutefois le bruit courut d'un désaccord entre les deux illustres frères, l'archiduc Charles et l'archiduc Jean, et ce bruit parut confirmé quand, après la bataille, on vit l'archiduc Charles remettre le bâton du commandement entre les mains du prince Jean Liechtenstein et quitter l'armée.

Il pouvait être dix heures du soir[1], quand, par

1. 4 juillet 1809.

un orage épouvantable et une pluie torrentielle, Napoléon franchit le bras du Danube, faisant appuyer son mouvement par un feu d'artillerie effroyable.

Nos avant-postes, échelonnés sur la rive gauche du fleuve, sont vivement repoussés de tous côtés, car l'ennemi a effectué son passage sur dix ponts de bateaux à la fois. Toute la nuit, l'armée française se déploie sur le Marchfeld[1].

A la pointe du jour, la ligne ennemie nous fait face ; car, chose incroyable, à part les combats d'avant-postes ordinaires, on n'a, de notre côté, opposé aucune résistance au passage de l'ennemi. Notre artillerie s'est tue, tout le monde est resté impassible. Mon feld-maréchal-lieutenant Siegenthal était à l'aile droite avec sa division de cavalerie composée des cuirassiers d'Albert, François, Liechtenstein et Ferdinand.

Pendant la nuit, toute l'armée autrichienne se retira en silence sur Wagram pour s'y établir en ordre de bataille. Mais, soit exprès, soit par oubli, la division Siegenthal ne reçut aucun ordre de retraite, si bien qu'elle resta à sa place.

Dès la pointe du jour quelques détachements isolés de cavaliers français se mirent à nous inquiéter. A chaque fois, Siegenthal les fit repousser

Comme sur notre gauche nous n'apercevons plus

1. Bataille de Wagram : 5-6 juillet 1809.

nos troupes, comme d'autre part l'infanterie française qui s'avance sans être inquiétée menace de nous couper le chemin de Wagram, Siegenthal envoie trois régiments sur la nouvelle ligne de combat et reste avec les cuirassiers du duc Albert sur la position qu'il a occupée jusque-là tout en faisant demander des instructions au quartier général.

La réponse ne nous était pas encore parvenue quand, à mille pas de nous environ, nous apercevons le régiment de dragons saxons du duc Albert s'avancer sur nous au galop.

Le propriétaire de notre régiment de cuirassiers avait également en Saxe un régiment de dragons portant son nom, et la Saxe était, comme on sait, l'alliée de la France. Plus tard, quand la paix fut signée, le duc Albert s'entretint de cette singulière rencontre avec le colonel commandant le régiment, von Kuttalek, un jour que tout le corps des officiers de notre régiment était invité à sa table à Vienne. Siegenthal, à la vue des Saxons, fait sonner la charge et les deux régiments se heurtent; mais au même moment un régiment de dragons français tombe dans notre flanc droit, ce qui nous force à reculer et c'est la fuite en désordre à toute allure pendant plus d'une demi-heure sous le feu des batteries à cheval françaises qui éclaircit nos rangs.

En vain crie-t-on : Halte. Je parviens pourtant à arrêter mon cheval, je fais face en arrière et m'efforce de réunir quelques hommes. Deux cents à

peu près finissent par se rallier autour de moi ; à leur tête je charge la batterie qui nous canonne. Au même moment, un capitaine de notre régiment se trouve à nos côtés criant : « Bravo, suivez-moi ! » Avec une impétuosité irrésistible, nous nous jetons sur les pièces qu'on met en batterie, sabrons les servants, repoussons la cavalerie de soutien, et nous voilà maîtres des pièces restées sans attelages. Malheureusement nous ne pouvions faute de temps emmener notre conquête ; il fallut nous contenter d'avoir réduit quelques instants ces canons au silence et rejoindre en hâte la ligne de bataille à Wagram.

Le capitaine fut décoré pour ce « coup de main[1] », mais moi je ne reçus rien.

Le lieutenant avait rallié sa troupe sous le feu de l'artillerie et le capitaine était arrivé seulement quand nous étions déjà lancés à l'attaque ; on ne fit pas attention à ce détail.

Nous rejoignîmes la ligne de bataille au moment précis où l'armée autrichienne s'ébranlait à la rencontre de l'ennemi.

Napoléon devait connaître la faiblesse de notre aile gauche ; il ordonna au général bavarois de Wrede de l'attaquer avec six régiments de chevau-légers et le fit soutenir par le prince Murat avec six régiments de chasseurs à cheval. Le gros de

1. En français dans le texte.

l'armée française se portait sur notre centre et notre aile droite.

Mais l'Empereur se heurte à une résistance gigantesque ; il ne peut, comme il le voudrait, enfoncer notre centre.

Le second jour de la bataille, vers midi, au cours d'une charge de cavalerie effectuée par notre régiment contre une masse d'infanterie ennemie, je reçois un coup de feu à droite du cou, un autre au bras gauche ; bien que ces blessures ne fussent pas très graves, je suis obligé d'aller me faire panser.

A peine le médecin militaire m'a-t-il bandé qu'une fâcheuse nouvelle se répand : Wrede a enfoncé notre aile gauche, la repousse sur la route de Brünn et menace de tourner notre centre.

Pour moi, j'étais, du fait de mes blessures, hors de combat ; on devait me transporter à l'ambulance de Ulrichskirchen en passant par Aderklaa où nos bagages étaient restés. J'utilisai pour ce long trajet le fourgon du général.

En arrivant sur la route de Brünn nous apercevons les régiments de l'infanterie de notre aile gauche qui, dans le plus grand désordre, accourent de notre côté, criant que la cavalerie bavaroise est sur leurs talons.

Un officier de l'état-major général arrête les fuyards et les force de prendre position sur la route. D'autres troupes également débandées viennent se joindre à eux, si bien qu'à la fin on a en ligne plu-

sieurs régiments. La cavalerie, tant bavaroise que française, les poursuivait réellement mais un feu de mousqueterie bien nourri l'arrête. Cela permet de faire écouler sur la route de Brünn, les bagages de l'armée et les chevaux de main.

L'officier dont il vient d'être question nous apprend que le centre et l'aile droite de notre armée, en raison de la défaite de l'aile gauche, se trouvent obligés de prendre le chemin de Znaïm. Avec les troupes qu'il vient de rallier il compte tâcher d'empêcher la cavalerie de Wrede de pousser dans cette direction; car, si elle parvenait à traverser la route de Brünn, elle pourrait, par le chemin plus court de la montagne atteindre Znaïm avant nos troupes.

Tandis qu'on hâte, autant que possible l'écoulement des bagages de l'armée sur la route de Brünn, je fais tourner mon fourgon à gauche : je veux le premier, utiliser le chemin de montagne qui mène à Znaïm. Toute la nuit, sans le moindre arrêt, nous filons, et le lendemain matin, à cinq heures, nous sommes en vue de la ville. Le prince Jean Liechtenstein s'y trouvait déjà avec toute sa cavalerie, qu'il avait ramenée au galop du champ de bataille. Il avait pris position sur les hauteurs, au sud de Znaïm[1] et je me vis de ce fait forcé de continuer ma

1. Znaïm, ville de Moravie sur la Thaya (affluent de la Morawa) que coupe, en ce point, la grande route de Vienne à Prague. Znaïm est à environ quatre-vingt kilomètres au nord-est de Wagram.

route jusqu'à Schidrowitz, localité située sur la route de Prague. Là, je suis admirablement reçu au château par l'intendant Kopal, le père du colonel Kopal, qui, plus tard, en 1848, devait se faire un nom et tomber glorieusement en Italie.

Bien vite, je fais appeler le médecin du pays et lui demande de panser mes blessures.

Une heure à peine s'est écoulée depuis mon arrivée à Schidrowitz quand le feu des tirailleurs se fait entendre. Wrede, on me l'apprit plus tard, avait réussi après plusieurs attaques à enfoncer les troupes autrichiennes établies sur la route de Brünn ; puis, par le chemin vicinal que j'avais pris moi-même la nuit précédente, était arrivé devant Znaïm. Mais là, il devait être reçu par la cavalerie autrichienne et tenu en échec assez longtemps pour permettre à notre centre et à notre aile droite de prendre position sur les hauteurs de Znaïm et de se préparer à soutenir la lutte contre le gros de l'armée française qui les poursuivait.

Cette lutte s'engagea le surlendemain. D'heure en heure, on amenait des blessés à Schidrowitz ; parmi eux se trouva un certain capitaine de Rosenzweig appartenant, si je ne me trompe, au régiment d'infanterie Archiduc-Louis. Un boulet lui avait emporté le mollet droit.

Plus de trente officiers avaient déjà été amenés au château de Schidrowitz quand, tout à coup, arrive l'ordre de diriger sur Prague tous les blessés

transportables, l'issue de la bataille étant incertaine. La route de Prague étant encombrée de voitures de blessés, je préférai me rendre au couvent de Töpl, par un chemin de traverse que m'indiqua le régisseur Kopal, et le capitaine Rosenzweig me pria de le prendre dans mon fourgon, ce que je fis très volontiers.

Trois jours après nous arrivions au couvent : nous y reçumes le meilleur accueil d'un vénérable père de l'ordre des Prémontrés. Il nous installa très confortablement dans une dépendance du couvent où nous eûmes à partager la même chambre.

Le chirurgien de l'endroit venait chaque jour soigner nos blessures, et le bon père, non content de nous avoir donné un garde-malade, nous multipliait ses visites, et veillait à ce que la cuisine fût toujours excellente et en rapport avec notre état.

Le huitième jour de notre séjour au couvent, on nous annonça qu'un armistice avait été conclu à Znaïm. Vite je fis ratteler mon fourgon, mes blessures me permettant de partir en voiture, et repris le chemin du château de Schidrowitz, non sans avoir vivement remercié le prélat de son bienveillant accueil et rémunéré notre infirmier. J'avais hâte d'avoir des nouvelles de mon feld-maréchal-lieutenant.

Le capitaine Rosenzweig ne pouvait pas encore supporter la voiture; il resta au couvent pour y mourir du tétanos, m'a-t-on dit plus tard.

Le régisseur Kopal me revit avec le plus grand plaisir et, cette fois je restai chez lui jusqu'à ce que je fusse complètement rétabli, soit trois grandes semaines.

Dans l'intervalle j'eus la visite de mon général. Il avait pris ses quartiers à Znaïm. J'eus soin, aussitôt arrivé à Schidrowitz, de l'informer de ma présence en cette localité. Il reprit sa voiture, ses chevaux et me permit de rester à Schidrowitz tout le temps nécessaire à ma guérison. J'avais un remplaçant intérimaire dans la personne d'un officier du régiment de cuirassiers de l'archiduc François. Trois semaines après j'avais rejoint Znaïm, parfaitement rétabli, mais la paix avec la France venait d'être signée.

CHAPITRE V

DE 1809 A 1812

La division Siegenthal reçut l'ordre de gagner par Olmütz et Rapagel la région de Tyrnau[1], en Hongrie, Diószeg, près cette ville, étant désigné comme quartier général au feld-maréchal-lieutenant.

En cours de route, je reçus l'ordre de m'arrêter en une localité appelée Saint-Jean. Je devais y attendre le général-major Zechmeister qui nous suivait avec sa brigade, lui indiquer ses cantonnements, puis rejoindre Diószeg.

Ma mission remplie, je quitte Saint-Jean avec mon ordonnance et, une demi-heure plus tard, je me trouve en face d'une rivière débordée, par suite des pluies abondantes des jours précédents. Croyant avoir trouvé un gué je tente le passage, mais nous sommes aussitôt saisis et emportés par les flots; nous ne dûmes qu'à la vigueur de nos chevaux de

1. Tyrnau (en hongrois : Nágy-Szombat), vieille ville située à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Presbourg (Poszóny), entre les petites Carpathes et la rivière de Waag (Vág).

pouvoir atteindre la rive opposée, trempés jusqu'aux os il est vrai, mais heureux d'avoir échappé à un danger trop réel.

On nous félicita quand, arrivés sans autre incident, nous racontâmes notre chance. Deux jours auparavant, le conducteur d'un gros chariot s'était noyé au même endroit avec ses quatre chevaux.

Je ne saurais oublier les six semaines que nous passâmes à Diószeg. Nous étions logés dans le magnifique château du baron Perényi et j'occupais au rez-de-chaussée une très belle chambre ayant une sortie sur le jardin. C'était un jardin anglais merveilleusement tenu. J'errais chaque matin indéfiniment dans le labyrinthe de ces allées jusqu'à huit heures, moment où toute la société du château se réunissait pour déjeuner dans un pavillon chinois, en forme de tour. En cas de mauvais temps, on se tenait dans le grand salon du château qui servait alors de salle à manger, comme pour le repas de midi. A ce dernier repas, toujours abondant et bien servi, étaient invités chaque jour tous les officiers cantonnés à Diószeg. Il y avait ainsi régulièrement jusqu'à trente couverts.

Six semaines durant, le château fut notre centre de distractions. On y dansait, on y jouait la comédie, les heures passaient comme des minutes.

Il faut dire que le châtelain voisin, le baron Zay, et notre hôte le baron Perényi, prenaient soin d'orner nos réunions des plus belles femmes comme

des plus charmantes jeunes filles du voisinage. Le prince Liechtenstein avait établi son quartier général à Tyrnau, et chez lui, on jouait gros jeu, chose d'ailleurs assez naturelle, le prince étant très riche.

Un jour, mes camarades me décidèrent à les accompagner à Tyrnau. Je n'avais jamais eu grand goût pour les jeux de hasard, mais ce jour-là moins encore. Toute ma fortune consistait en une quarantaine de florins : comment m'approcher d'une table chargée de ducats, de thalers, de billets de banque? On ne me laissa aucun repos que je n'eusse tenté la fortune. De guerre lasse, je saisis les dés, et voici qu'elle m'est favorable! Ce jour-là, en quelques heures, je gagnais deux mille florins d'or. Je les échange contre des billets de banque, ceux-ci ayant alors la même valeur et, la joie au cœur, je reviens chez moi.

Tout le monde admirait ma chance au jeu et moi-même, étonné d'avoir trouvé un moyen facile de m'enrichir, je me promets bien de recommencer. Mon ardeur pourtant se trouva tempérée. Le feld-maréchal-lieutenant ayant appris la chose me donna de sérieux conseils à ce sujet. Je reconnus la justesse de ses paroles ; et de la semaine je ne reparus à la table de jeu, mais mes camarades revinrent à la charge. « Comment, disaient-ils, ne pas profiter de la chance ? » J'hésitai, d'abord, puis je repris le chemin de Tyrnau. Une seconde

fois je tentai la fortune. Durant quelques heures tout marche à merveille, je m'échauffe, je m'enhardis, et en un seul coup malheureux je perds mille florins. Pour rattraper cette perte je double la mise et une seconde fois je perds. Finalement je n'avais pas seulement perdu les deux mille florins gagnés huit jours auparavant, mais encore un magnifique cheval de selle et, hélas ! la montre à répétition en or que mon père m'avait laissée en mourant.

Pour pénible qu'était l'expérience, elle était bonne. A partir de ce jour je ressentis une véritable aversion pour toute espèce de jeu, et jamais plus de ma vie je ne me laissai aller à la séduction d'un tel passe-temps.

Au bout de ces six semaines l'armée fut disloquée et les troupes regagnèrent leurs garnisons du temps de paix.

Les cuirassiers du duc Albert retournèrent donc à Oedenburg et, comme c'était le siège de la division, le feld-maréchal-lieutenant Siegenthal s'y établit également. Logé chez le juge von Torkos, je trouvai chez lui le plus bienveillant accueil ainsi qu'auprès de tous ces magnats que je connaissais déjà de longue date, mais la princesse Esterházy, le comte Pejácsevich, se montrèrent particulièrement aimables : chez eux je fus de toutes les fêtes.

Malheureusement cela ne dura pas. A peine étions-nous à Oedenburg depuis deux mois que,

contre toute attente, le feld-maréchal-lieutenant fut envoyé par le Conseil aulique à Fünfkirchen[1], dans la Basse-Hongrie. Il était alors malade, une forte fièvre l'avait cloué au lit et devait l'y retenir trois semaines, c'est dire qu'il ne pouvait se rendre de suite à son poste.

Je dus toutefois prendre les devants à Fünfkirchen avec les bagages et les chevaux du général. Une petite escorte composée de un brigadier et de huit cuirassiers de mon régiment, m'accompagna jusqu'à Güns. Là, elle fut relevée par les cuirassiers de l'archiduc François et ceux-ci le furent à Kanizsa par les dragons de l'archiduc Jean.

A Zala-Egerszeg j'appris que le lendemain, j'aurais à traverser sur le chemin de Gross-Kanizsa, une forêt infestée de bandes de brigands.

Je fis donc charger les armes à ma troupe dès notre départ de Zala-Egerszeg. A la sortie du pays nous rencontrâmes un gibet auquel se balançaient trois des brigands en question, en partie dépecés par les vautours et les corbeaux. Ils y étaient depuis quelques jours déjà car la coutume était alors, en Hongrie, de laisser à la potence, avec une chaîne au cou, les corps des suppliciés jusqu'à ce que les oiseaux de proie les eussent dévorés et qu'ils tombassent d'eux-mêmes.

1. Fünfkirchen (en hongrois : Pécs), jolie ville située au pied des monts Mecsek et dans l'angle que forment la Drave et le Danube.

Nous avions marché une bonne heure en pleine forêt lorsque nous trouvâmes sur le bord du chemin une auberge. La porte en était ouverte et, sur le seuil, se tenait un homme à l'œil sombre, aux cheveux noirs retombant sur les épaules. Il pouvait avoir trente ans et ressemblait absolument à ceux que nous avions vus peu auparavant se balancer à la potence.

La maison ne comprenait naturellement qu'un rez-de-chaussée servant tout à la fois de cuisine et d'étable à porcs, comme c'est le cas pour la plupart des maisons de paysans en Hongrie. A une table était assis un gaillard qui n'avait pas meilleur air que le patron; il jouait sur son fifre des danses hongroises, et autour de lui dansaient quelques couples de même acabit.

Ayant fait arrêter sur la route voitures et chevaux, je m'en vais demander du vin pour mes hommes. Une jolie petite bohémienne me l'apporte aussitôt. Elle avait même eu soin d'ajouter du pain.

« — Attention! mon lieutenant! dit alors mon brigadier. Tous ces individus-là sont des brigands.

« — Et qu'importe! repris-je, n'avez-vous pas vos carabines et vos pistolets chargés!

« — Monsieur l'officier, interrompt le jeune homme, nous n'en voulons pas à messieurs les soldats. N'ayez aucune crainte.

« — Je l'espère bien, dis-je; d'ailleurs cela n'irait pas tout seul. »

Là-dessus je règle la dépense, et en route. Par-ci, par-là, à quelque distance du chemin, nous apercevons bien en forêt, des feux devant lesquels les brigands se chauffent tranquillement, le fusil entre les jambes. Ils n'essaient pas de nous inquiéter et nous atteignons Fünfkirchen sans ombre d'incident.

Quinze jours après mon feld-maréchal-lieutenant complètement rétabli venait nous y rejoindre.

Nous avons passé dans cette garnison des jours bien agréables, grâce surtout à l'accueil que nous trouvâmes auprès d'un certain M. de Mihalovics.

Au bout de cinq mois, nouveau changement; mon général doit aller à Essegg[1].

Heureusement qu'à trois quarts d'heures d'Essegg se trouve le domaine de Walpo appartenant au baron Brandau; et à un quart d'heure de Walpo le château du comte Pejácsevich; je ne me rappelle pas bien le nom de ce château, je crois que c'est Werowetz. Presque tous les jours nous étions invités par l'un ou l'autre de ces deux propriétaires, mon feld-maréchal-lieutenant, le baron Volkmann, colonel du régiment d'infanterie en garnison à Essegg et moi. C'étaient de superbes distractions grâces auxquelles les jours passaient sans qu'on

1. Essegg (en hongrois Eszék), la Mursa des Romains, ville principale de la Slavonie, stiuée sur la Drave, à environ vingt kilomètres de son confluent avec le Danube.

s'en doutât. Mon général eut alors à inspecter les Confins militaires[1] et je l'accompagnai.

Nous arrivions à Semlin[2] quand le général reçut l'ordre du Conseil aulique de se rendre à Belgrade pour y conférer avec le prince de l'endroit, le Voïvode Georges Czeïny[3], sur des questions politiques secrètes. Le prince avait été autrefois caporal dans un régiment des Confins militaires autrichiens.

1. Les Confins militaires étaient toute la région limitrophe de l'empire ottoman, de l'Adriatique aux Alpes de Transylvanie. Le chef-lieu général en était Karlstadt (en hongrois : Karoly-Város — en croate: Karlovac — en Croatie) et ils étaient divisés en quatre « généralats » — à savoir : Karlstadt-Varasdin et Banat de Croatie [chef-lieu Agram (Zagreb)] — Slavonie (chef-lieu : Pétervaradin) — Banat de Hongrie (chef-lieu Temesvár) — et Transylvanie [chef-lieu Hermannstadt (Nágy-Szeben)].

Ces quatre généralats formaient de véritables colonies militaires, fournissant dix-huit régiments. Cette organisation créée par le prince Eugène fut supprimée en 1869.

2 Semlin (en hongrois : Zimóny), dans l'angle formé par le confluent du Danube et de la Save, en face de Belgrade, dont elle est séparée par la Save.

Jean Hunyade, le héros hongrois, y mourut en 1456.

3. Czerny Georges, ou Kara-Georges (Georges le Noir) a véritablement réveillé l'idée nationale serbe endormie depuis le désastre de Kossovo-Poljé (1389). C'était un géant primesautier et impérieux, qui n'avait rien du politique ni du calculateur, et ne connaissait qu'une méthode : foncer sur l'obstacle. Chargeant avec furie au combat, d'un enthousiasme entraînant, il avait par contre des moments de complet découragement et d'apathie. Ses colères étaient effroyables : il fit pendre son frère qui avait soulevé les paysans en violentant une jeune fille. On raconte

Nous nous rendons en conséquence à Belgrade. Un chaland nous fait traverser la Save, sur la rive gauche de laquelle est restée notre escorte dans une auberge.

Le prince Voïvode nous reçoit dans une salle disposée selon le goût asiatique; puis mon général passe dans un petit cabinet attenant avec un interprète pour s'entretenir avec le prince. Czerny Georges, appelé aussi Jörg le Noir, parlait très bien allemand, mais il s'était fait un principe de ne jamais traiter les affaires diplomatiques qu'à l'aide d'un interprète. La conférence dura deux heures qui me parurent éternelles, en compagnie de ces agas serbes avec qui je ne pouvais échanger une

qu'il tua son père qui refusait de passer la Save au moment de la révolution de 1803. Son caractère, fort différent de celui des Serbes, fins politiques et d'un dévouement familial absolu, ainsi que certains indices, lui ont fait attribuer une origine albanaise.

Né en 1770 près de Belgrade, il fit partie en 1787 du corps des volontaires serbes qui combattit avec les Autrichiens contre les Turcs jusqu'à la paix de Sistova. Il dirigea en 1803 l'insurrection serbe, et après de grandes victoires sur les Turcs en 1806, il fut pendant trois ans le véritable chef de la Serbie. Sauvé en 1810 par l'intervention d'un corps russe, il fut écrasé en 1813 et, découragé, sans défendre Belgrade, il se réfugia à Semlin. Il revint en 1817, mais pour se faire assassiner par un agent de Miloch Obrenowitch.

Son fils, Alexandre Karageorgewitch, fut prince de Serbie de 1842 à 1858; sa dynastie est remontée sur le trône en 1903.

parole. Comme dédommagement je fus invité à passer avec le général à la table du prince. Elle était dressée à la mode européenne avec de la vaisselle d'argent. La cuisine avait été faite par des cuisiniers allemands, et des Serbes faisaient le service.

Le repas excellent fut rehaussé par des vins de choix. Nous fûmes toutefois les seuls à en boire, le prince aussi bien que les officiers serbes n'y goûtèrent point. A la fin du dîner qui dura deux heures le prince donna à l'un de ses principaux officiers l'ordre de mener le feld-maréchal-lieutenant sur les bords de la Save, à un spectacle que nous n'avions certainement jamais vu, ajouta-t-il. Il ne s'expliqua pas davantage sur la nature du divertissement qu'il nous ménageait.

Mon général prit immédiatement congé du prince car il pensait, le spectacle fini, retourner directement à Semlin.

Quelle ne fut pas notre surprise quand sur les bords de la rivière nous aperçûmes une trentaine de prisonniers turcs, les mains attachées derrière le dos et entourés de soldats serbes!

A peine eûmes-nous franchi le cercle tracé autour de ces infortunés, que des Serbes armés de sabres bien affilés et recourbés comme des faucilles, saisissent les prisonniers les uns après les autres entre leurs genoux et, aux mots : « Né boj se ! » séparent d'un coup la tête du tronc, envoyant rouler le cadavre tout sanglant.

Le spectacle d'une pareille barbarie remplit le général d'indignation. Il quitte aussitôt le cercle, littéralement écœuré de ce qu'il vient de voir, et part sans prendre congé de personne.

Nous gagnons le lieu d'embarquement où nous trouvons des barques toutes prêtes. Quelques minutes après nous étions sur l'autre rive, à l'auberge où nous avions laissé notre équipage.

Mais il y avait la fameuse question de la quarantaine. Heureusement la peste faisait alors peu parler d'elle en Serbie; on fit une exception en notre faveur et nous n'eûmes que cinq jours à attendre.

Bien qu'écourtée, cette réclusion fut aussi ennuyeuse que possible. Enfermés comme des prisonniers dans une petite chambre, notre seule distraction consistait en livres que le commandant du lazaret voulut bien nous prêter.

Le sixième jour enfin, la porte de notre prison s'ouvrit. Nous partîmes pour Semlin et de là pour Essegg. Dans l'intervalle mon général avait été nommé commandant de la Slavonie.

Pour comble de malheur, je trouvais à mon arrivée à Essegg l'ordre de rejoindre immédiatement Oedenburg, attendu que mon régiment était appelé à prendre le service de la cour à Vienne. Il me fallait donc, si dur que cela fût, quitter mon général : la séparation fut pénible pour l'un comme pour l'autre.

Mon régiment étant déjà en route pour Vienne, je gagnai directement et en poste cette ville par Ofen et Presbourg, laissant mes chevaux et mon ordonnance revenir par la route d'étapes habituelles.

La coutume était alors dans l'armée autrichienne que chaque général choisît son aide de camp dans un régiment de sa division ou de sa brigade, aussi était-ce par simple amabilité et pour un temps limité, que mon colonel m'avait autorisé à accompagner le feld-maréchal-lieutenant Siegenthal à Fünfkirchen et de là à Essegg.

Le régiment m'avait précédé de deux jours à Vienne. Sitôt arrivé, le colonel de Kuttalek me désigna pour servir d'aide de camp à notre brigadier, le général-major baron Minutillo, et c'est près de lui que je passai, fort agréablement d'ailleurs, notre année de service à Vienne.

Je ne tardai pas à être considéré comme l'enfant de la maison, tous les jours j'avais mon couvert mis à la table du général, et sa famille extrêmement aimable s'ingéniait à me procurer toutes sortes de distractions. Mme la générale, née L.-V. L..., sœur d'un gros commerçant du même nom demeurant également à Vienne, était une femme parfaite. Elle avait une fille de onze ans, Mlle Lotti et deux gentils garçons, Frédéric et Vincent; tous trois me prirent bientôt en grande affection. J'accompagnai partout cette famille si charmante et

si respectable : fêtes intimes, bals de famille, dîners, soirées, j'étais de tout. Je me trouvai amené à fréquenter d'autres cercles, même plus élevés, car ayant fini par habiter tout à fait chez le général, j'étais regardé par tout le monde comme un membre de la famille.

Mlle Lotti devait épouser plus tard le capitaine Ferdinand, baron Simbschen, actuellement (1851) feld-maréchal-lieutenant en Transylvanie. Le fils aîné, Frédéric, se maria alors qu'il était capitaine commandant, avec la fille du président du tribunal, baron Stipsics et mourut du choléra en Hongrie en l'année 1842.

Le deuxième, Vincent, est maintenant général-major en Hongrie.

Un troisième fils, Karl, né après que j'eus quitté le général Minutillo, mourut capitaine aux uhlans de Cobourg; il avait épousé la baronne Mladota de Bohême.

Cette année-là, comme les précédentes, le duc Albert invita chaque jour six officiers à sa table. Je n'y parus que cinq ou six fois, ma situation d'adjudant de brigade m'empêchant d'accepter plus souvent. Notre année de service achevée, le régiment avait à reprendre sa garnison d'Oedenburg. Je rentrai alors à mon escadron et par suite retournai à Baumgarten.

En 1812, Siegenthal fut nommé inspecteur de cavalerie pour le royaume de Galicie. Or, voici

qu'un beau jour je reçois de Peterwardein, une lettre de lui, fort amicale. Elle contenait un pli fermé pour le feld-maréchal comte de Bellegarde[1], alors président du Conseil aulique. Le général me disait que si je désirais l'accompagner à Lemberg comme aide de camp, je n'avais qu'à aller trouver moi-même le président du Conseil aulique et lui remettre le pli en question. Par cette lettre, il me demandait personnellement comme aide de camp dans son inspection.

Je ne devais pas cesser d'appartenir aux cuirassiers du duc Albert, mais être détaché provisoirement à un régiment de cavalerie dépendant de Siegenthal. Si l'autorité supérieure voulait bien accorder cette autorisation, je n'avais qu'à indiquer le jour de mon arrivée à Stuhlweissenburg[2] où je trouverais les chevaux et les voitures du général avec lesquels j'irai l'attendre à Pest. Vite je courus à

1. Le comte de Bellegarde naquit à Chambéry en 1755, d'une ancienne famille de Savoie. Il servit en 1797 en Italie sous l'archiduc Charles, signa les préliminaires de Léoben, commanda en Italie après Marengo jusqu'à l'armistice de Trévise (16 janvier 1801) qui précéda la paix de Lunéville. Président du Conseil aulique en 1805, feld-maréchal en 1806, gouverneur de la Lombardie-Vénétie de 1814 à 1815, il mourut à Vérone en 1831.

2. Stuhlweissenburg (Albe royale). En hongrois : Székes-Féhervár. Sise à peu de distance au nord-est du lac Balaton et à environ soixante kilomètres de Buda-Pest. Jusqu'au début du XVIe siècle, elle fut la résidence et le lieu de sépulture des rois de Hongrie.

Vienne; le comte de Bellegarde me fit l'accueil le plus charmant, et en m'accordant l'autorisation demandée, il me promit que je ne cesserais point pour cela d'appartenir au régiment des cuirassiers du duc Albert.

Enchanté de cette assurance je revins à Oedenburg faire mes préparatifs de départ et me mis en route pour Stuhlweissenburg avec mes trois chevaux et mon ordonnance.

Je trouvai au jour fixé le personnel domestique du feld-maréchal-lieutenant composé d'un cocher, d'un domestique, de deux palefreniers et d'une cuisinière. De plus il y avait une chaise attelée de deux beaux chevaux, six chevaux de selle et un fourgon avec son attelage.

Après un jour de repos je me dirige sur Pest.

J'atteignis Ofen[1] en mars 1812. Le dégel avait commencé et tout le monde se demandait avec inquiétude si la couche de glace du Danube pourrait nous porter; je me risque quand même, mais réellement je ne dus qu'à Dieu notre heureux passage. Les roues des voitures creusaient dans la glace un profond sillon aussitôt rempli d'eau; j'atteignis pourtant la rive gauche du fleuve avec toutes mes voitures et mes chevaux, mais une minute après un craquement terrible, semblable à un coup de canon se faisait entendre. La couche de glace

1. Ofen : Buda.

s'était fendue sur la trace faite par les roues de droite et sa partie inférieure s'en allait à la dérive. Un misérable juif qui nous suivait à une centaine de pas, mais qui justement se tenait un peu plus à droite se trouva entraîné au cours du fleuve sur un glaçon détaché de la masse de glace ; il poussait des cris lamentables, il eut le bonheur pourtant que son glaçon se rapprochant de la rive il pût sauter à terre et ainsi être sauvé.

Les communications entre Ofen et Pest se trouvèrent coupées de ce fait, ce qui m'obligea à rester quatre jours en cette ville attendant que mon général pût à son tour passer le Danube. Quand il fût arrivé, nous continuâmes le voyage avec toute sa suite par étapes régulières en passant par Kaschau, Eperjes, Dukla et Przemysl.

Là, le général prit la poste pour nous devancer à Lemberg[1], et moi avec les chevaux et les voitures je le rejoignis trois jours après.

Le décret du Conseil aulique me concernant nous y avait précédés. J'appris aussitôt arrivé que j'étais affecté avec le même grade au régiment de dragons de Riesch et j'en conçus la plus vive indignation. N'avais-je pas manifesté assez mon attachement pour mon cher régiment ? N'était-ce pas sur l'assurance formelle de rester aux cuirassiers

1. Lemberg (en polonais : Lwów). Capitale de la Galicie, sur le Sán.

du duc Albert que j'avais accepté de prendre les fonctions d'aide de camp? A partir de ce moment j'étais dégoûté. Mon général, surpris le premier de cette décision, eut beau me promettre de faire tout pour me dédommager au jour prochain où il serait, lui aussi, propriétaire d'un régiment, je restai mécontent : j'étais désormais fixé sur le cas qu'on doit faire des promesses des grands.

Le lieutenant Appel, devenu depuis général de cavalerie et maintenant en retraite à Gratz, était justement de piquet d'incendie avec son peloton de dragons. Ce fut la première connaissance que je fis dans le corps d'offlciers de mon nouveau régiment.

Nous ne devions pas tarder à devenir amis intimes. Homme de caractère, il a gardé pour moi les meilleurs sentiments; maintenant encore, il m'écrit régulièrement et sur le ton le plus affectueux, me tutoyant toujours en bon camarade bien que sa carrière militaire ait été plus heureuse que la mienne.

Nous ne restâmes que quatre semaines à Lemberg. Pendant ce court séjour nous fimes la connaissance de l'ingénieur du district Sinmayer. Il avait une femme charmante, une jeune fille de dix-huit ans et il avait adopté une demoiselle Weyrother alors âgée de vingt ans; nous passions toutes nos soirées dans cette société fort agréable.

Puis un autre camarade se joignit à nous, c'était

le lieutenant Ballarini, alors aide de camp du général-major von Piccard ; il est mort à Linz en 1849, devenu lui-même général-major.

Les jours s'écoulaient donc dans le plus grand charme lorsque tout à coup arriva de Vienne l'ordre de mettre sur pied un corps auxiliaire autrichien de quarante mille hommes. Il devait partir de Lemberg, sous le commandement du feld-maréchal prince de Schwarzenberg, rejoindre l'armée française en Russie et faire, avec elle, la campagne contre les Russes.

CHAPITRE VI

1812

Le corps d'armée destiné à former la droite des armées françaises avait la Wolhynie comme théâtre d'action; il était placé, comme je l'ai dit, aux ordres du Prince de Schwarzenberg. Siegenthal en commandait l'aile gauche, Bianchi l'aide droite, et Frémont le centre. Ainsi constitué, le corps auxiliaire quitta Lemberg en juin 1812 et se mit en marche sur la Russie.

Les premiers jours nous traversâmes des marécages qui s'étendaient à perte de vue; les chemins étaient construits sur pilotis. Par-ci, par-là, on apercevait des buffles sauvages, ils n'étaient accessibles ni aux chevaux, ni aux hommes.

Plus tard les petits chevaux cosaques firent leur apparition.

Avec leurs cavaliers ils filaient comme le vent, enfonçant à peine sur ce mauvais terrain. Pour nous tous, fantassins, cavaliers, artilleurs surtout, la marche sur de tels chemins était extrêmement pénible. Aussi mîmes-nous une semaine à sortir de ces défilés. Ce ne fut que le huitième jour au

soir que nous pûmes déboucher dans les vastes plaines de la Wolhynie. Tout ce temps-là nous n'avions eu que de misérables bivouacs pour passer la nuit.

Ordre fut donné aux troupes de se déployer pour camper et on leur donna un jour de repos pour se remettre, car elles étaient totalement épuisées. Impossible en effet de se faire une idée de l'état des hommes, après une journée de marche par une chaleur torride et sur d'aussi mauvais chemins. A peine avait-on crié : halte! qu'ils tombaient à terre et s'endormaient profondément, sans même se soucier de faire la moindre cuisine. C'étaient les officiers ou les sous-officiers qui veillaient par compagnie ou escadron, et encore devait-on les relever tous les quarts d'heure. L'épuisement général était tel que sans cette précaution le corps entier se serait endormi et aurait laissé passer l'heure du départ.

Au bout de quatre heures de repos on sonnait le réveil et l'on se remettait en marche. Il en fut ainsi jusqu'à ce que l'on eût traversé ces affreux marécages.

L'aile gauche du corps d'armée, aux ordres du feld-maréchal-lieutenant von Siegenthal, était divisée en quatre brigades, commandées par les généraux-majors Zechmeister, Mayer, Altvater et Freilich.

Elle se composait des régiments d'infanterie

Czartoryski, Beaulieu, archiduc Louis, Simbschen, de deux bataillons de chasseurs à pied, de deux régiments de frontière : Ogulimer et Kreuzer, des régiments de hussards de Liechtenstein, de Kienmayer et du Palatinat, des chevau-légers d'O'Reilly et Hohenzollern, des dragons de Riesch, de quatre batteries à pied et de deux batteries à cheval.

Siegenthal reçut l'ordre de se porter à une demi-heure d'un village russe nommé Siginewiczi et là d'attendre les instructions du commandant en chef.

Arrivés à l'endroit indiqué nous apercevons les vedettes cosaques sur les hauteurs. Le camp est dressé et les avant-postes installés. Siegenthal établit son quartier général sous un arbre qui se dresse sur une petite hauteur en arrière du centre de sa ligne et d'où il pouvait surveiller toute la plaine. Nos chevaux débridés reçoivent leur ration, ils sont attachés à des pieux en ligne devant nous.

On est encore sous le coup de l'accablante fatigue de ces huit jours de marches diurnes et nocturnes. Chacun se hâte de prendre quelque nourriture et bientôt, à l'exception des avant-postes, tout le monde est plongé dans le plus profond sommeil, depuis le général jusqu'au dernier soldat.

Tout à coup je me sens secoué violemment ; c'est un brigadier des chevau-légers d'O'Reilly qui, envoyé au quartier général de Schwarzenberg pour

y chercher des ordres, revient avec une dépêche cachetée pour mon feld-maréchal-lieutenant et me la remet.

Il était minuit. Encore tout endormi, j'ouvre cette dépêche comme mon général m'en avait donné le droit et je lis que l'aile gauche du feld-maréchal-lieutenant Siegenthal devra, dès sept heures du matin, s'emparer du village de Siginewiczi, occupé par les grenadiers russes, repousser l'ennemi et tenir bon jusqu'à ce que le canon du centre annonce l'attaque du feld-maréchal-lieutenant Frémont ; à ce moment Siegenthal devra poursuivre sa marche en avant et, en liaison avec le centre, occuper la ligne de hauteurs.

Malgré mon état d'assoupissement je réfléchis qu'il serait bien assez tôt de réveiller à six heures mon vieux général qui, à côté de moi, dormait à poings fermés. On aurait encore largement le temps de prendre ses dispositions pour l'attaque. En conséquence je mets la dépêche sous mon tapis de cheval en fourrure, qui me servait d'oreiller, laisse retomber ma tête et m'endors à nouveau.

A huit heures une vive canonnade partant de notre centre, réveille le général.

— Aide de camp ! me crie-t-il en me secouant par le bras, le quartier général ne nous a-t-il donc envoyé aucun ordre cette nuit ?

— Non, Excellence, dis-je, encore à moitié endormi et ne me rappelant rien.

Le brigadier qui avait apporté l'ordre et qui campait tout à côté de nous s'avance et me dit : « Mais, mon lieutenant, je vous ai fort bien remis un ordre, vous l'avez mis sous votre tête ».

Alors la mémoire me revient! Tout consterné, je présente la dépêche au général. Celui-ci, furieux de ma négligence, fait avancer les chevaux et sonner l'alarme.

Le temps perdu est vite rattrapé, grâce à la rapidité de la marche en avant, et aussi à ce que nous ne rencontrons aucune résistance à Siginewiczi abandonné par les Russes. Il nous fallut marcher deux heures avant de nous heurter à un détachement de deux mille hommes. Attaqué à la baïonnette par le régiment de Czartoryski, il fut, après une demi-heure de lutte acharnée, finalement mis en déroute par les chevau-légers d'O'Reilly.

Ma faute était donc réparée, non seulement par le succès mais surtout par le fait que ce succès avait été obtenu sans effusion de sang. Les Russes en effet entendant le canon au centre avaient aussitôt retiré leurs avant-postes et peu après évacué Siginewiczi.

Mais pour moi, il n'en fut pas de même : à partir de ce moment je fus, et non sans raison hélas! en butte à la plus grande défiance de la part de mon général. Ses mauvaises dispositions à mon égard furent encore aggravées par les intrigues du lieutenant S..., du corps du génie, qui se trouvait dans

l'état-major du feld-maréchal-lieutenant et qui escomptait ma place.

L'autorisation que j'avais eue jusque-là d'ouvrir les dépêches me fut retirée par le général, ce qui, en dehors de la question d'amour-propre, me mit dans une position intenable. Le colonel Pausch, le chef d'escadrons de l'Ort de l'état-major, firent bien tout leur possible pour excuser ma faute, ils mirent en avant l'épuisement total de mes forces physiques et morales, rappelant que la veille j'avais dû courir de tous côtés pour porter les ordres aux troupes.

S..., travaillant sournoisement en-dessous, étouffait dans son germe toute veilléité d'indulgence, et le général devint chaque jour plus froid avec moi. J'en ressentis un profond chagrin. Comme toutefois le feld-maréchal-lieutenant était la cause du changement de corps qui m'avait été si pénible, des cuirassiers du duc Albert aux dragons de Riesch, il eut à cœur de réparer dans une certaine mesure le tort qui m'avait été fait.

Il s'employa à me faire nommer capitaine en second aux chevau-légers de Hohenzollern, mais il me fallut attendre jusqu'à la fin de la campagne pour avoir cet avancement. Le mauvais vouloir de mon général me causa un tel découragement que je cherchais constamment la mort dans les affaires qui suivirent ; ce fut en vain, malgré ma folle témérité, elle m'épargna toujours.

Le feld-maréchal de Schwarzenberg eut beau me

signaler à différentes reprises à Sa Majesté l'Empereur pour ma brillante conduite, je n'en restai pas moins inconsolable.

A la bataille de Wyzna où notre aile fut engagée dans un combat des plus meurtriers, je me lançai au plus fort de la mêlée avec le régiment des hussards Liechtenstein chargé d'enlever une batterie russe; une balle m'effleura le haut du bras droit, un coup de sabre m'égratigna le dessus de la main gauche; c'est tout ce que me rapporta mon mépris de la mort.

Dans notre marche sur Luck en Wolhynie, en passant par Kowel, nous pouvions voir à l'œil nu, sur l'autre rive du Styr, la grande armée que le feld-maréchal russe Tschitschagof[1] amenait des plaines asiatiques : elle comptait cent mille hommes; cela nous promettait de chaudes journées.

Mais le corps auxiliaire de Schwarzenberg reçut l'ordre d'aller se joindre à la grande armée de Napoléon près de Minsk et d'abandonner les opérations en Wolhynie au corps d'armée saxon qui s'avançait en même temps sous le commandement du général Reynier.

Les Saxons avaient déjà occupé nos positions et nous nous dirigions sur Minsk, que nous comptions atteindre après deux jours de marches forcées, quand un courrier saxon arriva au quartier général

1. Tschitschagof ramenait ses troupes, non d'Asie, mais de Moldavie.

de Schwarzenberg. Il venait demander du renfort. Reynier après notre départ avait été attaqué par Tschitschagof et repoussé jusqu'à Kowel. Là il allait être cerné et écrasé par les forces ennemies supérieures en nombre.

Schwarzenberg n'osait rien faire sans ordre de Napoléon. Je fus dépêché par le feld-maréchal au quartier général de Napoléon à Minsk, pour y aller chercher des instructions. On savait que je parlais parfaitement le français ; c'est ce qui motiva le choix que l'on fit de moi.

Je courus en poste jusqu'à Minsk et je parvins au quartier général français juste au moment où Napoléon allait passer en revue la grande armée campée autour de la ville.

Arrivé à l'endroit où le grand Empereur, à cheval, entouré de ses maréchaux, attend le défilé de ses troupes, je saute de la voiture, m'adresse à un officier de la suite et je suis aussitôt conduit au maréchal Duroc, à qui je remets ma dépêche.

Duroc, le premier aide de camp de Napoléon, va à cheval trouver l'Empereur et j'ai ordre de le suivre. Napoléon prend une prise dans la poche de son gilet, toujours pleine de tabac, comme je l'appris plus tard, me jette un regard sombre, lit la dépêche et me dit : « Comment parlez-vous le français[1] ? » M'inclinant respectueusement, je

1. En français dans le texte.

lui réponds : « Parfaitement, Votre Majesté![1] »

« Ah! bien[2]! » dit l'Empereur, en prenant une seconde prise dans la poche de son gilet, puis, à l'un de ses généraux que plus tard on me dit être Berthier, il demanda la carte de la Wolhynie.

Il ordonne en même temps à Duroc d'arrêter le défilé des troupes et se met à examiner la carte avec moi. Me questionnant sur les opérations du corps de Schwarzenberg en Wolhynie, l'Empereur suivait avec l'index de sa main droite chaque point que je lui indiquais sur la carte comme ayant été le théâtre de nos luttes; Podoribic, Wyzwa, Kowel, Luck, etc..., et à la fin me dit : « Mon ami, vous êtes bien instruit![3] »

Se tournant alors vers Berthier, il lui dit que le rapport de Schwarzenberg était parfaitement d'accord avec mon exposé.

Là-dessus, très aimable, il me donne l'ordre de suivre le maréchal Duroc à Minsk, où je recevrais au bureau des opérations toutes les instructions nécessaires pour Schwarzenberg. « Dites à votre feld-maréchal, conclut l'Empereur en français, qu'il se hâte de rebrousser chemin et de dégager le général Reynier à Kowel, et retournez le plus vite possible, cela presse. »

J'étais ainsi congédié.

1. Également en français dans le texte.
2. *Idem.*
3. *Idem.*

Je vais donc d'abord à Minsk avec le maréchal Duroc à l'état-major. Pendant que l'on rédige les ordres pour Schwarzenberg, on me sert dans le vestibule un plantureux déjeuner « à la fourchette[1] », arrosé d'une bouteille de champagne, et à deux heures de l'après-midi la voiture de poste était à la porte. A onze heures dans la nuit j'étais de retour auprès du prince de Schwarzenberg, lequel, comme je l'ai dit, était en marche sur Minsk. Le lendemain matin de très bonne heure on se reportait sur Kowel.

Cette marche en arrière fut pour nous de la plus haute importance. Sans cela nous suivions la grande armée française et nous partagions ses infortunes dans ce terrible hiver moscovite où des carrés entiers de troupes françaises mouraient de froid devant les feux de bivouac.

Les Russes n'attendirent pas l'arrivée du corps de Schwarzenberg; à son approche ils se hâtèrent de repasser le Styr. Nous pûmes ainsi sans difficulté effectuer notre jonction avec le corps du général Reynier, reprendre Luck. Puis nous nous établîmes tranquillement au milieu des moulins à vent très nombreux dans ces parages, et ce fut l'inaction jusqu'au jour où la nouvelle des fâcheux événements de Moscou nous étant parvenue, nous commençâmes notre retraite sur Varsovie.

1. En français dans le texte.

A ce moment-là même, la Bavière rappelait *sous ses drapeaux tous ses nationaux qui servaient dans les armées étrangères.*

Cette nouvelle acheva d'atteindre mon moral. Comme je saisissais toutes les occasions pouvant m'éloigner de mon général, je profitai de l'offre que me fit le feld-maréchal de Schwarzenberg.

Il s'agissait d'aller de Bialystok, où nous étions arrivés, par Varsovie et Lemberg, à Vienne porter d'importantes dépêches au président du Conseil aulique, comte de Bellegarde.

Je comptais profiter de l'occasion pour demander une permission et aller prier personnellement le roi de Bavière de m'autoriser à rester au service de l'Autriche.

A cause des cosaques qui battaient le pays on avait soin d'envoyer toujours deux officiers comme courriers. Aussi un capitaine d'infanterie, le baron Reichlin, fut désigné en même temps que moi mais seulement pour aller jusqu'à Varsovie.

Je vendis alors mes trois chevaux de selle au capitaine Alberici, des hussards de Hesse-Homburg, et nous partîmes, Reichlin et moi, dans un traîneau de poste, enfouis dans la paille. Il faisait un froid de 36°. A chaque arrêt on changeait vite d'attelage, si bien que nous n'avions pas même le temps de nous réchauffer. C'est avec satisfaction que nous arrivâmes à Varsovie.

En cours de route nous était survenu un incident

bizarre qui aurait pu nous coûter la vie à tous deux, à moi aussi bien qu'à ce brave capitaine Reichlin, avec lequel, soit dit en passant, j'avais fini par me lier d'amitié.

La nuit qui précéda notre arrivée à Varsovie fut marquée par le froid le plus terrible. Recouverts de paille et de couvertures et couchés l'un à côté de l'autre dans notre traîneau, nous avions relativement chaud.

Tout à coup le capitaine se sentant trop froid aux pieds, il lui prend fantaisie pour se les réchauffer de courir un peu à pied. En vain je le supplie de n'en rien faire, lui disant qu'il n'en aurait que plus froid. Reichlin saute du traîneau m'y laissant seul, et se met à courir par derrière. Quant à moi, je m'enfonce davantage dans mon tas de paille et m'y trouve fort bien. Un quart d'heure après, Reichlin se sentant fatigué veut reprendre sa place, mais ses bottes, son pantalon, recouverts d'une dure couche de neige, allaient tout d'un coup glacer ma couchette si bien faite et si chaude. Plein d'horreur à cette perspective, je me refuse à l'accepter à côté de moi. D'où querelle violente. A la fin Reichlin pris d'un accès de colère terrible, tire son épée et m'en porte un coup de toute sa force. Il me manque heureusement, son épée reste fixée dans le tas de paille. Le postillon alors s'interposant arrête brusquement ses chevaux, saisit le capitaine à bras-le-corps, le jette sur le traîneau, le re-

couvre de paille, et en route ! Le froid apporté par le capitaine dans notre traîneau, met trêve à notre différend ; nous tremblions comme des feuilles, notre nez, nos pieds se gelaient, et à notre arrivée à Varsovie, nous étions littéralement de glace. On fut obligé de nous arracher du traîneau et de nous porter dans une chambre froide de la poste. Là on nous déshabilla ; sur l'ordre du médecin qui avait été appelé, on nous frotta le corps avec de la neige — sensation douloureuse — et on nous enveloppa ensuite dans d'épaisses fourrures. Deux heures après nous étions remis ; seuls nos nez, piteusement tuméfiés, nous rappelaient la mésaventure.

Reichlin restait à Varsovie tandis que moi je continuais sur Lemberg.

Arrivé en cette ville, je devais présenter mes dépêches au commandant de place. C'était le prince de Hohenzollern, général de cavalerie et propriétaire de mon régiment. Celui-ci venait de recevoir la veille la Grand-Croix de l'Aigle rouge de Prusse, et il était occupé à sa toilette, quand le valet de chambre alla m'annoncer ; il pouvait être huit heures du matin.

Le prince me connaissait depuis longtemps déjà ; il me fit entrer aussitôt. Debout devant une glace, « en pleine parade[1] », avec son grand cordon sur

1. En français dans le texte.

l'épaule, il me tournait le dos, mais il m'aperçut dans la glace, et sans se retourner me dit amicalement : « Eh bien ! mon cher capitaine, comment trouvez-vous ma décoration ? » Sans attendre ma réponse, il se retourne, me donne une bonne poignée de mains et prend ma dépêche.

Il la lit, met son chapeau d'uniforme et me dit : « Maintenant, je vais à l'église, à la grande parade ; mais à midi vous déjeunerez avec moi, et demain matin vous pourrez partir pour Vienne avec une dépêche de moi ; mon aide de camp vous la rédigera ce soir. »

A table, le prince fut extrêmement gracieux et m'exprima sa satisfaction de me voir capitaine dans son régiment ; il me fit asseoir à côté de lui et me demanda de lui raconter avec détails notre campagne de Russie.

Le déjeuner fini, je pris congé de lui et me rendis chez mon ami Sinmayer qui me reçut à bras ouverts. Il voulut absolument que je couchasse chez lui, mais la nuit devait être passablement écourtée : nous avions tant de choses à nous raconter, tant de souvenirs agréables à faire revivre.

Quand, le lendemain matin nous nous quittâmes, ce fut l'âme angoissée ; un pressentiment nous disait que cette rencontre était la dernière.

Quelques semaines après, ce brave ami mourut et je n'entendis plus jamais parler de son excellente famille.

L'aide de camp du prince de Hohenzollern ne me remit la dépêche en question que le soir fort tard, de sorte que je dus attendre le lendemain pour me mettre en route.

Sitôt arrivé à Vienne, je me rendis « Am Hof[1] » au Ministère de la Guerre et demandai à être reçu par le comte de Bellegarde; je fus aussitôt introduit. Le comte, ayant pris connaissance de mes dépêches, fit atteler sans plus tarder, et me pria de l'accompagner chez Sa Majesté l'Empereur François. Il était deux heures de l'après-midi.

Le comte ne prit pas la peine de se faire annoncer, il alla tout droit au cabinet de Sa Majesté. Je restai, moi, à la porte, pendant que Bellegarde s'approchait de l'empereur, assis à sa table de travail, et qu'il lui remettait mes dépêches. L'empereur, tout en les lisant, faisait fréquemment des remarques élogieuses sur la belle conduite du corps auxiliaire. Quittant alors son bureau il s'avance vers moi en se frottant les mains. Je fais quelques pas et m'incline respectueusement.

« — Vous avez fait preuve d'une belle endurance, me dit avec bonté Sa Majesté. Combien je regrette les braves soldats tombés dans cette campagne! Mais je me souviendrai de vous. Où avez-vous laissé le corps de Schwarzenberg?

« — A Bialystok, Majesté, répondis-je, mais

1. « Am Hof », nom de la place sur laquelle se trouvait le Ministère de la Guerre.

j'ai dû passer par Lemberg où je fus retenu un jour près du prince de Hohenzollern.

« — C'est là un pénible voyage, reprit Sa Majesté, vous ne paraissez pourtant pas trop fatigué.

« — Non, Majesté, je me porte très bien.

« — J'en suis enchanté, continua l'empereur. Gardez toujours votre bonne santé. »

Il se retire là-dessus, échange quelques mots encore avec Bellegarde, et nous quittons le cabinet après une profonde révérence.

En retournant au Ministère, j'expose au comte mon désir d'avoir un congé de trois mois pour me rendre à Munich. Je lui donne mes raisons : le rappel de tous les Bavarois sous leurs drapeaux, mon dessein de demander au roi d'être dispensé de ce rappel.

« Je regretterais vivement de voir notre armée perdre un brave officier comme vous », me dit le comte de Bellegarde. Cette parole flatteuse me fut sensible.

Le lendemain, le colonel Mertens, de la chancellerie du Conseil aulique, me délivrait le congé demandé.

Je restai pourtant quelques jours encore à Vienne, chez le général Minutillo, qui m'invita à plusieurs réceptions. J'y fis connaissance d'une demoiselle Louise D..., fille d'un colonel tombé à Aspern, à la tête d'un régiment d'infanterie hongrois. Elle vivait à Vienne avec sa mère dont elle était la fille unique,

et toutes deux étaient chaque soir invitées chez Minutillo. Cette pauvre demoiselle mourut en 1816, fiancée à un médecin militaire, le D[r] Währinger.

Ce ne fut pas sans tristesse qu'au bout de huit jours je dus prendre congé. J'allais pourtant obtenir ma dispense du roi, ce qui ne faisait pas l'ombre d'un doute pour moi, et je serais ainsi bientôt de retour à Vienne.

Mais il devait en être tout autrement.

« L'homme propose et Dieu dispose! »

TROISIÈME PARTIE

AU SERVICE DE LA BAVIÈRE
MES TRIBULATIONS

CHAPITRE PREMIER

FORMATION DU RÉGIMENT DE CHEVAU-LÉGERS DU PRINCE CHARLES.

A Munich, je descendis chez mon oncle von Plank, frère de ma mère, conseiller au Ministère des Finances. Dès le lendemain il me conduisit au ministre de la guerre, le général de cavalerie von Triva.

Le général était à l'époque le favori du roi Max[1], et en même temps le plus grand adversaire du lieutenant-général comte de Wrede. Ce dernier

1. Maximilien-Joseph succéda, en 1799, comme Électeur de Bavière, à son père Charles-Théodore, Électeur Palatin, devenu par l'extinction de la branche aînée des Wittelsbach, en 1777, Électeur de Bavière et reconnu comme tel par l'Autriche au traité de Teschen (1779), signé sur l'intervention de Louis XVI, roi de France. Le 28 décembre 1805, Maximilien-Joseph se proclama roi de Bavière avec l'agrément de Napoléon 1er, dignité qui lui fut reconnue par le congrès de Vienne. Il mourut en 1825.

m'était alors peu connu, mais je devais ne le connaître que trop, car c'est lui qui fut, plus tard, le principal auteur de mes infortunes. Triva fut l'amabilité même. Il trouvait qu'officier dans la cavalerie autrichienne j'étais à même de rendre les plus grands services à la cavalerie bavaroise et en éprouvait la plus grande joie. Sans plus tarder, il me prit donc dans sa voiture et me conduisit au Palais royal.

Le monarque me fit également le meilleur accueil. Je lui expose la belle situation que j'occupe dans l'armée autrichienne, l'espoir fondé d'avoir bientôt un commandement d'escadron, et j'arrive ainsi à lui demander l'autorisation de rester au service de l'Autriche.

Le roi, prenant aussitôt un air grave, me dit : « Mon cher ami, cela n'est pas possible. J'ai perdu presque tous mes officiers de cavalerie en Russie ; la Bavière réclame ses enfants. Moi aussi, je vais te donner un escadron ; le ministre de la guerre te fera connaître ton affectation, et tu sauras que je pense à toi. »

De son premier mariage avec Wilhelmine-Augusta de Hesse-Darmstadt, morte en 1796, il eut quatre enfants : Louis, depuis roi de Bavière (1825-1848) ; Augusta-Amélie, mariée en 1806 au prince Eugène de Beauharnais, beau-fils de Napoléon Ier ; Caroline-Augusta, qui épousa en 1816, François Ier, empereur d'Autriche ; Charles. Il se remaria en 1797 avec la princesse Caroline de Bade, dont il eut cinq filles.

Il est à remarquer que le roi Max tutoyait toujours celui à qui il portait de l'intérêt. C'était donc, comme l'on m'en assura ensuite, une preuve manifeste de sa sympathie pour moi. En attendant, après les graves paroles du roi Max, je n'avais plus qu'à me retirer. Je revins au Ministère de la Guerre avec Triva.

Là, le ministre m'exposa les plans du roi. Il s'agissait de former à Freising [1], d'après le système et le règlement autrichiens, un régiment bavarois de chevau-légers, à sept escadrons, dont un de dépôt. Les autorités territoriales avaient, à cet effet, l'ordre d'envoyer les recrues à Freising, et l'administration militaire achetait chevaux, harnachements, toiles, coutils, selles, en un mot tous les effets d'équipement et d'armement jugés nécessaires. Un bureau spécial allait d'ailleurs être créé, et c'est à lui que j'aurais à demander tout ce qui me paraîtrait nécessaire pour la formation de ce régiment.

Il y avait encore quatre semaines avant la mise à exécution de ce plan. Donc jusque-là je n'avais absolument rien à faire à Freising. Von Triva me donna alors une permission de quatre semaines pour aller à Andermannsdorf voir ma mère, et attendre près d'elle le moment de me rendre à Freising.

Dès notre sortie du palais, le ministre m'avait

1. Freising, sur l'Isar, entre Landshut et Munich, et à une quarantaine de kilomètres en aval de cette dernière ville.

dit nettement de m'abstenir de toute opposition à mon passage dans l'armée bavaroise. C'était là, chez le roi, une volonté bien arrêtée, et si je m'avisais de faire la moindre résistance, ma mère perdrait sûrement sa pension. Que me restait-il à faire?

Je n'avais qu'à dire adieu à l'Autriche. C'était là un sacrifice qu'en fils reconnaissant je devais à ma bonne mère. « Comptez d'ailleurs sur moi, m'avait ajouté Triva, vous ferez aussi bien votre carrière militaire dans votre pays. »

J'envoyai à Vienne, le lendemain, ma démission; mon départ de l'armée autrichienne était ainsi un fait accompli.

Qui m'eût dit dans quelles circonstances je devais y rentrer plus tard?...

Je partis pour Landshut, encore revêtu de mon uniforme d'officier de cavalerie autrichien. Je voulais, dans cette ville, voir mon ami d'enfance Anselme Pollin, dont j'avais été séparé depuis 1799. Il était alors greffier du tribunal royal de Landshut. Dire le plaisir que nous eûmes à nous revoir est chose impossible. Je restai tout un jour avec lui, nous avions tant à nous raconter.

De là, le lendemain, je me hâtai de gagner Andermannsdorf. La voiture m'arrêta devant le presbytère. Comme je traversais la cour, ma mère était justement, avec ma sœur, à une fenêtre du premier étage donnant sur cette cour. Toutes deux étaient occupées à quelque travail de couture.

« Regarde donc, dit ma mère à ma sœur, voici un officier autrichien ; sûrement il nous apporte des nouvelles de Jean. » Je monte rapidement l'escalier. Toutes les deux étaient dans l'attente. Tout d'abord elles ne me reconnurent pas. Les fatigues de la vie militaire, de la guerre surtout, m'avaient quelque peu vieilli et bruni ; il y avait d'ailleurs neuf ans que je ne les avais vues, les ayant quittées en 1803.

J'étais encore dans l'escalier que ma mère me crie : « Monsieur l'officier, vous m'apportez certainement des nouvelles de mon fils ? » « Oui ! »... dis-je, et profondément ému à la vue de ma mère, qui me paraissait si vieillie et si changée, je me jette à son cou en ajoutant : « Mais c'est moi-même, mère chérie ! ».

La joie qui s'ensuivit ne se peut dépeindre. Les cris : « Mon fils ! » « Mon frère ! » mirent le presbytère en émoi. Le curé Lautenschlager se précipite hors d'une chambre, le vicaire hors d'une autre, les servantes quittent précipitamment leur cuisine, tout le monde veut me souhaiter la bienvenue, même sans me connaître. Nous entrons dans la chambre du curé, et c'est alors une avalanche de questions ; la campagne de Russie surtout excitait l'intérêt, il me faut répondre à tout. Mais que d'inquiétudes, que de soucis l'on avait eus à mon sujet, pendant les campagnes de 1805, 1809 et 1812 ! Ma mère, ma sœur, me racontent

comment, plusieurs fois, elles m'ont cru mort en entendant ces bruits de défaite, qui, il faut bien le reconnaître, ne justifiaient que trop leur crainte.

Tous sont ravis lorsque je leur dis que cette fois je vais rester en Bavière.

Ces quatre semaines à Andermannsdorf furent exquises. Mes amis d'enfance, Pollin, Schlögl, plusieurs camarades d'école de Riedenburg vinrent m'y rendre visite. Je vis également mon neveu Max, le fils de mon frère, qui faisait alors ses études à Landshut.

Enfin arrive du ministère l'ordre de partir, et avec lui mon brevet de capitaine-commandant. Je devais donc me rendre à Freising et travailler à la formation de ce régiment de chevau-légers, dont j'ai déjà parlé.

Dans l'intervalle, ma radiation de l'armée autrichienne était parvenue au ministère bavarois.

A Freising, je m'occupai d'abord de m'équiper, d'acheter trois chevaux de selle. Au bout de quelques jours je reçus l'ordre d'aller à Munich, recevoir du ministre von Triva de plus amples explications, et, en même temps, de me présenter au roi Max dans mon uniforme de chevau-léger.

Cet uniforme était très coquet : schako noir bordé d'une large ganse d'argent, orné d'aiguillettes d'argent tombant jusque sur la poitrine, et se terminant par de gros glands à franges, surmonté d'un grand plumet haut retombant. Tunique verte à re-

vers et parements écarlates. Sabretache argentée aux armes de Bavière, du même métal repoussé. Ceinturon large de trois pouces en soie bleue soutachée d'argent[1], et bélières semblables fixées au ceinturon par des têtes de lion en argent. Pantalon de cheval à double bande écarlate, large de un pouce chacune; enfin, sabre à garde d'acier poli, avec dragonne de soie bleue soutachée d'argent.

Le roi se montra fort aimable, et quand je fus sur le point de le quitter, il me prit amicalement la main et me dit : « Lorsque tu auras formé ton régiment, — et j'entends que tu le formes en tout d'après le système autrichien, — tu me le feras savoir, alors tu me l'amèneras sur la Théresienwiese[2]. D'ici là, toutes les fois que tu viendras à Munich tu pourras venir me voir sans me demander d'audience. Triva te donnera ses instructions. Toutefois tu restes absolument libre de former le régiment comme bon te semblera, et même de t'écarter parfois des instructions données si tu le juges à propos. Adieu! »

Du Palais royal je me rendis donc chez M. de Triva. Là tout un paquet d'instructions, d'ordonnances diverses m'était préparé : j'attendis d'être de retour à Freising pour les étudier.

On se fera facilement une idée de ce que devaient

1. Bleu de ciel et argent sont les couleurs de Bavière.
2. Vaste prairie située à l'ouest de Munich et qui servait de terrain de manœuvres. Sur une légère éminence la do-

être mes travaux et mes difficultés si l'on pense que j'étais le seul officier de la nouvelle garnison. Je n'avais avec moi qu'un ancien maréchal des logis bavarois du nom de Krenkl, qui avait servi autrefois dans un régiment autrichien de chevau-légers, le régiment de Vincent.

Je commençai par choisir parmi les nouvelles recrues, qui comptaient des étudiants de l'Université de Landshut, les jeunes gens qui, ayant une belle écriture, pouvaient être chargés d'emplois, comme celui de tenir le contrôle des chevaux, des hommes, du matériel, etc....

J'entrepris alors la formation de sept escadrons à l'effectif de deux cents hommes, sans compter les officiers. Chaque escadron devait être remonté en chevaux de la même robe, noirs pour le premier, que je commanderais moi-même, bais clairs pour le deuxième, alezans pour le troisième, bais foncés pour le quatrième, blancs pour le cinquième, pies et aubères pour le sixième ; quant au septième, l'escadron de réserve, il recevrait des chevaux de toutes robes.

L'ordre de taille pour les hommes et les chevaux irait de la droite à la gauche, le premier et le deuxième escadron comprenaient la grande taille, le troisième et le quatrième la taille moyenne, le cinquième et le sixième la petite taille ; le septième

minant à l'ouest et regardant la ville, a été érigée en 1853 la colossale statue de la « Bavaria ».

des hommes et des chevaux de toutes tailles. Chaque escadron était à quatre pelotons avec les sous-officiers correspondants. Tailleurs, cordonniers, bourreliers, selliers, charrons, menuisiers, maréchaux, furent nécessairement pris dans mes recrues. Chacun de ces corps de métiers se vit affecter une salle spacieuse dans le château de Freising, qui avait été mis à ma disposition, en plus d'une écurie de quatre cents chevaux (ci-devant écurie du prince évêque de Freising). Comme j'étais autorisé également, si besoin était, à faire dans la cour du château des locaux spéciaux, j'en profitai pour faire installer une forge.

Les magasins royaux, établis à Freising, nous fournissaient contre reçu tout ce dont nous avions besoin en fait de draps, toile, coutil, fer, selles, harnachements, etc..., et la répartition s'en faisait ensuite régulièrement entre chaque corps d'état.

Un maréchal des logis, nommé par moi, était à la tête de chaque atelier et chargé de la direction du travail et de tous les matériaux. Tous les huit jours je passais une inspection.

Les hommes purent être ainsi habillés et chaussés sur mesure; le petit équipement, l'armement et le harnachement furent délivrés directement par le magasin du corps.

Une fois les hommes habillés et armés, il me fallut penser aux chevaux que m'avait fourni l'administration territoriale, et qui avaient été logés,

tant dans les écuries du château que dans une caserne de Freising. J'eus surtout affaire avec les brides et les selles. Le maréchal des logis Krenkl et moi étions les seuls à nous y connaître, de sorte que tous les chevaux durent passer par nos mains, et c'est encore nous deux qui nous chargeâmes d'affecter à chaque homme sa monture. Quiconque a une idée des difficultés d'un pareil travail ne sera pas surpris que nous ayons employé cinq grandes semaines à mettre tout en ordre, et pourtant nous y travaillions depuis l'aube jusque bien avant dans la nuit.

Tout le monde équipé, les chevaux bridés, sellés, paquetés, je procédai à l'instruction des cavaliers.

Sept grands manèges furent installés dans une plaine qui s'étend aux portes de Freising, non loin de la caserne; c'était un terrain recouvert de sable et entouré de palissades, tout comme on a l'habitude de disposer les manèges dans les garnisons de cavalerie autrichienne. Les miens ne devaient pourtant servir que plus tard. Il me fallait d'abord penser à l'instruction de mes cadres auxquels serait ensuite confiée l'instruction des hommes. Pour gagner du temps, je me contentai d'abord de leur apprendre à monter à cheval, à en descendre, à se bien tenir, à diriger leur monture à l'aide de la jambe, au pas, au trot, au galop, au galop de charge.

Il me faudrait écrire tout un livre, si je voulais

entrer dans les détails. Je me contenterai donc de dire qu'au bout de deux mois d'un travail infatigable j'avais dégrossi mes sous-officiers ; sans doute leur instruction restait assez rudimentaire, elle était cependant suffisante pour que je pusse leur confier, sous ma surveillance, l'instruction de mes hommes. Quatre mois après, les sept escadrons, bien encadrés, étaient en état d'exécuter à toutes les allures et en ordre déploiements, conversions, marche en bataille et en colonne.

C'était assurément loin d'être parfait, un général de cavalerie autrichien aurait trouvé, à la première inspection, beaucoup à reprendre, mais enfin le régiment était formé et présentait un coup d'œil vraiment satisfaisant.

Ma tâche était donc remplie dans toute la mesure du possible : je n'avais plus qu'à me rendre à Munich demander au ministre de la guerre, Triva, de donner des officiers à mon régiment. Sur l'ordre du roi, fut réuni un conseil de guerre, présidé par Triva, et auquel prit part, avec plusieurs autres généraux, le lieutenant-général de Wrede[1]. Sa Majesté tint à ce que j'y assistasse également.

Je remarquai aussitôt que Wrede prenait régu-

1. Charles-Philippe de Wrede (1767-1838), était d'une famille originaire de Westphalie. Son père, conseiller intime du gouvernement du Palatinat électoral, fut investi en 1790 de la noblesse du Saint-Empire et créé en 1791 baron de la Bavière électorale. Charles-Philippe, baron de

lièrement, et non sans violence, le contre-pied de tout ce que disait le ministre Triva, critiquant et rejetant toutes ses propositions. Ainsi, Triva, proposant l'affectation dans le régiment des chevau-légers du prince Charles (c'est le nom que mon régiment devait porter dans la suite) de plusieurs officiers qui avaient servi dans divers régiments de cavalerie bavaroise, Wrede, constamment soutenu par un groupe important de généraux, ne voulait y voir comme lieutenants et sous-lieutenants que de jeunes nobles bavarois, qui ayant à peine quitté les bancs de l'université de Landshut, ne pouvaient avoir la moindre idée du service de la cavalerie.

Contre cette motion de Wrede, acceptée à la majorité des voix, je me permis de protester, mais le parti de Wrede n'en persista pas moins à repousser la proposition faite par le ministre de donner au régiment des officiers et sous-officiers exercés de longue date, et comme je ne fis qu'accentuer ma protestation, l'affaire dut être portée devant le roi. Wrede usa de son influence auprès du roi pour l'amener à trancher le différend par un moyen terme : une moitié des officiers serait

Wrede, commanda comme lieutenant-général le corps bavarois de la Grande-Armée en 1805 et en 1809. Il fut créé comte de l'Empire Français en 1809, titre reconnu en Bavière en 1810, puis en 1814 prince et feld-maréchal bavarois. Il en sera question fréquemment dans la suite des souvenirs de Grueber.

prise parmi ceux déjà au service, et l'autre moitié parmi les hommes de loi ou autres civils.

Triva ne m'eut pas plutôt communiqué cette décision que je me rendis chez Sa Majesté. Je lui représentai qu'avec des officiers de cavalerie ne sachant rien du métier on ne pouvait rien faire.

Si le résultat auquel j'étais arrivé était encore imparfait et superficiel, cela tenait au peu de temps dont j'avais disposé, et à ce que je n'étais pas secondé. Il était donc de toute nécessité, si on voulait polir cet ensemble resté grossier, d'envoyer au régiment des officiers de valeur. J'exigeais que tout au moins les deux tiers des officiers fussent vraiment des officiers si l'on voulait absolument admettre comme tels des gens absolument ignorants du service. Le roi y consentit.

Ce revirement de la part de Sa Majesté, excita contre moi toute la colère de Wrede. Il me la témoigna à la séance du lendemain, où fut notifiée la ferme volonté de Sa Majesté. « Ah! Monsieur le capitaine, me dit-il d'un air cinglant, votre intrigue a réussi contre moi, ne comptez pas récolter des roses. » Il tint parole.

Ma conduite trouvait une bonne excuse dans ce fait que j'avais seul à répondre de la création du nouveau régiment. Triva me soutint, et avec lui quelques généraux. Wrede n'en quitta que plus furieux la salle des séances ; en s'en allant, il me lança un de ces regards haineux qui ne s'oublient

pas. Pour m'en consoler, le ministre m'emmena chez lui et me retint à dîner. Je partis là-dessus pour Freising, où, comme Triva m'en donna l'assurance, je devais quelques jours après recevoir les officiers destinés au régiment.

Je me consacrai comme précédemment, à l'instruction des hommes, au dressage des chevaux. Quatre jours après, arrivaient de tous côtés les nouveaux officiers. J'avais eu soin d'organiser un manège particulier pour ceux qui n'avaient pas encore servi, la plupart d'entre eux sortant des écoles de droit, quelques-uns anciens employés de commerce, ou la veille encore étudiants : je leur fis moi-même des cours, leur expliquant la théorie, les initiant en un mot au service de la cavalerie.

Bientôt après arrivait le comte Hegnenberg, commandant intérimaire du régiment. Homme plein de loyauté et d'une grande valeur militaire, il avait servi précédemment dans un régiment de cavalerie autrichien, avec le grade de major. Les dispositions que j'avais prises jusqu'alors reçurent sa pleine approbation, aussi continua-t-on sous son commandement à appliquer mon programme.

Avec un début aussi heureux, nous ne devions pas tarder, le comte et moi, à nous lier intimement ; notre amitié ne fut rompue que par la mort, qui vint le frapper sur le champ de bataille de Hanau, comme je le raconterai plus tard.

Le régiment allait compter six mois d'existence,

quand le comte Hegnenberg reçut du ministère l'ordre de se rendre avec moi à un jour fixé chez le Roi. Sa Majesté voulait que huit jours après, notre régiment lui fut présenté sur la Theresienwiese, et Hegnenberg, toujours très délicat, demanda au roi que l'honneur de la présentation me fût réservé, à moi qui étais le créateur du régiment. Sa Majesté voulut bien y consentir; puis, au sortir de l'audience, elle nous invita à nous joindre au cercle de la Cour.

Le soir, au cercle, où se trouvaient aussi le ministre Triva et Wrede, le roi me témoigna une amabilité toute particulière, comme il fit d'ailleurs toujours dans toutes les réunions de la Cour. Il me prit par le bras, se promena avec moi dans le salon, et finalement me conduisit à Son Altesse le prince Charles[1]. « Mon cher prince, dit-il, je vous présente le créateur de votre régiment, et vous, capitaine, saluez le futur colonel-propriétaire du régiment de Freising. »

Le jeune et distingué prince fut charmant à mon égard. Quand le roi se fut retiré, il me présenta à sa sœur Caroline, reine de Wurtemberg, future impératrice d'Autriche[2]. Entourée de quelques

1. Second fils du roi Maximilien-Joseph, né en 1795.

2. Grueber commet ici une erreur. En 1813, la reine de Wurtemberg était Charlotte-Augusta-Mathilde, fille de Georges III, roi d'Angleterre. Elle avait épousé Frédéric, premier roi de Wurtemberg, veuf de Caroline de Brunswick. Caroline-Augusta, fille du roi Max de Bavière, était

dames de la Cour elle était assise à une table de jeu, sans pourtant jouer elle-même ; elle paraissait triste, abattue.

Cette charmante princesse souffrait visiblement de sa malheureuse alliance avec le roi de Wurtemberg, alliance imposée par Napoléon. Elle était alors négligée également à la Cour, aussi pus-je m'entretenir assez longtemps avec elle. Comme adieu elle me dit : « Monsieur le capitaine, je serai très heureuse de vous revoir bientôt à la tête de votre régiment ». Un peu plus tard, je tombai avec le major von Hegnenberg, dans un groupe de généraux où se trouvaient Triva et Wrede. « Vous verrez, me dit Triva en se tournant vers moi, vous amènerez votre régiment comme capitaine, vous le remmènerez comme chef d'escadron. »

Wrede entendant cette déclaration me lança un regard moqueur et se détourna avec affectation, comme s'il eut voulu dire : « Il n'y a rien de fait ».

Il n'y avait rien de fait, certes. Pourtant des félicitations venues de différents côtés firent naître en moi l'espérance de me voir bientôt nommé chef d'escadron, et cette espérance se fortifia d'autant plus que ce soir-là Triva fit plusieurs fois allusion à ma prochaine nomination.

l'épouse du prince royal de Wurtemberg, Frédéric-Guillaume-Charles. Son mariage avec ce prince fut annulé ultérieurement et elle épousa en 1816 l'empereur d'Autriche, François Ier.

Le lendemain, Hegnenberg et moi nous reprîmes le chemin de Freising pour tout préparer en vue de la présentation du régiment.

La princesse Thérèse[1], la reine de Wurtemberg, Caroline, et le prince Charles nous envoyaient, quelques jours après, à Freising, trois magnifiques banderolles pour les trois étendards du régiment. Elles furent solennellement attachées aux étendards devant tout le régiment en tenue de parade, en présence de l'aide de camp général du roi, comte Pappenheim, qui avait été chargé de nous les remettre.

Sept jours après la soirée de la Cour, le régiment se mettait en marche, et faisait étape à Goeding, où nous bivouaquions dans une prairie; nous en repartions le lendemain matin, de manière à être à huit heures à Munich.

A une extrémité de la Theresienwiese se dressait une immense tente, et déjà toute la Cour y avait pris place, tandis que des milliers et des milliers de spectateurs, venus de Munich, se pressaient à l'entour. En face de la tente, en tenue de parade, se tenait le régiment de la Garde avec sa musique. Je fis défiler mon régiment de chevau-légers entre la tente et la Garde, moi-même en tête. Les officiers subalternes étaient au grand

1. Thérèse, princesse de Saxe-Altenburg, épouse du prince royal Louis.

complet, et comme il manquait les capitaines-commandants, je les avais fait remplacer par les lieutenants les plus anciens.

En arrivant devant Sa Majesté, je fais les trois saluts d'usage, et, sabre baissé, je viens prendre place à la gauche du roi, qui est à pied et à quelques pas en avant de la tente.

Le défilé a lieu au pas en colonne de demi-escadrons, le régiment de la Garde présentant les armes et sa musique jouant. Pendant ce temps, le roi me pose des questions précises sur les officiers, les hommes et les chevaux.

Le major von Hegnenberg, déjà appelé auprès du roi, se trouvait à pied derrière lui. Il faisait valoir à tout le haut entourage la régularité de la marche en colonne, l'excellente tenue des hommes, le parfait harnachement des chevaux, et, de toutes parts, venaient à mes oreilles des marques de la plus vive approbation.

A dire vrai, je fus le premier surpris. Jamais mes demi-escadrons n'avaient si bien gardé leur distance, jamais ils n'avaient défilé avec tant d'aisance, tant de précision. « Capitaine, me dit le roi, vous avez parfaitement répondu à mes désirs, le régiment est superbe. » Là-dessus, je rejoins mes cavaliers au galop et déploie le régiment en bataille par une conversion à gauche. Le mouvement est exécuté avec une rapidité, une précision dignes d'éloges. Le roi, entre temps, a repris sa place dans

la voiture de la Cour, et suit la même route que le régiment. Je reviens au-devant de lui au galop, me place à la portière de droite, le sabre bas, et l'accompagne pendant qu'il passe devant le front du régiment, dont l'allure et la tenue provoquent ses éloges réitérés et ceux de la reine assise à côté de lui.

Lorsque la voiture royale eut dépassé mon aile droite, et que j'eus regagné ma place devant le centre du régiment, je fus rejoint par le ministre de la guerre Triva, accompagné d'un grand nombre de généraux et d'officiers supérieurs. Il me renouvela tous ses compliments, et me quitta sur ces mots : « Sa Majesté vous invite, vous et tout votre corps d'officiers, à la soirée de la Cour ».

Le major von Hegnenberg reprenant alors le commandement du régiment, le ramena à Goeding, où les hommes firent un repas chaud ; le retour à Freising eut lieu dans l'après-midi, avec un seul officier pour tout le régiment.

Pendant ce temps-là, les autres officiers revenaient à Munich et nous descendions chez Mme Albert, à l'hôtel de « l'Aigle-d'Or », dans la Kaufingergasse, pour y dîner et faire notre toilette.

Les officiers ne pouvaient alors se présenter à la Cour que dans une tenue spéciale : chapeau tricorne, panache haut retombant, frac de la couleur du régiment avec col et parements semblables à ceux de la tunique, culotte courte, gilet blanc, bas

de soie blancs, souliers de cuir noir à lacets, épée à poignée dorée et fourreau de cuir, ceinturon argenté et gants blancs.

Comme toujours, le roi se montra fort aimable avec les officiers du régiment, et les princes, les princesses suivant son exemple furent d'une affabilité exquise.

Tout le monde me saluait du titre de chef d'escadron. Wrede fut le seul à ne vouloir pas me regarder, il ne manqua même aucune occasion de me manifester l'antipathie la plus marquée.

Quelques jours après notre retour à Freising, arrivèrent les capitaines-commandants promus au régiment, et sortant tous des autres régiments de chevau-légers. En ma qualité de plus ancien, je pris le premier escadron.

Deux mois se passèrent fort agréablement : on travaillait sérieusement, mais chaque samedi nous partions pour Munich, étant invités aux soirées de la Cour.

Au cours de cette période, vint à Freising M. de Kempter, aujourd'hui président de district, alors étudiant en droit à Landshut. Il venait enrôler, comme cadet au régiment, son plus jeune frère Joseph, lequel fut affecté à mon escadron. Il était accompagné de son autre frère Jean, que je devais retrouver plus tard à Brixen, administrateur communal.

Joseph de Kempter, âgé de dix-huit ans, était

charmant; il ne tarda pas à percer et devint capitaine au régiment. Il prit plus tard sa retraite comme major, et mourut à Landshut en 1853.

Sur ces entrefaites, la nouvelle se répand tout à coup de la disgrâce du ministre de la guerre Triva et de sa mise à la retraite.

Pourquoi ? Tout le monde se le demande encore. Triva lui-même, à qui j'allai présenter mes hommages avant son départ de Munich, se contenta de me dire : « Mon cher capitaine, les intrigues, les cabales de Wrede ont amené ma chute; j'en suis peiné pour vous, car vous aurez à en subir les tristes conséquences, étant donné que vous passez pour être mon protégé ».

L'avenir me fit voir que Triva disait vrai.

Wrede devenait donc ministre de la guerre. Sa première action fut de nommer le baron W..., lieutenant-colonel aux chevau-légers du Prince héritier, colonel du régiment, et le major K..., de la gendarmerie, lieutenant-colonel. Comme d'autre part Hegnenberg restait major, le chemin à l'avancement m'était fermé.

Ce n'était là que le commencement des tracasseries.

Le colonel W..., homme hautain et méchant, était de plus un ennemi acharné de tout ce qui touchait à l'Autriche. Il passait dans l'armée bavaroise pour un froid sectaire.

Inspiré par Wrede, il n'eut rien de plus pressé

que de supprimer tout le système autrichien d'après lequel j'avais formé le régiment, brides, selles, paquetages, méthodes, et d'y substituer le vieux règlement bavarois.

Tel fut son premier acte en arrivant au corps. Son second fut son classement des capitaines-commandants, d'après lequel je devais me trouver le plus jeune capitaine. Comme je n'étais que depuis fort peu de temps au service de la Bavière, il convenait de donner aux autres lieutenants bavarois le pas sur moi, d'où passage du 1er escadron à l'escadron de réserve. Blessé par de tels procédés, je demande une permission pour aller à Munich, où, tout d'abord, je m'adresse au nouveau ministre de la guerre. Ne rencontrant chez Wrede que hauteur et dédain, je me rends tout droit chez le roi. Introduit aussitôt chez Sa Majesté, je lui raconte ce qui se passe. Quel n'est pas son étonnement ! Elle n'a jamais eu connaissance des dispositions prises par le colonel W..., me déclare qu'elle remettra les choses au point, et m'en donne la ferme assurance en me congédiant.

Au moment où je franchissais la porte du cabinet, le roi me rappelant m'ordonna de maintenir dans mon escadron, c'est-à-dire dans le premier que je ne devais pas quitter, le système de cavalerie autrichien, voulant, dit-il, se convaincre par lui-même de son opportunité. Aussitôt après mon départ, il faisait appeler Wrede.

Quant à moi, je rentrai aussitôt à Freising, et communiquai au colonel W... les instructions du roi. Elles n'étaient certes pas de son goût, aussi avant d'y donner suite, il attendit des ordres fermes de Munich. Deux jours après ils lui parvenaient, absolument conformes à ce que m'avait dit le roi. En conséquence, je restais le plus ancien capitaine du régiment, et mon escadron conservait son organisation autrichienne.

C'était un dessous pour Wrede, ainsi que pour le colonel W..., et aussi un nouveau sujet de rancune contre moi.

Six semaines après, le régiment recevait l'ordre d'aller camper près de Munich, où, sous le commandement du général de division Wrede, un corps d'armée de quarante mille hommes devait se réunir. Ce corps était destiné à marcher contre l'Autriche, et il devait d'abord se diriger sur Braunau.

La première étape de Freising à Munich, montra amplement combien j'avais eu raison de m'opposer au vieux système bavarois. Mon escadron n'avait pas un seul cheval blessé, tandis que les cinq autres (le septième était resté au dépôt de Freising) en comptaient de dix à quinze, qui, après cette seule marche, avaient le garrot et le dos écorchés.

L'infanterie campa sur la Theresienwiese, tandis que la cavalerie établit ses cantonnements dans les environs de Munich, d'où elle venait, chaque

jour, manœuvrer sur cette même Theresienwiese.

Chaque régiment manœuvra d'abord pour son compte, les chevau-légers du prince Charles comme les autres; ce fut plus tard seulement qu'on fit des manœuvres communes avec l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie.

Le roi assistait chaque jour aux exercices particuliers des régiments de cavalerie. Il remarqua que, dans toutes les marches en bataille du régiment du prince Charles, le premier escadron restait toujours correctement aligné, tandis que les autres escadrons se débandaient et qu'aucun homme n'était en état de maintenir son cheval à l'alignement. Ces mêmes fautes le roi eut à les constater dans tous les autres régiments de chevau-légers. Aussi, après ces manœuvres, me fit-il venir pour me demander la raison d'une différence aussi frappante. J'exposai alors au roi les désavantages de la bride bavaroise, lui montrant comment les branches du mors, placées trop haut ou trop bas dans la bouche du cheval, empêchaient toute action sur la mâchoire et par suite ne permettaient pas au cavalier d'être maître de sa monture.

Pour lui démontrer aussi les inconvénients de la selle et du paquetage d'après la méthode bavaroise, je le priai de faire desseller tous les escadrons après la prochaine manœuvre; à peine trouverait-il dix chevaux par escadron ayant le dos intact.

Ceci provenait uniquement de ce que les selles

bavaroises, au lieu de s'appliquer sur le milieu du dos, par-dessus uue couverture bien étendue, portaient trop sur le garrot, et ce défaut était augmenté par la croupière, qui, trop lâche, permettait à la selle un mouvement d'avant.

De plus les porte-manteaux bavarois étaient remplis dans toute leur longueur, tandis que dans la cavalerie autrichienne on laissait vide le milieu, et que l'on retenait à la selle au moyen d'une courroie les deux extrémités, les empêchant ainsi de ballotter sur le dos du cheval. Les cavaliers bavarois soucieux de cacher les blessures de leurs chevaux replaçaient soigneusement la selle sur la partie malade, le mal naturellement ne faisait que s'accroître, menaçant par suite d'enlever à cette cavalerie tous ses moyens.

Je devais au roi ces explications, tant pour défendre mon honneur que pour répondre aux attaques de mes ennemis. Sa Majesté ordonna donc un jour une manœuvre pour les sept régiments bavarois de chevau-légers ; le roi, le prince Charles, le lieutenant-général de Wrede, et d'autres généraux bavarois y assistaient.

Les six régiments des chevau-légers qui étaient revenus depuis peu de Russie avaient perdu les deux tiers de leur effectif en hommes et en chevaux. Ils avaient donc dû être complétés par des recrues et de jeunes chevaux, mais ils n'en comptaient pas moins un bon tiers de vieux cavaliers et de che-

vaux entraînés et dressés. Le régiment du prince Charles, par contre, n'était composé que de recrues, montées sur de jeunes chevaux mal dressés. L'exercice devait commencer par une charge exécutée par chaque régiment successivement. Dans les six premiers régiments, tous les chevaux, ou à peu près tous, s'emballèrent au galop de charge. On eut beau sonner le ralliement, bien peu y répondirent. Les cavaliers incapables de maîtriser leurs chevaux furent emmenés directement à leurs cantonnements, et parmi eux, bon nombre d'officiers.

C'était le tour de notre régiment. Je rappelle à mon escadron, bridé à l'autrichienne, de bien tenir leurs chevaux en main, de rester botte à botte et correctement alignés, de ne s'échauffer pas trop pendant la charge, et de rallier vite à la sonnerie.

Mes instructions furent suivies, car si les autres escadrons ne tardèrent pas à se débander, partageant ainsi le sort des autres régiments, et si, à la sonnerie de ralliement, bien peu d'hommes purent se grouper autour de l'étendard, pas un de mes cavaliers par contre ne manqua.

Je n'avais pas osé espérer autant. Tous les spectateurs paraissaient stupéfaits de la supériorité du système autrichien.

Le roi, s'avançant vers moi, me crie : « Monsieur le capitaine Grueber, vous avez raison, notre système de bride ne vaut rien. La cavalerie autrichienne est une armée d'élite universellement ré-

putée. Je vais introduire dans mon armée la méthode autrichienne ».

Je remarque à ce moment Wrede qui écume de rage, ses yeux lancent des flammes tandis qu'il passe devant le front de mon escadron.

Le lendemain, nouvelle manœuvre des régiments de chevau-légers, et de nouveau je suis le seul à ramener mon escadron au complet.

La jalousie, la haine qu'on a contre moi se lit sur tous les visages, seul le roi qui, avec sa suite, chevauche quelque temps à côté de mon escadron, m'exprime sa satisfaction.

Le surlendemain, le roi fit déployer sur le terrain de manœuvre les sept régiments, et commanda d'ouvrir les rangs et de desseller.

C'était pour moi la victoire. Personne n'en pouvait croire ses yeux. Presque tous les chevaux étaient atrocement blessés, les garrots étaient tuméfiés, les dos écorchés et purulents, une affreuse puanteur se dégageait de tous les rangs que traversait le roi.

Mon escadron est encore le seul à être net et indemne de toute blessure. Wrede lui-même est obligé de reconnaître que selle et paquetage sont défectueux dans les autres escadrons. Le roi continuait son inspection, se frappant continuellement la cuisse de sa main droite. Sans contredit, plus de la moitié de l'effectif était incapable de fournir aucun service. Revenu à mon escadron, le roi

s'arrête et se tournant vers Wrede. « Eh! bien, mon cher Wrede, nous voilà bien forcés de reconnaître que le système autrichien est le meilleur ». Wrede avec une colère rentrée se range à l'avis du roi, puis il donne l'ordre de reseller et de regagner les cantonnements.

Les manœuvres furent aussitôt arrêtées, et pour permettre aux régiments de cavalerie de guérir leurs chevaux, les quatre autres semaines que dura encore le camp furent exclusivement consacrées à des manœuvres d'infanterie et d'artillerie. Pendant toute cette période, mon escadron fut seul à fournir toutes les estafettes et tous les plantons auprès des différents généraux.

Ce fut un événement dans toute l'armée, quand parut le décret royal substituant la selle et le harnachement autrichiens à la selle et le harnachement bavarois.

Si ma franchise et mon indépendance se trouvaient momentanément récompensées par le résultat obtenu, il était certain que cela devait me valoir des inimitiés sans nombre; appuyées en outre sur la rancune du lieutenant-général de Wrede à mon égard, elles devaient finalement m'être fatales.

C'était toute la cavalerie bavaroise qui était en jeu. Aussi tous les officiers conçurent-ils pour moi une haine qu'ils s'empressèrent d'afficher en toute occasion. Je ne fus guère que deux ans au service de la Bavière, mais dans ce court espace de temps

j'eus vingt et un duels, tous provoqués par la façon révoltante dont on prétendait me traiter. Wrede lui-même, furieux du dessous qu'il avait éprouvé, ne put garder le silence et dit un jour en public : « Ah! il viendra bien un temps où l'orgueil de l'Autrichien sera confondu ».

Il n'en fallait pas davantage pour encourager mes ennemis, lesquels, quoi qu'il advint, étaient assurés de l'appui de Wrede. Je ne fus plus appelé que le « fanfaron autrichien », et pourtant j'étais né Bavarois!

Je vais d'ailleurs citer quelques-unes des scènes injurieuses dont je fus l'objet.

Mon premier duel eut lieu deux jours après que le roi eut passé l'inspection des chevaux des sept régiments. Entrant le soir à l'hôtel du « Coq d'Or », dans la Semligergasse, pour y souper, je trouve dans la salle à manger, assis à une table, plusieurs officiers de cavalerie. Je les salue, puis me dispose à m'asseoir à côté d'eux. En un clin d'œil ils sont tous debout et crient au garçon : « Garçon, donne-nous une autre chambre, où nous puissions nous enfermer à l'abri du vent d'Autriche ». Une preuve que cela était bien concerté, c'est que tous en même temps avaient prononcé les mêmes paroles.

Tout naturellement, j'empoigne le premier qui se trouve à ma portée, un certain lieutenant baron L..., des chevau-légers du Prince Royal, et le somme de me rendre raison. Tous de m'entourer

aussitôt et de railler les fanfaronnades autrichiennes! Quelques minutes après, L... et moi nous étions en présence dans le grand vestibule, le sabre au poing. Le combat dura une demi-heure, au bout de laquelle je lui fais une belle entaille au visage. Nous rentrons dans la salle à manger, le blessé s'y fait panser, puis tous s'en vont avec lui, me laissant seul dans l'hôtel.

Une telle insolence m'avait rendu furieux. Je retournai à mon quartier situé à un quart d'heure de Munich au château du comte Buttler, colonel bavarois en retraite.

Le lendemain matin, je venais de me lever, quand le comte L... et le baron H..., le premier capitaine et le second lieutenant au même régiment que moi, se précipitent dans ma chambre et me provoquent sous prétexte que la veille, à l'hôtel du « Coq d'Or », j'avais traité d'ânes le corps des officiers du prince Charles. Or, la chose s'était passée tout autrement. J'avais demandé au lieutenant L... raison des injures qui me venaient de tous côtés. Celui-ci, en réponse, me reprocha d'avoir faussé les idées du roi avec toutes mes fanfaronnades rapportées d'Autriche, et ainsi de lui avoir fait croire que les Autrichiens étaient seuls bons cavaliers. Je me contentai de répliquer que les manœuvres de cavalerie avaient clairement montré à tous les assistants la supériorité des procédés autrichiens.

J'ajoutai que même les officiers du régiment du prince Charles, en raison de leur système de bride, n'avaient plus été maîtres de leurs chevaux pendant la charge, et qu'ils avaient été entraînés avec les autres aux écuries, leurs montures faisant ce qu'elles voulaient.

Mon escadron, par contre, bridé à la manière autrichienne, avait pleinement justifié mes assertions, et vraiment celui-là avait le cerveau dérangé qui ne voulait pas le reconnaître.

Mes paroles, échappées dans l'emportement de la colère, avaient été rapportées le soir même aux officiers du prince Charles; de là cette accusation.

Je m'habille donc, je répète ce que j'avais dit la veille à L... et, avec Ln. et St., je m'en vais trouver le capitaine Sch., cantonné dans le même château, et le prie de me servir de second. Le duel eut lieu dans le jardin du château.

St., atteint par moi au bras droit, laissa tomber son sabre.

Ln., en sa qualité de second, me provoqua pour l'après-midi. A trois heures nous étions en présence dans le même jardin, lui avec le baron W..., un lieutenant du régiment comme second. Je l'expédiai de même avec un solide coup de sabre sur la main droite.

Le même jour, au soir, je me promenais à Munich dans le Hof-Garten avec la famille Tuschl; deux officiers du régiment du Prince Royal, le capi-

taine S... et le lieutenant H..., clabaudent derrière nous, et disent bien haut :

« C'est vrai, pour faire sa cour, il n'y a que les fanfarons d'Autriche; mais s'agit-il de se battre, ils se cachent sous les jupons des femmes. »

A n'en pas douter c'était à mon adresse; je me détourne donc :

« Messieurs, leur dis-je, je vous prie de me laisser tranquille ici; demain je serai à vos ordres. Vous savez où est mon quartier. — « Très bien, crie L..., demain matin à huit heures à votre quartier; » et tous deux s'éloignent.

Le lendemain à l'heure indiquée les deux officiers étaient dans ma chambre. Nous passons au jardin. S..., après quelques minutes de combat, fut atteint à l'épaule droite.

Au moment de nous séparer, je lui demande enfin pourquoi il m'a provoqué : « Parce que, me répondit-il d'un ton hautain, vous nous avez fait tous passer pour des imbéciles auprès du roi.

A midi, j'étais comme d'habitude à la table d'hôte de « l'Aigle d'Or ». Plusieurs officiers des divers régiments de cavalerie, qui n'avaient pas l'habitude de fréquenter l'hôtel, y vinrent ce jour-là. Était-ce hasard, était-ce calcul?

Je crois plutôt que c'était calcul, car à peine eurent-ils pris place qu'ils se mirent à m'injurier. Déboutonnant leur tunique, ils crient bien haut : « Garçon! ouvrez donc la fenêtre que ce vent d'Au-

triche, dont le souffle nous étouffe, puisse sortir bien vite ».

C'était encore pour moi, il n'y avait pas de doute ; je gardai pourtant le silence, continuant à manger tranquillement ma soupe.

Alors le capitaine des chevau-légers du Roi assis en face de moi renverse exprès son verre de vin devant mon assiette, et dit : « Après le vent, la pluie, l'Autrichien va pouvoir se baigner ».

Du coup, la colère m'emporte, je réponds par une autre injure.

Puis les injures succèdent aux injures.

Finalement, on se donne rendez-vous pour quatre heures de l'après-midi, à la tour chinoise, dans le jardin anglais.

Là, je devais avoir affaire à plusieurs d'entre eux.

Je me retirai pour aller demander au capitaine Sch. d'être mon second. A quatre heures sonnant, j'étais au rendez-vous. Cinq officiers nous y attendaient déjà.

Le capitaine P... se présente le premier, le sabre au clair. A la deuxième passe, sa coiffure vole en l'air et lui-même s'abat frappé d'un solide coup au front. Le médecin militaire, aidé des autres officiers, l'emporte précipitamment dans la tour et va l'y panser.

Mais P... est à peine tombé que le capitaine M... prend sa place ; il ne me fallut pas cinq minutes pour le mettre hors de combat ; une profonde

entaille au bras droit lui fait lâcher son sabre.

Ce fut le tour du lieutenant comte T.... Il sort furieux de la tour, avec deux pistolets, et veut le duel à quinze pas. Mon second discute avec lui, pour savoir qui tirera le premier : « Ce sera lui, dit-il, parce que c'est moi qui ai été la cause des duels ». A cette prétention, je réponds que P... m'a offensé le premier en renversant son vin devant moi. Mais pour ne pas prolonger la discussion, je propose de tirer au sort. T..., favorisé par le hasard, tire le premier, mais me manque; ma balle, plus heureuse, lui fracasse le bras droit.

Cela faisait le septième duel. J'eus ensuite quelque temps de repos; grâce sans doute à une audience du roi que je raconte plus loin.

Il ne passait guère de jour que je ne fusse ennuyé par les officiers de mon régiment ou d'autres. Si donc je voulais me soustraire à ces querelles, il ne me restait plus qu'à éviter les compagnies où je pouvais rencontrer des officiers de cavalerie.

En conséquence, je ne fréquentai plus que la famille Tuschl.

M. von Tuschl était secrétaire dans un ministère et avait épousé la sœur de mon ancien maître Lautenschlager.

Avec ses trois charmantes filles Louise, Amélie et Catherine, il occupait un appartement à l'hôtel de l' « Aigle d'Or ». Je venais dans cet intérieur passer mes moments libres, ou bien je visitais les

environs de Munich, ravissants comme on sait; en tout cas, je me tenais avec soin à l'écart de toute société d'officiers.

Je n'en eus pas moins ces duels que je viens de relater, duels dans lesquels j'eus toujours la chance de laisser à mes adversaire de sanglants souvenirs. Cela fit naturellement beaucoup de bruit, et le roi finit par en être informé.

Un beau jour, un aide de camp vint me prier de passer chez Sa Majesté.

Le premier abord fut plutôt froid. « Qu'est-ce que j'apprends, me dit le roi, vous blessez grièvement mes officiers, seraient-ce là, par hasard, les mœurs de l'armée autrichienne? »

« Dans l'armée autrichienne, répondis-je, on ne permet pas que des corps de troupes entiers s'acharnent après un camarade, comme après un gibier, pour lui porter le coup de mort. On se bat, là-bas, quand l'honneur le demande, mais sans être forcé de se garantir chaque jour contre des pièges nouvaux. Tous les officiers de la cavalerie bavaroise se sont conjurés contre moi, et cela, parce qu'ils se croient atteints par votre décret prescrivant l'introduction de la méthode autrichienne, parce qu'ils me regardent comme l'instigateur de vos nouvelles ordonnances. Ils ont formé le plan de m'expédier dans l'autre monde, ou tout au moins de faire de moi un invalide : force m'est donc de tirer le sabre. Je ne suis pas même en paix dans mon

propre cantonnement, on me provoque par les paroles les plus blessantes, j'y réponds en homme d'honneur. »

Là-dessus, je fais au roi le récit de mes duels et ajoute pour finir que le général de Wrede est à la tête de ce mouvement hostile.

Le roi, qui tout d'abord m'avait dit « vous », preuve certaine de ses préventions contre moi, se lève de son siège, me prend la main, me dit avec bienveillance : « Sois tranquille, mon cher Grueber, je me charge de l'affaire, tu peux compter sur la protection de ton roi ».

Je quitte le cabinet royal sur ces bonnes paroles, mais non sans entendre donner à l'aide de camp l'ordre d'appeler le général de Wrede.

Ce qui se passa après, je ne le sais. Tout ce que j'appris dans la suite, c'est que le lendemain Wrede convoqua les colonels des sept régiments de chevau-légers ; ces derniers réunirent ensuite respectivement leurs officiers.

Le reste demeura un mystère pour moi. En tout cas, à partir de ce jour, on ne me dit plus rien, lors même que je m'aventurais dans les cercles d'officiers ; je suppose que le roi avait donné des ordres.

Quatre semaines environ après la réunion de ce camp d'instruction, Wrede reçut l'ordre de porter l'armée sur Braunau, contre le corps autrichien du feld-maréchal-lieutenant prince de Reuss-Greiz.

CHAPITRE II

CAMPAGNE DE 1813

Le départ eut lieu par une belle matinée de septembre 1813. Tout Munich était sorti pour nous dire adieu. Nous défilons d'abord devant le roi, puis nous marchons sur Braunau accompagnés quelque temps par la population de la capitale.

La famille Tuschl était à côté de moi, qui naturellement me trouvais à la tête de mon escadron. Elle chemina ainsi une bonne heure, et nous nous dîmes adieu. Ce devait être l'adieu final, je n'ai plus jamais revu cette excellente famille. M. von Tuschl mourut dans le courant de l'année, sa femme ne tarda pas à le rejoindre et les trois jeunes filles se marièrent.

Nous atteignîmes Braunau à marches forcées. Notre cavalerie enfin munie de la selle et du paquetage importés d'Autriche, finit par en constater les avantages; car, malgré la fatigue des étapes, nous n'avions que fort peu de chevaux blessés.

Les avant-postes établis au-delà de Braunau étaient fournis par un régiment d'infanterie de la Garde, et les chevau-légers du prince Charles.

La ligne des avant-postes fut constituée par un bataillon et un escadron, lesquels s'établirent sur la rive droite de l'Inn, en territoire autrichien, à une lieue environ de Braunau ; le gros bivouaquait sur la rive gauche, en arrière de Braunau.

Wrede établit son quartier général dans un château situé non loin du bourg bavarois de Thann.

C'était mon escadron qui se trouvait sur la ligne d'avant-postes ; j'avais ainsi l'honneur d'ouvrir les hostilités.

Je m'établis dans un champ, à cheval sur la route de Linz.

Mon aile gauche s'appuyait sur la garde du corps et mon aile droite était couverte par l'Inn. Je détache alors de mon gros un lieutenant avec son peloton, et l'envoie à une certaine distance avec mission d'établir des vedettes. Pendant ce temps j'étudie le terrain, pour le cas d'une attaque toujours possible. Ma reconnaissance me conduit dans un village non occupé par l'ennemi, où je me renseigne ; j'apprends que les avant-postes autrichiens sont à une heure de là. Au presbytère, où je me rends au galop, je trouve un bon accueil ; le curé me fait monter à sa chambre et, avec une longue-vue, je distingue très clairement à une demi-heure du village, environ, un cordon de vedettes formé par les uhlans autrichiens. Le curé m'apprend que derrière ce cordon il y a, caché dans un petit bois, un escadron des cuirassiers du duc Albert et quatre

escadrons de uhlans; plus loin, en arrière, le prince de Reuss avait tout son corps d'armée.

Quelle pénible impression fut la mienne, quand je me vis en présence d'un détachement de ce régiment dans lequel j'avais commencé ma carrière militaire, et toujours été si heureux.

Les cuirassiers du duc Albert étaient bien dans les environs de Leipzig, comme je l'appris dans la suite, mais dans cet unique escadron détaché des autres n'avais-je pas, parmi les officiers, maints bons amis. Je me sentis encore plus mal à l'aise en pensant que j'allais me rencontrer avec des cavaliers de réputation universelle. N'allaient-ils pas écraser mon escadron encore bien peu exercé, et porter un coup fatal à mon honneur, à ma réputation?

Mais il fallait partir. Je prends congé du curé et cours donner mes instructions aux avant-postes pour tous les cas possibles d'attaque. De là, je regagne le gros de mon escadron.

Le premier jour, calme parfait. Le second, dès l'aube, j'entends un feu de tirailleurs sur mon aile droite, et remarque bientôt qu'il est très vif. Vite, je fais monter mes hommes à cheval, et prenant le lieutenant baron Weichs avec son peloton, je me porte en avant, au galop, pour me rendre compte de la situation.

En m'approchant de nos tirailleurs, je remarque, non sans peine à cause du jour naissant, que les

prétendus tirailleurs ennemis portent des casquettes à panache blanc.

Il n'y a plus de doute pour moi, nous sommes les victimes d'une fatale erreur.

Il faut savoir, en effet, que si le régiment du prince Charles portait des shakos à plumet blanc, les six autres régiments de cette arme avaient des casquettes avec même plumet. Mes recrues, qui n'avaient jamais vu de cavaliers autrichiens, prirent dans le demi-jour, ces coiffures pour des casques ennemis, et reçurent à coups de fusils une patrouille de chevau-légers du Prince Royal, envoyée du quartier général de Wrede.

L'ennemi supposé ripostait d'ailleurs énergiquement.

Je m'élançai au galop vers l'officier bavarois et fit promptement reconnaître l'erreur.

L'unique conséquence fâcheuse fut que la cavalerie autrichienne, alarmée de son côté, envoya sur nous quelques détachements de uhlans.

Ceux-ci toutefois, restés à distance, évitèrent de s'engager. Nos vedettes reprirent leurs postes d'observation et le feu cessa.

La patrouille bavaroise en profita pour rentrer dans nos lignes.

Quatre jours après, un major autrichien se présentait devant nos avant-postes comme parlementaire.

Aussitôt averti, j'allai le reconnaître avec le lieu-

tenant baron Weichs, jusqu'à la vedette la plus avancée.

Le major autrichien était porteur d'une dépêche pour le lieutenant-général de Wrede. Je fis monter Weichs dans la voiture de l'Autrichien, en le chargeant de le conduire au quartier général bavarois. Il était onze heures du soir. Le parlementaire nous apportait la surprenante, mais agréable nouvelle, que l'Autriche devenait l'alliée de la Bavière. Il nous apprenait, de plus, que le lieutenant-général Raglowich, détaché avec l'armée française jusqu'à la bataille de Leipzig, regagnait en hâte la Bavière.

Cette nouvelle nous fut confirmée par Weichs, lorsque vers minuit il revint du quartier général. Nos troupes manifestèrent la plus grande joie de cette alliance, et remplirent la profonde nuit de leurs cris d'allégresse.

Je reconduisis, avec mes officiers, le parlementaire jusqu'au point où je l'avais pris, et fis replier les vedettes comme j'en avais reçu l'ordre.

Au point du jour, mon escadron rejoignait le régiment bivouaqué sur la rive gauche de l'Inn.

Quelques heures après, le corps d'armée autrichien, conduit par le prince de Reuss-Greiz, franchissait l'Inn. Le corps de Wrede était campé tout contre la route; avec tous les officiers, j'allai saluer nos nouveaux alliés.

L'escadron des cuirassiers du duc Albert marchait en tête; ses officiers, tous de vieux amis,

m'embrassèrent remplis de joie. L'écoulement de l'armée autrichienne dura toute la journée; son premier bivouac en terre bavaroise était établi à proximité de la route, à deux heures de Braunau.

Le lendemain matin, vers six heures, nous nous mettions en marche à notre tour, prenant une heure d'avance sur les troupes autrichiennes.

Le troisième jour, les deux corps d'armée poursuivirent leur route sur Würzburg, à marches forcées, mais gardant entre eux la même distance; les Bavarois à l'avant-garde.

Ici, rappelons un nouveau trait de grandeur d'âme de la part de Napoléon. Ayant appris avant la bataille de Leipzig la défection du roi de Bavière et son alliance avec l'Autriche, il lui était facile de faire prisonniers le général bavarois Raglowich et ses quatre mille hommes. Il les laissa cependant s'en aller librement, si bien que ce corps put, dès la bataille de Hanau, lutter contre lui.

A midi, on s'arrêta pour permettre aux hommes et aux chevaux de réparer leurs forces. Après la halte de peu de durée l'on marcha toute la nuit, en passant par la forêt de Geisenfeld. Au cours de ce trajet se passa un incident plutôt comique, mais très préjudiciable pour mon escadron.

Il faisait nuit noire quand notre régiment traversa la forêt. Aussi, chaque homme avait-il l'ordre de ne pas perdre de vue le rang précédent, de façon à ne se point égarer.

Mais il arrive souvent, dans les marches de nuit, que la tête de colonne se trouve arrêtée par quelque obstacle : troupes qui se croisent, chemins creux, ponts trop étroits, broussailles, etc., l'arrêt se répercutant naturellement jusqu'à la queue.

Un lieutenant de mon escadron avait devant lui un soldat monté sur un cheval blanc, et prenait grand soin de ne le pas perdre de vue. Mais cet officier, précédemment employé de commerce à Munich, était très myope. Un certain arrêt me paraissant se prolonger plus que de raison, je gagnai la tête de mon escadron pour voir ce qui se passait. Or, arrivé au lieutenant en question, je le trouve endormi sur son cheval, arrêté devant une haute borne blanche, qui, placée à un carrefour, indiquait la direction d'Inglostadt à droite, juste en face de celle de Würzburg. Mais de colonne, il n'y en avait plus.

« Eh bien, dis-je au lieutenant, où est l'homme que vous devez suivre ?

« Comment, me répond-il, mais il est là, sur son cheval blanc. » « Eh ! grand Dieu ! regardez donc, c'est tout simplement une borne. »

Le lieutenant se frotte les yeux, navré, en constatant son erreur ; il suppose qu'endormi, il aura, au départ de la colonne, amené son cheval devant cette borne, où celui-ci se sera arrêté de lui-même.

Comment, maintenant, deviner la route suivie par la colonne ? Autant qu'on en pouvait juger dans

l'obscurité, les deux chemins également foulés par les troupes semblaient pouvoir être utilisés indifféremment. Le malheur voulut que nous prissions à droite, et à l'aurore, nous débouchions dans un village qui se trouvait à trois heures de l'endroit choisi par le régiment pour bivouaquer.

Force fut donc de prendre un guide monté pour gagner par les chemins de traverse la route de Würzburg. Après trois heures de marche, nous retrouvons notre régiment campé dans un champ, prêt à repartir. Les chevaux avaient eu le temps de manger, et nous dûmes le suivre sans pouvoir donner aux nôtres leur ration, en dépit de leur fatigue.

Nous dûmes en laisser onze en route, complètement épuisés. Nous les retrouvâmes heureusement rétablis avant la bataille de Hanau.

Quant au lieutenant, cause de cette fâcheuse aventure, le colonel, après enquête, le condamna à la prison.

Quatre jours après notre départ de Braunau, nous arrivâmes à huit heures du matin près d'une localité appelée Vohburg, nous nous y installâmes au bivouac le temps nécessaire pour cuire la soupe et faire manger les chevaux, puis de repartir dans la direction de Würzburg.

Le lendemain soir, vers les neuf heures, le régiment s'arrêtait dans un gros bourg wurtembergeois, à quelque deux heures de Würzburg. Il avait été

décidé qu'on s'y établirait en cantonnement ; et les officiers, chargés du logement, avaient déjà tout préparé.

Le bonheur ou le malheur voulut que je fusse logé dans un superbe hôtel. Sitôt descendu de cheval, je suis conduit fort aimablement à une chambre par l'hôte lui-même, qui m'éclaire et me dit qu'une table bien servie m'attendait au rez-de-chaussée.

Quel n'est pas son étonnement, quand, le remerciant cordialement de son souper, je le prie de me laisser me coucher tout de suite.

Telle était ma fatigue, que je pouvais à peine ouvrir les yeux ; aussi, à peine enfoncé dans l'excellent lit de plume, je m'endormais du plus profond sommeil.

Il pouvait y avoir une heure que j'étais dans les bras de Morphée, quand mon maréchal des logis chef Windsberger vint me secouer et me communiquer l'ordre de partir de suite pour Würzburg. Nous devions, avec le régiment autrichien « Grand duc de Bade », enlever d'assaut la forteresse.

S'il ne s'était pas agi de marcher à l'ennemi, j'eusse songé à me faire porter malade, tellement j'étais brisé de fatigue et incapable de remuer un membre.

Dans la rue se faisait entendre le boute-selle. Je percevais dans mon sommeil le piétinement de mon escadron venant se ranger devant l'hôtel, j'étais toujours enfoui profondément dans mon lit.

Quatre fois mon ordonnance vint me secouer sans succès, quand enfin mon maréchal des logis chef vint me dire que l'escadron était prêt.

Je m'arrachai avec fureur à la céleste douceur du lit. M'habiller, monter à cheval, fut l'affaire d'un instant, mais pour la première fois je maudis la vie militaire : ce fut d'ailleurs la seule fois.

On eût dit que toutes les cataractes du ciel étaient ouvertes, nous nous mîmes en marche par une nuit que la tempête rendait plus profonde encore. Bientôt, nous entendons le bruit de la canonnade. Le commandant français de la place de Würzburg s'efforçait par un feu violent d'empêcher les travaux de nuit du corps d'investissement.

A l'aurore, nous étions en vue de la forteresse, mais encore en dehors de la zone du feu.

Le régiment d'infanterie autrichien « Grand duc de Bade », se préparait justement à l'assaut. De toutes parts, on apportait les échelles et les fascines ; l'artillerie bavaroise chargée d'appuyer l'assaut, avait déjà réussi à faire quelques brèches. Subitement, à neuf heures du matin, on voit flotter le drapeau blanc : le commandant français capitulait. Nous laissons une petite garnison prise sur le régiment du grand duc de Bade, et vite en route pour Aschaffenburg et Hanau, à la suite du corps d'armée austro-bavarois.

La nouvelle de la défaite des Français à Leipzig, de leur retraite sur Hanau, est dans toutes les bouches.

Il s'agit, pour notre corps d'armée, de leur couper la retraite. Nous retrouvons à Aschaffenburg d'autres régiments de chevau-légers, auxquels nous sommes réunis; la division ainsi formée est dirigée au trot sur Hanau, notre régiment en tête.

Mais en arrivant à proximité de la ville, nous apprenons que l'avant-garde de Napoléon nous y a précédés.

Force nous est donc de nous arrêter en vue de Hanau, pour attendre l'infanterie.

Un assaut vivement mené la rend maîtresse de la ville; notre régiment arrive alors au galop pour achever le succès, balayer les rues, et rejeter l'ennemi dans la plaine.

Nous entrons par la porte inférieure; au moment où le premier peloton de mon escadron la franchit il est anéanti par un coup de canon à mitraille. Tout le monde est tué, sauf quelques-uns seulement blessés. Prompt comme l'éclair, le reste du régiment bondit par-dessus les cadavres et enlève cette pièce de canon d'ailleurs sacrifiée d'avance.

La poursuite se continue jusqu'au-delà de Hanau. Nous nous arrêtons vers Gelnhausen, couvrant le déploiement de notre armée qui occupe le terrain conquis, et se déploie pour recevoir Napoléon.

Les dispositions prises sont les suivantes :

En face de nous s'étend la forêt de Gelnhausen que nous savons pleine de patrouilles françaises.

Notre aile gauche est constituée par les sept régiments bavarois de chevau-légers ; le centre et l'aile droite par les infanteries autrichienne et bavaroise.

En arrière, une deuxième ligne de composition analogue : aile droite et centre, formée par de l'infanterie des deux pays, aile gauche par la cavalerie autrichienne, une division[1] de uhlans de Merveld, un escadron de cuirassiers du duc Albert, tout le régiment de cuirassiers de Maurice Liechtenstein, enfin deux autres divisions de dragons. Dans tous les intervalles était répartie l'artillerie autrichienne et bavaroise[2].

Une fois tout le monde en place, la cavalerie mit pied à terre, l'infanterie forma les faisceaux. On fit la soupe, la ration fut donnée aux chevaux, de la paille de couchage distribuée. Pour abriter les officiers de la pluie qui tombait à verse, des abris furent dressés, sous lesquels on n'était pas trop mal.

Le calme avec lequel tout le monde vaquait à ses occupations, contrastait avec notre proximité immédiate de l'ennemi.

Notre ligne d'avant-postes était tout contre la lisière de la forêt, et à environ mille pas de notre

1. Une division = 2 escadrons.

2. Est-il besoin de rappeler qu'à la vue de ces dispositions, Napoléon s'écria : « Pauvre de Wrede, j'ai pu le faire comte, je n'ai pu le faire général ! »

première ligne de bataille. En outre des nombreuses patrouilles de combat d'infanterie, le major comte Hegnenberg fut envoyé avec sa division en reconnaissance sur Gelnhausen.

Il ne rentra qu'après minuit.

Je reposais avec mes officiers dans notre hutte quand le comte, après avoir ramené sa division au bivouac, s'en revient à cheval de notre côté, et demande à un de mes hommes où se trouve le capitaine Grueber. De dessous notre abri de paille, nous lui crions tous à la fois : « Ici mon commandant, ici ! » il met pied à terre, fait débrider et attacher son cheval avec les nôtres, à une voiture de vivandier, et se glisse à côté de nous, dans la paille.

Il nous fait part de ses observations, et du compte rendu qu'il en a fait au colonel à son retour, puis termine par ces mots : « Mon cher Grueber, nous allons encore avoir une chaude journée : autour de Gelnhausen, cela fourmille de Français. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'un coup de feu se fait entendre tout près de nous. Les chevaux s'agitent, nous nous levons précipitamment pour les calmer. Mais d'où venait le coup de feu. Après avoir longtemps cherché, nous découvrons que le cheval du major, en se frottant à la voiture a fait partir le pistolet placé le long de l'arçon.

Quelque insignifiant que pût être cet incident,

le major en fut étrangement affecté, comme d'un sombre présage.

D'un air morne, il reprend sa place à mon côté, et tirant une bouffée de sa pipe : « Mon cher Grueber, me dit-il, c'est aujourd'hui mon tour ».

En même temps, il retire de son portefeuille un médaillon contenant le portrait d'une personne qu'il aimait tendrement, une dame Von Sch..., veuve, que je connaissais fort bien pour l'avoir vue souvent avec lui à Freising.

Mais en sa qualité de chevalier de Malte, il ne pouvait songer à l'épouser. Il me donne le médaillon en me priant de le remettre à son amie quand je rentrerais à Munich, et de lui dire que sa dernière pensée a été pour elle, car il le sait à n'en pas douter, il restera aujourd'hui sur le champ de bataille.

En vain je lui représente que je puis être victime du même sort, en vain je m'efforce par tous les moyens de dissiper son pressentiment; il me faut recevoir le médaillon et lui promettre d'accomplir son dernier désir.

Puis, après quelques instants d'un triste entretien, nous cédons au sommeil.

A six heures nous étions réveillés en sursaut par le cri répété de : « A cheval », joint à la fusillade qui crépitait aux avant-postes.

Le temps de renvoyer en arrière nos chevaux de main et nous étions en bataille.

Vers huit heures du matin seulement, apparurent des masses de cavalerie ennemie qui, refoulant nos avant-postes, se déployèrent sur la ligne que ceux-ci occupaient.

En même temps l'artillerie française, défilée dans la forêt, nous accablait sous une grêle de projectiles et décimait cruellement nos rangs.

Bientôt débouchent de la forêt, à droite et à gauche, des masses d'infanterie qui, venant se ranger à côté de la cavalerie, s'établissent face à nous, sans que nous gênions leur mouvement.

Toujours immobile sous le feu, notre armée attend que son chef lui donne un ordre. Enfin, au bout d'un long quart d'heure, arrive comme un ouragan Wrede, entouré d'une suite nombreuse ; il donne à la première ligne de bataille l'ordre de se porter à l'attaque.

Les sept régiments de chevau-légers se lancent sur la cavalerie française, qui nous attend de pied ferme.

Au moment où nous allions l'atteindre, elle exécute avec précision une conversion sur la droite et sur la gauche, par laquelle elle démasque derrière son centre une batterie de plus de trois cents pièces de canon, et nous sommes écrasés à bout portant par un effroyable feu à mitraille.

Parmi les innombrables cavaliers fauchés, se trouve le major Hegnenberg.

Ce qui reste de la cavalerie bavaroise, s'enfuit

pêle-mêle pensant se reformer derrière la deuxième ligne de bataille.

Bien peu toutefois réussissent à maîtriser leurs montures. Cinquante hommes environ de mon escadron, et à peu près autant de tous les autres régiments, s'arrêtent derrière la deuxième ligne ; les autres sont emportés jusqu'au-delà de Hanau.

La cavalerie autrichienne, en se portant à son tour en avant, semble devoir nous donner le temps de nous rallier ; mais à peine un peu d'ordre a-t-il été remis que la deuxième ligne de bataille, refoulée à son tour, nous entraîne dans sa fuite, laquelle s'effectua sous le feu meurtrier de l'artillerie et sous la poursuite de la cavalerie française.

L'aide de camp de Wrede, le lieutenant-colonel prince zu Œttingen-Spielberg a la tête emportée par un boulet ; le général en chef lui-même, est emporté dans la déroute de cette masse de cavalerie comme par le reflux d'une vague formidable.

Cette course échevelée, exaspérée par les hurlements des Français qui nous poursuivent sans répit, nous ramène bien au-delà de Hanau. Alors seulement on peut songer à se rallier.

Notre centre et notre aile droite éprouvent le même sort que nous, nous avons en effet affaire à toutes les forces de Napoléon. On avait espéré que l'armée alliée, victorieuse à Leipzig, poursuivrait les Français, mais les vainqueurs se trouvaient

dans un tel état d'épuisement qu'il leur fallut deux jours de repos absolu après la bataille.

Napoléon n'étant nullement inquiété sur ses derrières avait donc beau jeu pour anéantir, avec ses masses, le corps d'armée austro-bavarois qui comptait à peine quarante mille hommes.

Notre infanterie fut jetée dans la Kinzig et le Main, où se noyèrent des milliers d'hommes.

Notre corps d'armée étant en pleine déroute, Napoléon ne s'en occupa pas; laissant quelques régiments dans Hanau, il continua sa marche sur Francfort et la France.

Dans cette déroute, une balle de pistolet traversant mon shako, me fit une blessure au sommet du crâne, juste à la même place, où, en 1805, au combat d'Iglau, j'avais reçu semblable atteinte.

Mon manteau était criblé de balles. Tous les officiers de mon escadron étaient d'ailleurs blessés. Le lieutenant Braumüller, fils d'un juge bavarois, avait reçu une balle de mousquet qui, entrée par l'épaule gauche, ressortit par l'épaule droite. L'infortuné avait pu malgré cela nous suivre jusqu'au-delà de Hanau, mais deux jours après il mourait à l'hôpital à Aschaffenburg.

Le lendemain de cette déroute, Wrede, qui avait réussi à reformer son corps d'armée, fit enlever d'assaut Hanau. Comme il se mettait à la tête des assaillants, il reçut une balle dans le bas-ventre.

Transporté à Aschaffenburg, il y resta longtemps entre la vie et la mort.

Le commandement de l'armée passa alors au feld-maréchal-lieutenant autrichien comte Fresnel, et celui du corps bavarois au général Raglowich. La cavalerie bavaroise, lancée à la poursuite des Français sur la route de Francfort, put cueillir un millier de traînards et des fourgons attardés, mais le gros de l'armée était hors d'atteinte.

A Bergen s'arrêta la poursuite. Notre régiment en particulier s'y établit en cantonnements.

De cette localité, quelques hommes furent envoyés reconnaître sur le champ de bataille de Hanau les officiers qui y étaient tombés.

L'identité du seul major Hegnenberg put être établie. Il fut trouvé dépouillé de tous ses vêtements, la poitrine traversée par une balle. On le ramena à Bergen sur une charrette à bras, pour y recevoir les honneurs militaires.

Je perdais dans ce brave commandant un véritable ami, le seul que j'eusse eu au régiment : sa perte fut pour moi cruelle.

Nous restâmes huit jours pleins à Bergen, le temps que mit l'armée autrichienne à venir de Leipzig.

CHAPITRE III

CAMPAGNE DE 1814

Aussitôt notre jonction effectuée avec elle, nous nous dirigeâmes sur la France, par Sachsenhausen, Francfort et Offenbourg. En arrivant devant Kehl, je fus détaché avec mon escadron au corps de siège placé sous les ordres d'un général wurtembergeois ; mon régiment pendant ce temps s'en allait cantonner près de Fribourg.

Tous les deux jours, un capitaine de lanciers wurtembergeois venait me relever avec son escadron, de sorte que je passais un jour sur deux dans un cantonnement situé à une heure de Kehl.

Il en était ainsi depuis une semaine, lorsqu'un beau jour, au moment où je rentrais de la ligne d'investissement, j'entends une canonnade et une fusillade intense dans la direction de Kehl. Faisant faire aussitôt demi-tour à mon escadron, je le ramène d'un temps de trot vers la place, car je supposais une sortie des Français.

Je ne m'étais pas trompé, et en chemin nous rencontrons l'estafette, qui, au galop, nous apportait l'ordre du général d'accourir à la rescousse.

Nous arrivons sous la place pour apercevoir l'escadron wurtembergeois repoussé et vivement pressé par la cavalerie ennemie.

Je déploie mon escadron, le lance à l'attaque, bouscule l'ennemi, et le poursuis jusqu'à la première tranchée.

Là, l'ennemi se reforme ; de mon côté, je rallie mon escadron à cent pas en arrière, et charge une seconde fois en voyant s'ébranler vers nous les Français.

Ceux-ci, pris en même temps de flanc par l'escadron des lanciers, sont complètement et définitivement repoussés.

Mais, dans le choc, j'avais perdu mon magnifique cheval noir tué par un boulet de la forteresse ; je reçus plus tard du roi en dédommagement trente-six louis d'or. Le temps de faire mettre le harnachement de mon cheval sur celui d'un caporal de mon escadron, et je repartais aussitôt, car je n'avais pas eu la moindre égratignure ; puis cela fait, je ramenai mon escadron à l'emplacement primitif.

Cette échauffourée nous avait coûté un caporal et trois hommes tués, et comme blessés le lieutenant Corsé et vingt-sept cavaliers.

Le reste de la soirée se passa tranquillement pour nous, comme pour nos voisins les Wurtembergeois; dans la nuit, un nouveau corps d'investissement composé d'Autrichiens vint nous relever.

Le lendemain matin, je ralliai mon corps à Fri-

bourg, pour marcher ensuite sur Bâle avec les Autrichiens.

A Huningue, le régiment est de nouveau scindé : cinq escadrons restent à faire le blocus de cette place, tandis que le mien fut envoyé au siège de Belfort.

Là, rien de saillant pendant les cinq jours où nous restâmes au bivouac devant la place, quelques sorties et escarmouches sans importance, où je n'eus même pas à intervenir.

Puis des troupes autrichiennes vinrent là aussi nous relever.

Je rejoignis à Huningue mon regiment, avec lequel je franchis peu après les Vosges, nous portant sur Épinal.

Cette marche par les sentiers gelés de la montagne fut extrêmement dangereuse. Les chevaux n'étaient pas ferrés à glace et tombaient sans cesse ; nous fûmes obligés de les prendre en main dans ces pentes abruptes, et malgré cette précaution, on eut de nombreux accidents, jambes cassées, etc., tant chez les hommes que parmi les chevaux.

Nous gagnâmes ensuite Nancy où nous rejoignîmes le gros de notre armée, qui avec la principale fraction des forces autrichiennes était placée sous les ordres du feld-maréchal prince de Schwarzenberg[1].

1. Il peut être utile de rappeler que les forces alliées de première ligne qui envahirent la France en janvier 1814,

L'armée ainsi constituée se porta sur Bar-sur-Aube.

En arrivant en vue de cette ville, les Bavarois sont placés en première ligne. Schwarzenberg, avant d'engager la bataille passe sur le front de nos troupes, accompagné de son quartier-maître-général, le feld-maréchal-lieutenant comte Radetzky[1].

Arrivé devant mon escadron qui se trouve à l'aile droite, il s'arrête; Radetzky déploie sa carte, lui soumet les dispositions qu'il compte prendre, puis, appelant le lieutenant général Raglowich, commandant par intérim les troupes bavaroises, il lui montre Bar-sur-Aube, dont on voyait tous les abords occupés par les Français, et lui donne ses ordres.

Ainsi, pendant tout ce temps, j'avais à trois pas de moi mon ancien colonel, qui avait toujours été si bon pour moi.

Ce n'était ni le moment ni le lieu de me présenter à lui, mais sa vue me causa la plus grande joie. Je sentis se réveiller en moi toute l'affection que j'avais vouée à cet homme.

Malheureusement, je rencontrai là pour la dernière fois ce héros resté justement célèbre.

étaient divisées en trois armées : Armée du Nord [prince royal de Suède (Bernadotte)], 160.000 hommes; Armée de Silésie (Blücher), 46.000 hommes; Armée de Bohême (prince de Schwarzenberg), 200.000 hommes. Le 5e corps de l'armée de Bohême était commandé par Wrede.

1. Chef d'état-major.

D'après les dispositions arrêtées par Radetzky, notre régiment avait mission d'attaquer une masse d'infanterie qui se formait tout près de notre flanc droit.

Après une conversion à droite, nous gagnons la hauteur en colonne de demi-escadrons, nous nous déployons et, par une heureuse charge, nous rejetons cette infanterie ennemie presque sur Bar-sur-Aube.

En même temps l'action s'engageait sur toute la ligne de bataille, les Français étaient repoussés avec de grosses pertes, et Bar pris d'assaut, tandis que notre poursuite nous menant jusqu'au bas des hauteurs, au-delà de Bar-sur-Aube, nous faisait rencontrer notre armée victorieuse continuant son mouvement en avant.

Les Bavarois avaient pris la part la plus active à cet engagement ; on les laissa se reposer dans les environs de Bar-sur-Aube ; les Autrichiens et les Russes furent chargés de la poursuite de l'ennemi, qui se retirait sur Brienne.

Mon régiment eut la bonne fortune de cantonner dans la ville même, et moi, j'eus particulièrement à me louer, ainsi d'ailleurs que les trois officiers de mon escadron, d'être logé chez un commerçant du nom de Delvar. Ce brave homme nous fit pour les deux jours que nous passâmes chez lui une réception vraiment princière.

Sa femme était extrêmement aimable, et ses trois

filles, âgées de 16 à 20 ans, très bonnes musiciennes, nous charmèrent avec leurs morceaux de chant ou de piano.

Quand, le troisième jour, nous dûmes partir à notre tour pour Brienne, notre hôte nous chargea de bouteilles de champagne et de saucissons, nous invitant à repasser chez lui à notre retour.

J'aurai plus tard à relater comment un major bavarois et moi dûmes la vie à ce bon Delvar.

Nous arrivâmes à Brienne pour prendre part à la bataille qui s'engageait[1]. Notre place se trouva être à l'extrême droite de cette ligne composée de troupes autrichiennes, russes, prussiennes et bavaroises.

Brienne fut enlevé, et l'ennemi dut battre en retraite sur Troyes, mais la prise de cette ville me coûta un bien bon ami, le capitaine baron Bechmann. Quelle pénible impression ce me fut quand, devant moi, je le vis emporter mort.

Il avait été avec moi au corps des cadets à Munich, et nous avions été promus ensemble au grade de cornette.

Ces souvenirs passèrent comme un éclair devant mes yeux, car, au même moment, je suis désigné comme soutien de la batterie bavaroise du capitaine Valois, qui se portait en avant.

Valois met sa batterie en position sur une petite hauteur face à Brienne, et fait emmener les che-

1. Bataille de la Rothière (1er février 1814).

vaux; pendant qu'il pointe lui-même une de ses pièces, un boulet lui fracasse la tête.

Ainsi en moins d'une heure, me sont enlevés deux vieux amis, car Valois aussi avait fait avec moi ses débuts de la vie militaire, au corps des cadets de Munich.

Il en était sorti cornette dans l'artillerie.

Étant au corps des cadets, ce pauvre Valois avait perdu l'œil gauche par ma faute et de la façon suivante :

Pour un manquement quelconque, pour m'être battu, je crois, avec quelque camarade, j'avais été enfermé dans la « prison[1] ».

La « prison » était une sorte de petit réduit permettant à peine à deux jeunes garçons de se tenir debout l'un à côté de l'autre. Elle était fermée par une porte dans laquelle était pratiqué un trou de la grandeur du thaler bavarois, pour laisser pénétrer un peu d'air et de lumière.

Valois était déjà venu plusieurs fois regarder à ce trou, curieux de voir la mine que je pouvais faire, et surtout heureux de me narguer. Je l'invite à me laisser tranquille, mais lui de continuer de plus belle. Je le menace de lui lancer mon canif à la tête s'il recommence.

Valois, sans prendre garde à mes menaces, ne fait que multiplier ses importunes visites; fina-

1. En français dans le texte.

lement exaspéré de son manège je lance mon canif, qui l'atteint malheureusement à l'œil gauche.

Ce fut la fin de la querelle, les professeurs accoururent; Valois fut emmené à l'hôpital et perdit l'œil.

Après enquête, il fut blâmé pour sa conduite, et moi je fus condamné à recevoir quinze coups de verges, punition qui me fut solennellement administrée.

Mais revenons à notre sujet.

La batterie ennemie, dont un boulet venait de tuer le capitaine Valois, fut presque aussitôt prise par une division russe, ce qui détermina l'évacuation complète de la ville par les Français.

Entre temps mon régiment exécutait quelques charges heureuses, mais comme j'avais été détaché en soutien de l'artillerie, je n'y pris aucune part, et dans toute cette affaire mon escadron et moi nous ne fîmes rien.

La bataille terminée, je rejoignis le régiment qui bivouaquait au-delà de Brienne.

Tandis que les hommes faisaient la soupe, quelques officiers et moi, profitant du répit dont nous jouissions, allâmes visiter l'école militaire de Brienne.

Malheureusement tout avait été enlevé, le peu de mobilier qui restait était brisé, et du fameux cabinet de monnaies nous ne vîmes que des casiers vides.

Un vieux concierge sortant à la fin d'une cave où il s'était réfugié, nous promena par tout l'établissement, nous faisant voir les différentes salles où Napoléon, élève, avait étudié, son lit conservé dans une chambre spéciale depuis son avènement à l'empire.

Au dire du concierge, le pillage de la maison était l'œuvre de voltigeurs français avant leur départ, et la belle collection de monnaies avait été emportée par le général Mortier lui-même, pour la remettre sans doute à l'empereur Napoléon?

En retournant au camp, nous entendons sortir d'une maison des plaintes, des gémissements ininterrompus.

Portes et fenêtres étant, comme dans toutes les maisons de la ville, enlevées ou brisées, l'entrée en était facile.

Nous y pénétrons donc, et dans une cuisine du rez-de-chaussée nous trouvons trois Français affreusement blessés qui, après avoir défendu cette maison, s'étaient blottis dans l'âtre de la cheminée.

Réunissant quelques-uns de nos hommes qui maraudaient dans la ville, nous leur faisons transporter ces malheureux à notre camp. Le médecin s'empressa de les panser et ordonna leur transfert à l'hôpital militaire, tout en déclarant qu'ils auraient du mal à passer la nuit.

Nous avions tout au moins rempli un devoir d'humanité.

Grand d'ailleurs fut le nombre des blessés, tant amis qu'ennemis, qui furent apportés au camp. Il y eut entre autres un hussard autrichien, à qui l'on dut faire l'amputation de la jambe droite au-dessus du genou. De ma vie, je n'ai vu chez un homme autant de résignation, autant de sang-froid.

Pendant qu'on l'amputait, il fumait tranquillement sa pipe, sans faire ombre de grimace. Une fois seulement, il dit froidement : « Eb adta! » « Cela fait mal » et n'en continua pas moins à tirer des bouffées.

Est-ce parce que j'avais plus de loisirs pour observer, je ne sais, en tout cas je demeurai frappé du nombre de cadavres broyés que je rencontrai sur ce champ de bataille devenu notre bivouac. Les canons avec leurs attelages avaient-ils passé par-dessus eux, c'est probable, car de tous côtés ne se voyaient qu'entrailles et crânes sanguinolents.

A onze heures du soir, l'armée reprenait sa marche sur Troyes, mais en cours de route arrivait la nouvelle d'un échec de l'aile gauche des alliés vers Chaumont.

Pour couvrir la marche de l'armée, le corps bavarois fut détaché en arrière. Par une marche forcée, nous revînmes sur Bar-sur-Aube, que nous atteignîmes le lendemain à neuf heures du soir.

Pendant la traversée de la ville, nous reçûmes des coups de fusils tirés des fenêtres par les habitants. Entre autres, fut tué un aide de camp du

général de Wrede, détaché en la même qualité auprès du général Raglowich.

L'armée continua sa marche malgré la fusillade, traversa la ville, et alla prendre position à un quart d'heure au-delà.

Raglowich indigné de cet acte des habitants, qui nous avait coûté nombre de morts et de blessés, fit savoir à l'armée, qu'à la pointe du jour il donnerait l'assaut de la ville réoccupée derrière nous pendant la nuit par les Français, et qu'elle serait abandonnée au pillage pendant trois heures.

Aussitôt, mes officiers et moi nous nous rappelons l'excellente famille du négociant Delvar. Elle n'est pour rien dans toute cette affaire, nous disons-nous, coûte que coûte il faut la sauver du pillage.

Le lendemain matin, dès huit heures, Bar-sur-Aube était repris par deux régiments d'infanterie bavarois, et les troupes ennemies poursuivies par notre cavalerie.

Pendant cet assaut, les chevau-légers du prince Charles rejetèrent par une charge brillante, une troupe de cavalerie française qui, dans sa fuite, alla répandre le désordre au milieu de l'armée ennemie, établie derrière Bar-sur-Aube, et une panique s'ensuivit, déterminant une retraite précipitée jusqu'à Vandeuvre.

Là, pourtant, l'ennemi avait repris position, mais apprenant la défaite totale de son aile droite par l'armée austro-russe, il ne nous attendit pas

et recula d'une traite jusqu'à Troyes. Les Bavarois s'arrêtèrent à quelque distance au-delà de Vandeuvre[1].

Ordre fut alors donné au régiment d'infanterie du prince royal et aux chevau-légers du prince Charles de retourner à Bar-sur-Aube.

Aux portes de la ville les faisceaux furent formés, les chevaux attachés, et les hommes lâchés sur la ville pour la piller trois heures durant.

Pendant les préparatifs, je prenais le lieutenant Corsé avec six hommes de mon escadron, et nous allions en hâte nous poster à l'entrée de la maison de M. Delvar. Il n'était que temps. Les pillards nous suivaient poussant des cris sauvages, faisant sauter à droite, à gauche les portes et les fenêtres.

Chaque fois qu'approchait une bande de ces énergumènes, je m'avançais à sa rencontre, intimant l'ordre d'épargner cette maison, réservée, ajoutais-je, comme logement au feld-maréchal de Wrede, lequel, bien qu'encore blessé, arrivait d'Aschaffenburg.

Wrede était à cette époque à peine guéri, mais c'était un fait connu de tous qu'il avait quitté l'hôpital pour rejoindre l'armée. Aussi, mon stratagème réussit-il : la maison de Delvar fut épargnée, et elle fut seule dans ce cas.

1. Vandeuvre, à trente kilomètres de Troyes et vingt-deux de Bar-sur-Aube, sur la route qui relie ces deux villes.

Quand les trois heures consacrées au pillage eurent pris fin, quel spectacle offrait la ville.

Les plus beaux meubles, pianos, glaces, canapés, gisaient dans les rues, brisés; d'autres, entassés, flambaient, répandant une fumée âcre ; des brouettes chargées de bouteilles de champagne poussées par des soldats à moitié ivres, des hommes cuvant sur la chaussée, contre les maisons, le vin dont ils se sont gorgés, sans compter ceux restés ivres-morts dans les caves; et ces scènes d'horreur dominées par l'appel bruyant des tambours et des trompettes qui résonnaient en vain.

Il fallut envoyer des patrouilles fouiller chaque maison, chaque cave.

Rien n'est plus démoralisant pour une troupe que de tels pillages. La discipline sombre dans l'ivresse ; la brutalité, la bestialité atteignent leur paroxysme. En prévision des désordres qui s'ensuivraient, le général Hoffer, qui commandait le détachement chargé du pillage, avait eu la précaution de consigner au bivouac tout un bataillon d'infanterie ; sans cette précaution, pas un homme ne serait revenu au camp. Il fallut bien se résigner à laisser dormir les hommes sitôt qu'ils furent rentrés, car il était révoltant d'avoir à fermer les yeux sur tous les actes d'insubordination de ces êtres privés de raison. Qu'une attaque de l'ennemi fût alors survenue, il n'y avait pas un homme en état de combattre, en dehors du bataillon de piquet.

La nuit enfin ramena le calme dans le camp.

Dès que la ville fut évacuée, je vins frapper à la porte de Delvar, je me fis reconnaître en lui parlant français et lui donnai l'assurance qu'il n'y avait plus rien à craindre.

De ma vie je n'oublierai le sentiment de satisfaction que je ressentis, quand, la porte s'ouvrant à ma voix, je revis le vieux commerçant avec sa femme et ses filles. Ils étaient tous pâles encore de frayeur : ils sanglotaient, voulaient se précipiter sur moi ; comme j'étais à cheval, ils me saisissaient les mains et les pieds, ne sachant comment m'exprimer toute leur reconnaissance.

Quand je tendis ma main au vieillard pour prendre congé, il la saisit avec une force capable de me désarçonner, et la baisant, il me dit : « Jamais nous n'oublierons la protection que nous vous devons. Pendant le pillage, nous étions derrière cette porte, en proie aux plus cruelles angoisses ; nous avions reconnu votre voix, et nous vous entendions écarter les bandes de pillards, et à genoux, nous implorions Dieu de vous assister dans votre généreux dessein. Mais quelle terreur nous éprouvions que vous ne pussiez résister à ces hordes sauvages ».

Là-dessus, je le quittai pour rentrer au camp.

Au point du jour, on sonna la diane : bien peu d'hommes étaient encore capables de se tenir debout. Plus d'une centaine durent être transportés

à l'hôpital, une grande maison sans portes ni fenêtres, aux trois quarts démolie ; les malades se trouvaient littéralement à la belle étoile.

Presque tous les hommes emportaient avec eux cinq ou six bouteilles de champagne, attachées avec une corde sur leurs épaules. Malgré cela, des centaines de bouteilles, et quantités d'autres provisions durent être laissées, les moyens de transport faisant défaut.

A Vandeuvre nous rejoignîmes notre armée, et il se fit alors, parmi les autres camarades des autres régiments, une grande distribution de champagne, car les pillards en avaient bu jusqu'à en être dégoûtés.

A mon arrivée au camp, j'eus à subir les moqueries de messieurs mes camarades, notamment du lieutenant-colonel R..., du capitaine P..., du lieutenant W..., du sous-lieutenant H.... C'était ma protection accordée au marchand Delvar qui me valait de leur part des quolibets et des propos tellement offensants, que je les invitai à me rendre raison par les armes, à Vandeuvre même. Dès cet après-midi, nous nous rendîmes dans un petit bois voisin, ces rencontres successives durèrent plusieurs heures, mais la chance me favorisa. Je me débarrassai de mes adversaires en infligeant à chacun une légère blessure. Ils furent surtout contrariés de constater qu'au sabre ils ne pouvaient se mesurer avec moi.

Cinq jours après, au cours d'une marche, semblable scène, et toujours pour la même raison. Cette fois, mes insulteurs étaient le capitaine Wch., les lieutenants W..., baron Oj., les sous-lieutenants H... et von P..., d'où duel avec ces six officiers pour l'après-midi du même jour. Une petite ferme à peu de distance de notre bivouac fut le lieu choisi pour la rencontre. Mes nouveaux adversaires ne furent pas plus heureux que les premiers. Le sous-lieutenant H..., qui avait encore le bras gauche en écharpe de son précédent duel avec moi, reçut au bras droit, cette fois, un coup de sabre qui nécessita son transfert à l'hôpital. Je fus dès lors tranquille pendant le reste de la campagne, mais je me rendais compte qu'on avait juré ma perte.

Après une nuit passée à Vandeuvre, nous nous portâmes sur Troyes. Une fois la ville enlevée, il fallut encore livrer un sanglant combat de plus de deux heures, au cours duquel notre régiment souffrit beaucoup du feu de l'artillerie ennemie et perdit quatre officiers et cent-vingt hommes.

Il se passa là un petit fait assez comique qui montre le moral que doit posséder le soldat au combat, et à quel point la peur, chez certains, est insurmontable.

Comme je le disais, le canon ennemi nous causa de grosses pertes au cours de cet engagement car, deux heures durant, nous dûmes subir son feu sans

bouger et sans pouvoir nous abriter : mon seul escadron eut trente hommes tués.

Un cavalier, au second rang, attira subitement mon attention par son agitation continuelle et l'effet que semblait lui produire chaque boulet. C'était un nommé Hofer, tailleur de son état. Lors des canonnades précédentes, il avait trouvé moyen en faisant reculer petit à petit son cheval, de disparaître du combat, jusqu'au moment où le vent lui semblant plus favorable, il reparaissait et reprenait sa place dans le rang. Il m'avait été signalé pour cette manœuvre répétée.

« Hofer, lui dis-je, faites attention à vous, ne vous sauvez pas, car tout homme qui cherchera à fuir le danger sera fusillé. » — « Ah, s'écria-t-il, ce n'est pas amusant ici, ces idiots-là vont nous tuer tous. »

Il n'a pas achevé, qu'un boulet renverse deux hommes juste à côté de lui. C'en était trop pour mon tailleur ! il sort du rang et, sans plus rien entendre, se sauve de toute la vitesse de son cheval, jusqu'aux fourgeons à bagages restés à une bonne heure en arrière.

Après la bataille, le colonel le fit ramener sous bonne escorte. Hofer prétendit qu'il n'avait plus été maître de son cheval, mais la véritable excuse était sa crainte naturelle. Le colonel prit cette raison en considération, et, au lieu de le condamner à mort, lui fit appliquer cinquante coups de bâton.

Après quoi, il le mit à la garde des bagages, car, avouait franchement Hofer, dût-il lui en coûter la vie, il ne pourrait pas davantage rester quand les balles et les boulets feraient un pareil vacarme, il lui faudrait se sauver.

Le feld-maréchal de Wrede rejoignit l'armée sur ces entrefaites.

Comme les Français avaient plutôt l'air d'être en fuite que d'exécuter une retraite; comme d'ailleurs ils avaient été battus sur toute la ligne par les Autrichiens, les Russes et les Prussiens, Wrede se mit en tête d'entrer le premier à Paris avec ses Bavarois. Il part donc de nuit avec son corps, se détachant ainsi de l'armée autrichienne à laquelle nous nous appuyons, et se porte droit sur Paris par Donnemarie.

Pendant ce temps, les armées alliées restaient sur la ligne Troyes, Châlons-sur-Marne, Épernay.

Napoléon, à la nouvelle [1] de cette folle chevauchée des Bavarois, lance le maréchal Marmont [2] avec une division entre le gros de l'armée alliée et le corps bavarois pour couper ce dernier de ses communications et l'écraser séparément.

1. Nouvelle qui lui parvint le 14 février au soir, après la victoire de Vauchamps remportée sur Blücher.

2. Ce n'était pas Marmont laissé à Étoges devant Blücher, mais Oudinot et Macdonald. Ce dernier prit précisément, le 17 février, la route de Bray par Donnemarie, pendant que Napoléon remportait la victoire de Montereau.

Wrede, avisé à temps, nous fait rebrousser chemin le sixième jour afin de rétablir ses communications fortement menacées. Il s'agissait de se frayer un chemin à travers les troupes de Marmont, mais heureusement pour nous, le corps ennemi n'avait pas encore eu le temps de s'établir en entier à Donnemarie. L'avant-garde seule, forte à peine de quatre mille hommes, tenait ce point, et nous apprenons que les Autrichiens, dans l'intervalle, s'étaient avancés jusqu'à Bray-sur-Seine.

Wrede, sans perdre un instant, se jette avec tout son corps d'armée sur l'avant-garde en question, la bouscule, et poursuit en toute hâte sa marche dans la direction de Bray-sur-Seine. Il faisait déjà nuit, quand notre corps d'armée franchit, à deux lieues de Bray, une petite rivière dont le nom m'est resté inconnu.

Dès que l'arrière-garde, qui comprenait entre autres un détachement de chevau-légers du prince Charles, eût passé à son tour la rivière, nos pontonniers rompirent les trois passerelles qu'ils y avaient jetées. Nous avions donc réussi, et sans grandes pertes, à échapper à l'ennemi. Le corps continua sa marche sur Bray, laissant un bataillon d'infanterie et un escadron de cavalerie sur la rive est de la rivière, pour couvrir la retraite en cas de besoin.

L'escadron désigné se trouva être le mien. A minuit, nous étions tous ensemble, officiers de

cavalerie et d'infanterie, réunis autour d'un feu de bivouac, prêtant une oreille distraite aux coups de feu qu'échangeaient de temps à autre nos sentinelles avec celles de l'ennemi, établies de l'autre côté de la rivière, lorsqu'un officier de l'état-major bavarois apporta au commandant du bataillon l'ordre de se retirer sur Bray, dans le plus grand silence.

Je restais en conséquence seul chargé d'assurer le service des avant-postes, et le lendemain, si l'ennemi m'attaquait, je devais me retirer à mon tour, mais de façon à gagner le pont de la Seine à Bray, assez tôt pour qu'on put le faire sauter avant l'arrivée des Français. Les matières inflammables avaient déjà été disposées.

Pour remplir ma mission, il me fallait m'échelonner en profondeur; je pris donc les dispositions suivantes : le long de la rivière une chaîne de vedettes, et en arrière trois postes composés chacun d'un caporal et de dix hommes ; puis le gros de mon escadron à un quart de lieüe environ sur la route de Bray.

Au point du jour, je remarquai de l'autre côté, sur les hauteurs de Donnemarie, des troupes françaises se déployant en bataille. Or, sur mon flanc droit, à quelque cinq cents pas, se trouvait un grand bois, que je supposais assez étendu pour permettre à l'ennemi de me tourner, et ainsi, de me couper de Bray-sur-Seine.

Je détache donc le lieutenant von P..., un caporal et quinze cavaliers, et les envoie reconnaître la forêt. Comme j'avais remarqué sur les hauteurs de gauche un mouvement de cavalerie française, mon inquiétude s'en était augmentée.

Les vedettes ennemies tiraillant avec les miennes cherchent, mais en vain, à passer à gué la rivière, dont le cours est très rapide. Au moment où ma reconnaissance pénètre dans la forêt, je vois déboucher de Bray-sur-Seine, venant au galop vers nous, un groupe important de cavaliers, dans lequel je ne tarde pas à reconnaître le grand-duc Constantin[1] suivi d'une soixantaine d'aides de camp, officiers d'ordonnance, cosaques, etc.

Je me porte à sa rencontre, en le saluant du sabre. Il passe sur le front de mon escadron qui était à cheval, prêt à combattre, et me demande en français à combien j'estime le corps ennemi. « C'est Marmont, me dit-il, Marmont qui voulait hier nous barrer le chemin, mais qui arrive trop tard. »

Je réponds à Son Altesse Impériale que j'avais pu observer les mouvements de l'ennemi, et qu'à mon avis il pouvait facilement compter de 10.000 à

1. Constantin Pavlowitch, frère cadet du tzar Alexandre Ier et son héritier présomptif. Il renonça à ses droits à la couronne pour épouser une Polonaise, la comtesse de Lovitz, de sorte que le successeur d'Alexandre Ier fut son second frère, Nicolas.

15.000 hommes. « Ils ne sont pas 6.000 », réplique le prince.

Plus tard, on apprit que les Français étaient 18.000.

« Comment tenez-vous ici? continue-t-il, que se passe-t-il sur votre flanc droit, ne craignez-vous pas d'être tourné et coupé? »

Je lui fais part de mes observations, de la crainte qui m'a justement fait envoyer une reconnaissance d'officier et je prie Son Altesse d'attendre quelque temps, l'officier ne pouvant guère tarder à revenir avec les renseignements.

« Mais, je peux très bien me rendre compte par moi-même » reprend le prince; ce disant, il détourne son cheval, et avec sa suite, galope dans la direction de la forêt.

Je le perds bientôt de vue, et toute mon attention se porte du côté de l'ennemi dont de nombreuses fractions descendaient déjà les hauteurs situées en face de nous. Il ne leur était pourtant pas possible de traverser la rivière, sans y avoir préalablement jeté des ponts.

Vingt minutes environ s'écoulent, et soudain un cosaque sort ventre à terre[1] de la forêt, en criant :

« Prince prison! prince prison! »

Comprenant que le grand-duc a dû être fait prisonnier, je prends vite ma décision. Laissant deux

1. En français dans le texte.

pelotons avec mon lieutenant W..., pour continuer d'observer l'ennemi, je me mets à la tête des deux autres et galope vers la forêt.

J'y étais à peine engagé, que je distingue la queue d'une colonne d'une cavalerie française. Je prends rapidement à gauche un chemin de traverse qui devait vraisemblablement nous permettre de tomber dans le flanc de la colonne, et j'ai en effet la chance d'arriver à une clairière au moment où l'ennemi la traversait, encadrant ses prisonniers russes. Je fais sonner la charge, et poussant des hourrah! formidables, nous tombons comme un ouragan dans le flanc de nos adversaires, qui, surpris, croyant à quelque embuscade, hésitent, perdent toute cohésion, et cherchent à fuir à travers bois.

Juste au même moment, débouche le lieutenant Von P.... S'étant porté trop à droite avec sa patrouille, il n'avait pas rencontré la colonne ennemie. Mais en revenant, il entend nos hurrah et accourt avec sa petite troupe, à temps pour fondre à son tour sur la cavalerie ennemie.

C'est alors pour celle-ci la déroute complète. Chacun ne pense plus qu'à se sauver, si bien que le grand-duc et sa suite, qui n'ont point encore été désarmés, peuvent facilement se joindre à nous. Dans la poursuite, nous faisons quinze prisonniers, et triomphants, nous retournons à l'escadron.

Je n'avais que sept hommes légèrement blessés,

tandis que les Français en avaient perdu trois fois autant.

Dans l'intervalle, les pontonniers français protégés par le feu de leur infanterie avaient construit au plus vite quatre passerelles. La cavalerie légère les utilise, repousse mes vedettes, et moi-même, je dois battre en retraite, car il n'y avait plus moyen de tenir tête à des forces tellement supérieures.

Le grand-duc Constantin, très heureux de sa délivrance, me remercia chaudement ; il se chargea de nos quinze prisonniers, et avec eux regagna le quartier général de Bray-sur-Seine.

Pour moi, ralliant mes vedettes, je traverse un village situé derrière nous, puis une petite rivière qui coule au-dessous. En prévision de cette retraite, j'avais fait amener tout près du pont, des voitures de paysans. J'y dresse aussitôt une barricade sérieuse, laisse un cordon de vedettes le long du cours d'eau, et m'en vais attendre l'ennemi à mille pas au-delà.

Tout à coup sept dragons autrichiens, qu'on eût dit tombés du ciel, se présentent devant le pont barricadé conduisant les chevaux haut-le-pied d'une batterie autrichienne. Ils ont la chance de trouver un gué tout à côté et passent; mais la cavalerie ennemie les suit, bien supérieure en nombre à mon escadron.

Je profite de son passage de la rivière, pour la charger avant qu'elle ait eu le temps de se reformer,

et la rejette de l'autre côté pendant que les dragons se sauvent avec leurs chevaux de trait, heureux d'échapper à la captivité.

Après cette charge heureuse, je reviens sur mes pas, laissant mes vedettes surveiller les abords du cours d'eau et je ramène mon escadron à la place qu'il occupait précédemment, entre la rivière et la Seine.

L'ennemi ne pouvait manquer de repasser l'eau; il le fit en effet, débarrassa le pont, qui dès lors, offrit un libre passage à l'infanterie. En présence d'une telle masse, je bats en retraite tout en tiraillant, de façon à ralentir les progrès de l'ennemi. Mais, dès que je constate n'être plus qu'à deux mille pas environ du pont de la Seine, je rallie mes tirailleurs, et emmène mon escadron au grand galop. A peine mon dernier cavalier était-il sur la rive gauche de la Seine, que le pont sautait.

Les chasseurs à cheval français, qui s'étaient lancés à notre poursuite, prirent congé de nous de l'autre côté du fleuve en nous tirant une salve de leurs pistolets.

Pour moi, je continuai mon chemin sur Bray, cette localité étant éloignée du pont de quelque mille pas.

Avant d'arriver à la ville, je rencontrai un régiment de ligne bavarois (Prince Royal) arrêté; puis j'aperçus un groupe nombreux composé de généraux de toutes les puissances, Autriche, Prusse,

Bavière, Wurtemberg, Bade. En approchant, je reconnus le grand-duc Constantin, le prince Charles (le titulaire de notre régiment), le feld-maréchal prince de Wrede, sans compter beaucoup d'autres généraux ou officiers d'état-major.

L'escadron défila devant le prince Charles, aux côtés duquel je me tenais, sabre bas.

« Capitaine, me dit-il avec bienveillance, votre conduite a été des plus brillantes. Son Altesse Impériale le grand-duc, vous promet l'ordre de Saint-Vladimir. »

Le dernier peloton venait de passer, quand le grand-duc vint à moi, et me dit en français :

« Je n'oublierai pas le secours que j'ai trouvé près de vous, vous pouvez compter sur la récompense. »

Ce ne fut pourtant que bien plus tard, après mon retour à Vienne, que la décoration promise me fut envoyée de mon ancien régiment, avec un tout petit mot.

Sur ces bonnes paroles, je rejoignis le régiment avec mon escadron. Quelques jours après, la grande armée des alliés reprenait son mouvement sur Paris.

Après maints combats heureux, auxquels nous autres Bavarois ne prîmes que fort peu de part, car nous formions l'aile droite qui ne trouva devant elle presque aucune résistance, nous atteignîmes les hauteurs de Montmartre. De là, Paris nous apparut tout entier, avec sa mer de maisons.

Devant Paris, les Bavarois eurent à donner[1].

Les Français se battaient comme des lions. A dix heures du soir, en pleine obscurité, les chevau-légers du prince Charles tentèrent encore une charge contre un régiment français de lanciers polonais. D'autres régiments, tant du côté français que du côté bavarois, accoururent. Ce fut bientôt une mêlée indescriptible, dans laquelle tout était confondu; impossible de distinguer l'ami de l'ennemi.

Au milieu de cette mêlée, je reçus un léger coup de sabre au pouce droit et je fus atteint à la bouche, probablement par un coup de lance dirigé par quelque lancier désarçonné; ce coup me brisa le maxillaire supérieur, les trois dents de devant, et pénétra dans la voûte du palais.

Il fallait pourtant mettre fin à une confusion qui ne faisait que s'accroître. Les sonneries de trompettes ne produisant aucun résultat, il fut de part et d'autres et comme d'un commun accord dirigé dans le tas un feu de mousqueterie qui fit rentrer chacun de son côté.

Je me précipitai comme les autres, hors de la mêlée, sans trop savoir ce que je faisais; mais en arrivant à l'endroit où se reformait le régiment, je tombai de cheval sans connaissance.

Le médecin militaire aussitôt appelé, me fit trans-

1. Bataille de Paris (30 mars 1814).

porter au village voisin dans une maison de paysans abandonnée de ses maîtres, examina les blessures qu'il lava avec de l'eau et du vinaigre, et me fit un pansement.

Ces soins n'empêchèrent pas l'inflammation de se produire. Je passai une nuit atroce, et le lendemain matin j'avais la face tellement enflée, que je ne voyais plus que de l'œil gauche. En outre, la langue ayant été atteinte, il m'était impossible de parler.

Le médecin appela en consultation le médecin inspecteur autrichien Hödl, le même qui, en 1800, alors qu'il n'était que médecin de régiment, avait guéri ma blessure du pied gauche. Il est vrai qu'il avait voulu d'abord me faire l'amputation.

A sa vue, prenant dans mon carnet une feuille de papier, je lui fis connaître mon identité, qui lui causa autant de surprise que de plaisir. Ainsi, bizarrerie du sort, Hödl se trouva soigner ma première blessure, comme cadet, et ma dernière comme capitaine.

Je n'ai plus revu cet habile médecin, j'appris seulement plus tard qu'il était mort en 1816.

Le village était encombré de blessés [1], on décida de réquisitionner des voitures pour nous transporter à l'hôpital militaire de Châlons-sur-Marne. Mais

1. La bataille de Paris coûta 18.000 hommes aux alliés, contre 4.000 aux français.

les habitants avaient disparu, les uns s'étaient enfuis, les autres s'étaient réfugiés dans les caves ; il fallut du temps pour trouver deux voitures.

En voyant combien elles étaient surchargées de blessés, le major Pélikan du régiment d'infanterie du Prince Royal et moi préférâmes faire la route à cheval, quelque douloureux que fut pour nous chaque pas de notre monture. Le major Pélikan avait eu, au cours de cette bataille, la gorge traversée par une balle.

Laissant les voitures de blessés prendre une grande heure d'avance sur nous, nous nous mîmes en route isolément ; à cet heureux hasard, nous dûmes notre salut.

En arrivant le soir sur les confins de la Champagne, nous apprenons que les paysans s'étaient soulevés derrière notre armée et massacraient tous ceux des nôtres qui leur tombaient entre les mains. Ce renseignement nous est donné dans un village où nous nous arrêtons pour faire manger nos chevaux, et quelques instants après il nous est confirmé par un soldat bavarois qui, blessé de trois coups de sabre à la figure, se trouvait dans une des deux voitures qui nous précédaient. En arrivant dans notre village, il nous raconte qu'à une petite demi-heure de là, dans une forêt de la Champagne, les paysans avaient attaqué les deux voitures et massacré tous les blessés qui s'y trouvaient.

Il avait pu sauter à temps de sa voiture et se

cacher dans un fourré, d'où il n'était sorti qu'après que les paysans, leur sinistre besogne accomplie, se furent retirés.

Naturellement, nous changeons de direction, et obliquons du côté de Verdun avec notre soldat qui monte en croupe tantôt sur mon cheval, tantôt sur celui du major. Au village de Petit-Épernay, où, arrivés très tard, nous voulons passer la nuit, notre hôtelier, un brave Alsacien parlant très bien allemand, nous dit que l'insurrection règne aussi dans cette contrée; il nous fournit alors un guide sûr, à qui nous promettons cent francs s'il nous conduit sains et saufs à Bar-sur-Aube. J'espérais bien rencontrer là bon accueil chez le marchand Delvar. Le guide connaissait tous les tours et détours du chemin, et quand nous approchions d'une maison ou d'un village, il prenait les devants pour voir s'il y régnait une atmosphère favorable.

Nous marchons ainsi cinq jours durant, sans autre arrêt que pour faire manger nos chevaux deux fois par jour et prendre nous-mêmes un peu de vin et de soupe, chez les paysans mieux disposés que notre guide finissait par découvrir. Nos blessures continuaient à nous faire horriblement souffrir. Quant aux nuits, il ne fallait pas songer à les passer autre part qu'à l'auberge du bon Dieu, à la belle étoile. Enfin, nous atteignons Bar-sur-Aube, avec quel soupir de soulagement!

Mon attente ne devait point être déçue : le vieux

proverbe : « Un bienfait n'est jamais perdu » se confirma une fois de plus.

Avant d'entrer dans la ville, nous fîmes halte dans une maison de paysans isolée, où nous n'avions rien à craindre, car elle appartenait au frère de notre guide. Notre intention était de prévenir M. Delvar; nous envoyons donc notre guide avec un petit billet ainsi conçu :

« A M. Delvar, négociant à Bar-sur-Aube, de la part du capitaine bavarois Grueber, du régiment des chevau-légers du prince Charles. Le porteur du billet exposera de vive voix l'objet de ma demande. »

Le guide partit avec le billet, suivi par nous jusqu'à une centaine de pas des portes de la ville, où nous l'attendîmes cachés dans un buisson.

Il ne fut pas long.

Dix minutes après, il revenait, accompagné cette fois par l'excellent Delvar, qui avait tenu à venir nous chercher lui-même.

Sa joie de me revoir fût extrême, mais il m'avertit aussitôt que toute la région de Bar-sur-Aube était en pleine insurrection, que l'hôpital militaire de la ville avait déjà été l'objet d'attaques des paysans.

Pour dépister notre guide, qui ne lui inspire aucune confiance, il ajoute que lui-même ne pourra pas nous recevoir dans sa maison, mais qu'il va nous remettre à la conduite d'un serviteur fidèle, qui nous fera gagner Nancy.

Il ne nous restait plus qu'à payer notre guide et à le congédier. Nous lui avions promis cent francs, nous lui en donnons cent trente, un peu pour acheter son silence ; puis, nous suivons le marchand.

Avec la plus grande précaution, il nous conduit le long du mur de la ville, à une petite porte donnant accès à un pavillon d'un étage, construit dans son jardin, derrière sa maison d'habitation. Là, il nous dévoile le petit stratagème dont il a usé avec le guide : son intention n'est nullement de nous faire filer sur Nancy, mais de nous garder cachés dans ce pavillon ; seulement il a voulu prendre toutes les précautions possibles dans la crainte d'être dénoncé aux paysans soulevés.

Le mur de la ville, très élevé, formait l'enceinte de son jardin. Le pavillon comportait, au premier, une fort jolie chambre qui fut pour nous. Au rez-de-chaussée se trouvait une remise vide servant d'ordinaire à renfermer les instruments de jardinage ; on en fit une écurie pour nos chevaux ; dans une petite pièce attenante, fut disposé un lit pour le soldat blessé qui nous avait suivis.

Comme il importe par prudence de se tenir cachés, Delvar ferme toutes les fenêtres, et nous laisse un moment seuls pour aller chez lui. Il en revient bientôt avec sa femme et ses filles qui, après nous avoir fait un chaleureux accueil, s'empressent de nous donner tout ce dont nous pouvons avoir besoin. De crainte de déceler notre présence,

nous dûmes ne voir personne pendant la journée, mais le soir, la dame, les jeunes filles, nous apportaient des mets et des boissons en telle quantité, qu'il nous en restait toujours pour manger froid le lendemain.

Le plus gros inconvénient fut que, par ces jours encore très froids, nous ne pouvions nous chauffer. Notre chambre avait bien une cheminée, mais le moyen de faire du feu sans que la fumée nous trahît? Pour nous réchauffer, nous n'avions d'autre ressource que de rester toute la journée dans nos lits, d'ailleurs fort moelleux.

Ces braves gens, peureux à l'extrême, n'osèrent pas même faire venir un médecin. Nous dûmes nous contenter des soins de la dame, qui chaque jour lavait nos blessures, et leur appliquait un remède à sa façon. Il convient de dire que l'effet ne s'en faisait guère sentir.

La première semaine, nous ne fîmes guère honneur à la succulente cuisine, le major et moi ne pouvant guère prendre que de la soupe ou des sauces. Mais notre soldat ne s'en plaignit pas. Ses balafres ne lui avaient pas coupé l'appétit. Il mangea pour nous, et, par reconnaissance, soigna nos chevaux.

Ce fut seulement la deuxième semaine que nous fûmes en état de manger, et encore des mets à peine solides. L'inflammation de l'intérieur de la bouche et du cou avait, en effet, sensiblement di-

minué chez nous deux, mais par contre, nos blessures suppuraient chaque jour davantage, et je craignais sérieusement de perdre l'œil droit, dont je ne voyais plus du tout, et autour duquel, ainsi que sur la joue, se formaient des abcès. La bonne Mme Delvar avait beau nettoyer encore et encore, tous ses soins restaient inutiles.

La troisième semaine nous pûmes manger de la viande, même du rôti froid, pourvu qu'il fût très tendre. Le mieux s'accentuait donc sensiblement de ce côté; malheureusement, la suppuration augmentait dans la même proportion.

Enfin, au bout de six semaines, l'heure de la délivrance sonna.

Le prince de Schwarzenberg avait envoyé en Champagne un corps volant de six mille hommes, commandé par le feld-maréchal-lieutenant prince Aloïs de Liechtenstein[1], pour faire rentrer les paysans dans l'ordre. Dès que ce corps arriva à Bar-sur-Aube, Delvar alla déclarer au prince notre séjour de six semaines chez lui, et demander un médecin militaire.

Le prince loua fort la conduite si généreuse de notre hôte, et s'empressa de nous envoyer le médecin demandé. L'examen que celui-ci fit de nos blessures, ne fut pas absolument rassurant, mon cas lui parut même revêtir un certain caractère de gra-

1. Commandant le 2e corps de l'Armée de Bohème.

vité. Au moins cette fois, la science allait venir à notre secours, et Delvar, heureux de nous arracher à notre prison du pavillon, nous installa chez lui chacun dans une magnifique chambre.

C'était trop beau, hélas, pour durer longtemps.

Le médecin conseillant notre transfert à l'hôpital de Bâle, il fut décidé que nous partirions dans quatre jours. Malgré notre faiblesse, nous insistâmes pour faire le voyage à cheval.

Dans l'intervalle, je reçus la visite du prince de Liechtenstein, qui m'avait connu pendant la campagne de Russie. Le médecin lui avait déjà parlé de la noble conduite de M. Delvar; je la lui vantai à mon tour, et le prince, après avoir remercié au nom de toute l'armée cette excellente famille, promit de la signaler au feld-maréchal, et d'obtenir la juste récompense de tant de générosité. Mais M. Delvar n'y voulut point consentir, prétendant que cela lui attirerait de graves désagréments avec ses concitoyens, la province une fois évacuée.

Ce fut les larmes aux yeux que nous prîmes congé de ces braves gens. Malheureusement, je ne devais plus entendre parler d'eux. J'écrivis bien trois lettres, mais soient qu'ils ne les aient pas reçues, soit qu'ils n'aient pas osé répondre, soit enfin que leurs réponses se soient égarées, toujours est-il que je ne reçus rien.

Arrivés à Bâle, nous trouvâmes l'hôpital regor-

geant de blessés autrichiens, d'où nouveau transfert à Fribourg-en-Brisgau.

J'avais cinq chevaux de main qui, lors de la bataille de Montmartre, étaient au dépôt de l'armée, dans les environs de Châlons-sur-Marne. Comme les paysans de la contrée s'étaient également soulevés, je les croyais bien perdus, lorsque huit jours après notre arrivée à Fribourg, mes deux palefreniers me les amenèrent en parfait état.

Ces deux hommes, lors du soulèvement des paysans, avaient passé la montagne pour venir se réfugier à Bâle ; ils y étaient depuis huit semaines, dans une auberge, quand ils apprirent par hasard mon passage en cette ville et mon arrivée à Fribourg, où ils me rejoignirent.

CHAPITRE IV

DE L'HOPITAL DE FRIBOURG A MON DÉPART DE L'ARMÉE BAVAROISE. — 1814

A Fribourg, nous retrouvâmes le lieutenant Corsé, blessé dès la seconde affaire de Bar-sur-Aube.

Les Autrichiens étaient seuls admis à l'hôpital militaire, mais grâce au commandant de place, que Corsé connaissait heureusement, nous obtînmes, nous Bavarois, d'y être mis en traitement, c'est-à-dire de loger en ville et d'être soignés par les médecins autrichiens.

Je descendis donc à l'hôtel de l'« Escargot », et fus confié aux soins du médecin chef autrichien, D[r] Sinmayer, que j'avais connu aux cuirassiers du duc Albert, alors qu'il n'était encore qu'aide-médecin.

Toutes ces marches avaient exaspéré ma blessure, et je dus pendant quatre semaines garder le lit, souffrant de violents accès de fièvre et de douleurs de tête vraiment atroces. Ce fut seulement la cinquième semaine que soins et remèdes commencèrent d'agir, mais alors, je me remis rapidement.

Dans l'intervalle, Corsé s'était complètement

guéri de sa blessure, et parlait de rejoindre le régiment qui, après la conclusion de la paix de Paris, se trouvait en garnison à Spire.

Le médecin me donnant l'assurance que je serais en état d'en faire autant dans une dizaine de jours, je décidai mon lieutenant à m'attendre à Fribourg pour faire ensuite la route ensemble. Combien de fois depuis me suis-je reproché de l'avoir amené à une détermination à laquelle je ne pus m'empêcher ultérieurement d'attribuer son malheur, et à la suite de l'incident suivant survenu huit jours après.

Fribourg étant exclusivement réservé aux blessés autrichiens, l'autorité militaire avait interdit qu'aucune troupe y cantonnât.

Néanmoins, quelques jours après que Corsé eût promis de m'attendre, le général de cosaques, prince Yermoloff, arrivant devant Fribourg avec un pulk de cosaques, demanda à être logé pour un temps plus ou moins long dans la ville.

La municipalité, s'appuyant sur la prescription de commandant de place autrichien, refusa.

Yermoloff s'installa de force; il prit pour lui l'hôtel du « Lion de Zähring », et, comme toutes les maisons particulières de l'intérieur de la ville logeaient des officiers, comme d'autre part on avait fait de la caserne un hôpital pour les sous-officiers et les simples soldats, Yermoloff établit ses cosaques dans le faubourg situé sur la route de Bâle.

Les officiers, presque tous en convalescence, se sentirent d'autant plus touchés par l'intrusion du prince, que celui-ci, à peine installé, ordonna la fermeture de tous les hôtels à huit heures du soir. Jusque-là, il avait été possible d'y rester jusqu'à minuit, à causer ou à jouer ; il fallait donc changer ses habitudes pour un caprice.

Le major Pélikan, le lieutenant Corsé et moi, avions été, dans le principe, les seuls officiers bavarois tolérés à Fribourg. Une nouvelle exception venait d'être faite pour un autre officier bavarois, le lieutenant H....

Le deuxième jour après l'arrivée du Yermoloff, je décidai d'aller au théâtre pour la première fois. Quelle ne fut pas ma surprise de voir en entrant tous les officiers autrichiens le sabre au côté ! Ce n'était pas l'habitude, je le savais, aussi avais-je laissé le mien chez moi.

Plusieurs officiers m'accostent précipitamment, entre autres le lieutenant Betzek, un Fribourgeois, mort depuis peu à Kufstein, où il avait pris sa retraite comme major. Ce dernier me dit d'aller chercher mon sabre, car on allait ce soir même, donner une leçon aux Cosaques, qui la veille, s'étaient permis d'expulser de l'hôtel du « Lion-de-Zähring » un officier de cavalerie autrichien.

Retourner chez moi, prendre mon sabre, revenir au théâtre, fut l'affaire de quelques minutes.

Betzek me communiqua alors le plan du corps

des officiers. Après le théâtre, on se rendrait au « Lion-de-Zähring », et là, on attendrait en corps le passage de la patrouille russe. Si elle faisait mine de vouloir user de violence, on la jetterait à la porte de l'hôtel.

A la sortie du théâtre, les officiers se réunissent donc sur la place. J'approuve leur plan, mais en y apportant une petite modification. Je propose comme rendez-vous l'hôtel des « Deux Épées », situé juste en face du « Lion-de-Zähring », et cela, pour ne nous pas mettre dans notre tort en prenant des allures provocatrices.

Les Russes, en effet, qui avaient leur général au « Lion de Zähring » auraient pu prétexter que nous le dérangions, et donner ainsi un motif plausible à leurs hostilités.

Tout le monde se rangea à mon avis, et nous voilà partis pour l'hôtel des« Deux-Épées » : nous étions plus de deux cents officiers. A l'hôtel, qui était magnifique, nous faisons ouvrir les deux grandes salles du premier, et nous prenons nos places, en ayant soin de garder nos sabres. Puis de boire et de jouer, tout le monde très gai.

A huit heures, la patrouille attendue ne paraît point. Enfin comme minuit sonne, un cliquetis de sabres se fait entendre dans l'escalier. Chacun instinctivement porte la main à son sabre.

Mais au lieu de la patrouille attendue nous voyons huit officiers de cosaques, qui nous saluent

très cordialement en bons compagnons d'armes et qui nous demandent en allemand, car étant de la Livonie ils parlent tous fort bien notre langue, la permission de se joindre à nous.

Nous nous levons tous et nous leur souhaitons amicalement la bienvenue. On apporte du champagne, ils sont les premiers à lever leurs verres en l'honneur de l'empereur d'Autriche, des deux feld-maréchaux, Schwarzenberg et Wrede.

Nous répondons en buvant à la santé de leur empereur, du feld-maréchal Paskiewitch, qui a pris part avec nous à la campagne de France, de tout leur corps d'officiers, et la séance se continue ainsi fort gaiement jusqu'à deux heures du matin.

Nous nous levons alors pour regagner nos logis, les officiers cosaques prennent congé de nous à la porte de l'hôtel, et se dirigent également vers leurs demeures.

Corsé habitait la même maison que Betzek. Ils s'en vont tous deux, bras dessus, bras dessous, ainsi que nous le raconta ensuite ce dernier, jusqu'à la porte de leur logement.

Là, au lieu de rentrer tranquillement, Corsé proposa de retourner au « Lion-de-Zähring » pour voir ce qui s'y passait. Betzek y consent. Remarquant de la lumière au rez-de-chaussée de l'hôtel, ils entrent.

Un officier de cosaques, mais non un de ceux qui avaient été avec nous précédemment, était assis

seul à une table sur laquelle se voyait encore une quantité de verres, preuve qu'une nombreuse société s'était réunie là ; il était même à présumer que nos huit officiers avaient été du nombre avant de venir nous trouver. Corsé et Betzek prennent place à une autre table, vis-à-vis du Russe, et commandent du vin.

L'officier de cosaques, déjà fort ivre, en fait autant, réclame une bouteille de champagne, dont il casse le col avec son couteau, se verse coup sur coup plusieurs verres qu'il avale d'un trait, et quand la bouteille est à peu près vide, la lance sur la table de Corsé et de Betzek.

Ceux-ci ne font qu'un bond et se précipitent sur le Russe, mais, en cet hôtel comme en tous ceux de Fribourg, dans la salle où l'on boit se trouve une porte donnant accès à la cave.

Derrière cette porte, et certainement avec l'assentiment du garçon de l'hôtel, se trouvaient sept cosaques en armes.

Toute la journée ils étaient demeurés cachés en cet endroit, ainsi que plus tard l'instruction le fit connaître, parce qu'ils attendaient comme la veille des officiers autrichiens.

Au moment où Corsé et Betzek foncent sur l'officier russe, la porte s'ouvre et les cosaques se précipitent sabre au clair sur les deux officiers, qui ont à peine le temps de tirer le leur.

Ils se défendent néanmoins, mais leurs agres-

seurs, trop nombreux, les acculent dans un coin de la pièce ; Corsé, atteint d'un coup de sabre au front, tombe mort. Betzek dans le même temps a reçu sept blessures, finalement il est désarmé et jeté par la fenêtre sans connaissance.

Une patrouille autrichienne qui passait justement par là jeta l'alarme.

Il pouvait y avoir une demi-heure que je dormais, quand de violents coups frappés à la porte de ma chambre me réveillèrent. C'était mon hôtelier. Il me prie d'ouvrier, me raconte ce qui vient de se passer au « Lion de Zähring » et ajoute que toute la ville est soulevée.

De fait, le tocsin sonnait à tous les clochers ; de la rue, montait un vacarme effroyable. Tout en cherchant à m'expliquer comment cela avait pu se passer, je m'habille en toute hâte, et cours au « Lion de Zähring ».

Toute la population déjà indignée de l'installation de force du prince Yermoloff avait pris les armes et s'était portée à l'hôtel en question, poussant des cris de vengeance.

L'hôtel était fermé ; tout à coup le bruit se répand que les cosaques arrivent au galop du faubourg de Bâle. Aussitôt les citoyens armés, se mettant en avant de ceux qui ne le sont pas, attendent, le fusil chargé, les cosaques.

Ceux-ci, en effet, débouchent bientôt de la porte de Bâle, la lance en arrêt, mais la vue de tant de

fusils braqués sur eux les fait réfléchir : ils s'arrêtent, hésitent, puis faisant demi-tour regagnent leur faubourg.

Tout le monde se lance alors à l'assaut du « Lion de Zähring », on cherche à enfoncer à coups de crosse la porte de l'hôtel. Comme elle résiste, on tente de défoncer les volets des fenêtres, ceux-ci, recouverts d'une plaque de fer-blanc, tiennent bon également, arrachant ainsi le prince Yermoloff aux fureurs de la foule qui l'eût inévitablement massacré. Sur ces entrefaites, le commandant de la place, un colonel autrichien, réussit à se frayer un chemin au milieu de la foule, avec quelques dragons : il recommande le calme, assure que justice sera faite et finalement invite le peuple à se disperser tranquillement. Personne ne bouge.

Le prince Yermoloff s'avise d'ouvrir une fenêtre au premier étage, et crie au commandant d'essayer de pénétrer jusqu'à lui.

Des coups de feu lui répondent ; le prince, qui entend les balles siffler à ses oreilles, disparaît de la fenêtre. Le commandant de place s'adresse une seconde fois au peuple toujours furieux, qui réclame le départ immédiat du prince et de ses cosaques.

Enfin, après bien des efforts, grâce à l'intervention du bourgmestre de Fribourg et de quelques prêtres, la foule se disperse, les citoyens armés rentrent chez eux.

Dès que la rue est libre, le colonel, un capitaine

autrichien et moi, nous montons chez le prince Yermoloff, le sommant de s'en aller immédiatement. La porte derrière nous est barricadée à nouveau. Nous trouvons le prince très ému. Il nous accorde tout ce que nous voulons : il partira, fera immédiatement arrêter l'officier de cosaques avec les sept hommes et nous les livrera.

C'est ce qui eut lieu. Les huit coupables furent remis par l'aide de camp russe au commandant de la place, et conduits aussitôt sous bonne escorte à la citadelle.

Les cosaques recevaient en même temps l'ordre de se rassembler devant le « Lion-de-Zähring ». Yermoloff se mettait à leur tête, mais telle avait été son émotion, qu'il dut préalablement se faire saigner.

Le pulk de cosaques, fort d'environ cinq cents hommes, partit ensuite tranquillement par la porte de Kinzing, dans la direction d'Offenbourg.

Les bourgeois tout à l'heure en armes avaient, aussi bien que la foule du peuple, remarqué ces préparatifs de départ, et tous d'aller en silence se cacher dans les jardins qui bordent la route d'Offenbourg, jardins fermés par de petits murs de pierres.

Bientôt avance au trot la colonne de cosaques. Immédiatement tout ce monde se lève, et de chaque côté fait pleuvoir sur la troupe une grêle de pierres. Les cosaques purent ainsi se figurer ce que c'était que d'être passés par les verges, plusieurs s'en trou-

vant fort mal. Aussi leur sortie de la ville s'effectua-t-elle au grand galop.

Le lendemain, le lieutenant Corsé fut enterré avec tous les honneurs militaires. Tout le corps des officiers autrichiens, les autorités et notabilités de la ville, une foule de monde, avaient tenu à témoigner de leur sympathie par leur présence. Le curé de la paroisse, assisté de ses vicaires, célébra le service funèbre et procéda lui-même à l'inhumation.

Quatre jours après le meurtre de Corsé, le lieutenant-général russe baron Erth arrivait à Fribourg avec un « auditeur » d'état-major pour procéder à l'instruction de l'affaire. L'incident ayant été communiqué par le commandant de place au quartier général autrichien, l'empereur Alexandre avait envoyé ce haut fonctionnaire, en promettant la plus éclatante satisfaction.[1]

De fait, une commission fut aussitôt réunie et chargée d'instruire l'affaire.

Elle était composée de trois officiers russes et de trois officiers autrichiens, sous la présidence d'un officier supérieur russe.

Tous les membres composant généralement le conseil de guerre étaient là. Un certain nombre de sous-officiers et de simples soldats y avaient même été admis. Le jugement fut bientôt rendu. L'officier et les sept cosaques étaient condamnés à être fusillés. Le garçon de l'hôtel fut acquitté,

ayant pu prouver qu'il n'avait cédé qu'à la force et aux menaces de mort en prêtant son concours aux assassins.

L'exécution devait avoir lieu huit jours après la proclamation de la sentence au Fort-Louis[1] occupé par une garnison russe, et où les huit condamnés avaient été conduits enchaînés. Trois officiers autrichiens avaient été désignés par le feld-maréchal pour assister à cette exécution, mais quand ils se présentèrent au Fort-Louis, quelle ne fut pas leur stupéfaction d'apprendre que la garnison russe était partie depuis deux jours pour Varsovie, emmenant les huit condamnés à mort.

Toute l'affaire finissait par une mystification; elle ne tarda pas à tomber dans l'oubli.

Pour moi, je n'avais plus qu'à aller rejoindre à Spire mon régiment revenu de Paris.

Je quittai donc Fribourg quelques jours après.

Le soir même du jour où je me présentai au colonel j'étais l'objet de nouvelles offenses. A l'hôtel, on me salua tout de suite par ces mots : « Pourquoi le diable ne vous a-t-il pas emporté, plutôt que notre pauvre Corsé ? »

Deux duels le lendemain furent la conséquence de cette déclaration, chacun de mes deux adversaires s'en tira avec un bon coup de sabre au bras

1. Fort-Louis, forteresse construite par Vauban en 1689, dans une île du Rhin, à vingt-deux kilomètres est de Haguenau. Elle fut en partie détruite par les alliés en 1815.

droit et, chose étrange, tous les deux à la même place.

Cela fait, je m'en fus retrouver mon escadron qui avait ses quartiers au village de Germersheim[1], à deux heures de Spire[2], et qui, en mon absence, avait été commandé par le lieutenant baron P....

Il y avait dans cette localité un magnifique château appartenant au baron Perglas, mais ce gentilhomme ayant fait de Mannheim sa résidence habituelle n'y habitait pas, de sorte que j'eus à ma disposition tout le premier étage.

C'était une enfilade de six pièces meublées dans le meilleur goût, avec une grande salle à manger au milieu. De cette salle, la vue s'étendait sur un joli jardin à la française, auquel un escalier de douze marches donnait accès.

Mon maréchal des logis chef, Windsberger, avait une chambre au rez-de-chaussée. Ce brave sous-officier m'aimait comme son père; j'en fis mon commensal. Je restai quatre mois dans cette superbe résidence, mais les deux derniers me furent particulièrement agréables, attendu que le baron y vint passer l'été avec ses deux charmantes filles,

1. Germersheim, à l'embouchure de la Queich, au sud de Spire. L'empereur Rodolphe de Habsbourg y mourut en 1291. C'est actuellement une place forte importante.

2. Spire (Speyer), sur le Speyerbach, mais à peu de distance du Rhin, antique ville du Palatinat bavarois, a beaucoup souffert des guerres avec les Français (1689-1693-1794).

Amélie et Polixéna. Leur départ coïncida avec le mien : l'escadron était envoyé à quatre heures de Germersheim, à Maikammer.

Je n'eus pas d'abord à m'en plaindre. Je fus logé chez un vieux conseiller d'état badois retraité, qui m'invitait chaque jour à sa table, d'ailleurs excellente.

Chaque jour aussi après le déjeuner, je m'en allais trouver mon camarade, le capitaine von Sch. Il avait son quartier dans un joli bourg situé à une heure de Maikammer, et vivait avec sa femme et une sœur non mariée.

Je frémis encore en me rappelant ma triste aventure avec cette jeune personne, Mlle Bernardine baronne von Sch.

C'était par un bel après-midi. La pensée nous vint de faire une promenade à cheval, comme plusieurs fois déjà : son frère le capitaine nous accompagnait généralement, et il n'était pas rare de voir d'autres officiers se joindre à la cavalcade, mais, cet après-midi-là justement, le frère n'était pas d'humeur à sortir; aucun officier ne se présentait, et la demoiselle voulait absolument faire sa promenade favorite.

Je m'offris donc à l'accompagner avec un palefrenier. A la sortie du bourg, nous arrivons dans une belle plaine; Bernardine voulut aller au trot, mais son cheval s'excitant outre mesure quand il en sentait un autre à une allure vive à côté de lui,

elle me pria, comme elle le faisait d'ailleurs toujours, de rester un peu en arrière.

Pour me conformer à son désir, je la suivais donc à une vingtaine de pas. Elle dut éprouver subitement quelque malaise, car son pied se mit à s'agiter fébrilement dans l'étrier, énervant le cheval, en même temps qu'elle lâchait les rênes et se retenait des deux mains à la cône de la selle.

En vain je lui criais de reprendre les rênes, elle ne m'écoutait pas, et son allure s'accélérait, au grand trot d'abord, puis au galop, et au galop allongé. Piquant alors des deux pour rattraper le cheval j'allais pouvoir saisir les rênes, quand l'animal s'abat, et l'amazone, décrivant une courbe, s'en va tomber loin sur le sol.

D'un bond je suis à terre, je veux relever Bernardine, mais elle s'était tuée sur le coup, la colonne vertébrale rompue à la base du crâne.

Ce que j'éprouvais devant cet effroyable malheur, je le laisse à penser au lecteur, et aujourd'hui encore, je n'y puis songer sans horreur.

Vite, j'envoie le palefrenier chercher un chirurgien à la petite ville voisine; il ne peut que constater la mort. Une foule nombreuse était accourue de la ville; le bruit de la catastrophe avait certainement dû parvenir aux oreilles de la famille Sch., et je me représentais la douleur dans laquelle j'allais la retrouver.

Mais, était-ce hasard? était-ce de la part du pu-

blic discrétion et ménagement? l'horrible nouvelle n'avait pas franchi le seuil de la maison : je pus m'en rendre compte en mettant pied à terre dans la cour.

Ce n'en était que plus pénible pour moi.

Comment annoncer un tel malheur à la famille tranquillement assise au salon ?

Mon air bouleversé parla le premier.

Quel récit fis-je du fatal accident?... je ne saurais le dire. Je me rappelle seulement que les reproches les plus amers finirent par me chasser de cette maison, et que la famille Sch. conçut à mon endroit une haine implacable.

C'était déraisonnable, car je n'étais pour rien dans ce malheur. J'en étais même tellement ébranlé que j'en fus malade au point de garder le lit plusieurs jours.

Les mémoires continuent à nous donner le récit des divers incidents qui rendent la situation de Grueber, déjà si difficile, plus pénible encore.

Nous passons sous silence ces vexations sans fin.

La conduite des officiers du régiment des chevau-légers du prince Charles, peut s'expliquer : Grueber était sans doute un officier de grande valeur, mais à leurs yeux, il était un étranger. Tout en reconnaissant que le point de départ de tous ces conflits ne lui est pas imputable, il faut pourtant bien admettre qu'il avait mis parfois ses camarades dans des situations désagréables.

Le roi Max-Joseph, en proclamant la supériorité du

règlement de cavalerie autrichien sur celui qui avait été suivi jusque-là en Bavière, lui avait créé sans le vouloir assurément une position presque intenable. Grueber, exaspéré par les vexations continuelles dont il était l'objet, n'a-t-il pas dans ses nombreuses querelles d'honneur écouté trop parfois son tempérament, et aggravé ainsi sa situation? Il est difficile de le dire.

Son vingtième duel fut avec son colonel qu'il blessa sérieusement. Plus tard il eut affaire au neveu même du roi, le comte de Deux-Ponts, qui servait comme lieutenant dans son régiment.

Celui-ci fut si gravement blessé, qu'il faillit mourir. Dès lors, il n'était plus possible à Grueber de rester dans l'armée bavaroise; il ne se sauva qu'à grand'-peine de Spire, et se dirigea sur Vienne par Mannheim, Stuttgart et Braunau.

Nous le laisserons maintenant nous faire lui-même le récit de ses nouvelles péripéties.

Mon intention était d'aller trouver le roi Max, alors au congrès de Vienne, de l'instruire des nouveaux incidents, de lui demander grâce, et, au pis aller, de reprendre du service dans l'armée autrichienne.

J'atteignis sans encombre Strengberg, dans la Basse-Autriche. Là, malheureusement, je fis la rencontre d'un ancien lieutenant des cuirassiers du duc Albert, Kramer, devenu maître de postes. Tout heureux de me revoir, il tint à me garder deux jours chez lui, et moi, non moins heureux de retrouver un bon camarade, épuisé d'ailleurs par un voyage

très fatigant et les ennuis que j'avais eu à souffrir, je me laissai faire.

J'aurais dû penser qu'il m'importait avant tout d'être le premier à renseigner le roi sur ma mésaventure, en lui donnant toutes les explications voulues ; l'impression première, en effet, est toujours la plus forte et la plus durable.

Le deuxième jour que j'étais à Strengberg, passe un courrier bavarois ; il allait certainement apprendre à Wrede et par là même au roi la mort du lieutenant comte de Deux-Ponts.

N'y tenant plus, je partais dès le soir même pour Vienne, mais malheureusement trop tard.

Je descendis à Vienne chez le négociant von L..., beau-frère du général Minutillo, qui me fit le plus cordial accueil.

C'était le 14 décembre 1814. Le soir même à six heures, je me hâtai d'aller trouver le général Minutillo ; comme son beau-frère, il me reçut fort amicalement. Le lendemain matin, ma première démarche fut d'aller me présenter au feld-maréchal de Wrede, qui demeurait sur la place du Kohlmarkt.

Wrede était encore au lit, son valet de chambre n'en alla pas moins m'annoncer et demander au feld-maréchal l'heure à laquelle il pourrait me recevoir. Au bout de dix minutes à peine, le feld-maréchal sort d'un cabinet attenant au salon, il me regarde et manifeste la plus grande surprise,

comme s'il eût ignoré qu'une permission m'avait été accordée.

Arrivant au fait, je lui raconte en détail mon affaire avec le comte de Deux-Ponts et j'achève en disant :

« Si Votre Altesse me le permet, je tâcherai d'obtenir une audience du Roi, et implorerai mon pardon. »

« Le comte de Deux-Ponts est-il mort? » me demande alors le prince.

Comme je ne peux donner à cette question une réponse certaine, Wrede continue :

« Votre tentative, croyez-moi, est inutile. Je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est de retourner à votre régiment et de vous présenter devant le conseil de guerre. Le Roi a les plus mauvaises nouvelles de son neveu, vous n'obtiendrez sûrement pas une audience. »

Les craintes que j'avais conçues à Strengberg se justifiaient donc.

Là-dessus le prince me donne congé. Je m'en vais néanmoins à la Hofburg tenter d'être reçu par le roi Max, qui y avait ses appartements sur l'Amalienhof.

Dans l'antichambre, je trouve le lieutenant-général comte de Pappenheim, un homme loyal, noble s'il en fut, qui m'avait plus d'une fois déjà, du temps de Triva, donné de sérieuses marques d'intérêt.

Il était devenu lieutenant-général et premier aide de camp du roi. Dès qu'il m'aperçoit, il vient à ma rencontre et m'exprime tous ses regrets pour ma malheureuse aventure avec le neveu du roi. La nouvelle en était parvenue à Sa Majesté avec l'avis que le comte était regardé comme perdu. Néanmoins, il va demander au roi de m'accorder une audience, puis revient en me disant que je serai reçu à dix heures.

En remerciant le lieutenant-général, je le prie de me continuer sa protection; il me la promet de grand cœur et je me retire un peu réconforté par ses bonnes paroles.

Mais au moment où je descends le grand escalier, je croise Wrede arrivant en grand uniforme.

A dix heures sonnant, j'entrais dans l'antichambre du roi. L'excellent comte Pappenheim m'y attendait, toujours aimable, mais la tristesse de son visage me frappa; me prenant par la main, il me dit :

« Mon cher capitaine, le Roi a été travaillé depuis votre venue, il ne veut plus vous recevoir. Sa Majesté vous ordonne de suivre le conseil du feld-maréchal et de retourner en Bavière vous présenter devant le conseil de guerre. Le feld-maréchal a remis au Roi une plainte contre vous signée de tout le corps d'officiers de votre régiment de chevau-légers. Vous y êtes représenté comme un querelleur incorrigible, qui a eu jusqu'à vingt et un

duels dans le peu de temps qu'il a été au régiment. Plusieurs officiers ne pourraient plus servir par suite des blessures que vous leur auriez infligées, et le comte de Deux-Ponts serait la dernière victime de votre humeur insupportable et batailleuse. »

Le nombre de mes duels était exact, je le reconnus, mais je ne pouvais admettre d'avoir été le provocateur.

Quand je lui eus donné le détail de mon affaire avec le colonel, je lui dis :

« Eh bien vous, Excellence, auriez-vous agi autrement? »

« Assurément non! me répondit-il, si les choses sont comme vous le dites, vous avez bien fait. Tout cela, je le dirai au Roi, mais mon intervention sera-t-elle de quelque utilité? j'en doute, en raison des personnes puissantes qui me semblent vous poursuivre de leur animosité. »

J'exposai alors à Pappenheim mon dessein de rentrer au service de l'Autriche. Il l'approuva, me dit de lui transmettre une demande à cet effet, et ajouta qu'il s'efforcerait d'obtenir pour moi l'autorisation de quitter l'armée bavaroise.

Le lendemain, je remettais cette demande au lieutenant-général, et huit jours après, j'étais informé que ma démission était agréée du roi.

Il s'agissait maintenant de rentrer dans l'armée autrichienne. Ma première démarche fut auprès du

feld-maréchal prince de Schwarzenberg, le général Minutillo m'accompagnant.

Mais avant même que j'eusse terminé l'exposé de ma situation, le prince m'interrompt : il m'a vu à l'œuvre, me dit-il, pendant la campagne de Russie et sait que je suis un officier de grande valeur; mais il considère comme impossible de faire quelque chose en ma faveur sans s'exposer à mécontenter Sa Majesté le roi de Bavière. Wrede est venu le voir quelques jours auparavant, il lui a dit toute l'indignation du roi qui, dans l'intervalle, a reçu de fâcheuses nouvelles. Son neveu, s'il ne mourait pas, resterait invalide toute sa vie.

Le prince de Schwarzenberg me conseille en terminant de m'adresser au grand-duc Constantin, justement présent à Vienne. Il m'a fait décerner l'ordre de Saint-Wladimir : par lui, sans doute, je pourrai entrer au service de la Russie.

Quittant le palais la tristesse au cœur, je m'en vais séance tenante chez l'ambassadeur de Russie, prince Rasumowski, pour le prier de me présenter au grand-duc.

Rasumowsky était réputé un homme fort serviable. Je lui expose la situation dans laquelle je me trouve, lui relate dans quelles circonstances j'avais mérité ma décoration russe, et obtiens de lui qu'il veuille bien m'accompagner chez le grand-duc.

Le jour même, nous nous rendons chez ce

prince, dans l'antichambre duquel j'attends l'audience que l'ambassadeur est allé demander pour moi.

Mon attente est de courte durée; un aide de camp arrive bientôt, qui me fait entrer. Sur mon uniforme de capitaine bavarois, je portais ma décoration de l'ordre de Saint-Wladimir. Le grand-duc me reconnaît aussitôt, m'adresse les plus chaleureux éloges pour ma belle conduite dans l'affaire de Bray-sur-Seine, et demande au prince Rasumowsky de me conduire à six heures du soir chez Sa Majesté l'empereur Alexandre. Là, nous l'attendrions dans l'antichambre.

Nous nous y retrouvons à l'heure dite. Le premier aide de camp, prince Wolkonski, nous dit que le grand-duc Constantin est déjà près de Sa Majesté, et va nous annoncer. Quelques minutes après, nous traversons, sous la conduite d'un officier d'ordonnance, les trois grandes pièces au bout desquelles se trouvait le cabinet de l'empereur.

Sa Majesté était debout, appuyée à une table, tout près du grand-duc. L'accueil qu'elle me fait est empreint de la plus grande bonté : elle m'a, dit-elle, nommé capitaine dans un régiment de cosaques du Don, actuellement en garnison à Varsovie. Le prince Rasumowsky m'informerait de ce que j'aurais à faire. Je ne savais comment remercier l'empereur d'une faveur aussi insigne. Une demi-heure après, Rasumowsky sortait de l'appartement

impérial en compagnie d'un officier de mon futur régiment, faisant alors le service d'officier d'ordonnance de Sa Majesté.

Il me dit de prendre tout d'abord l'uniforme de cet officier, de lui donner mon adresse, puis de me tenir prêt à partir dans cinq jours au plus tard pour Varsovie, où j'aurais des dépêches à porter. Cela fait, je prendrais ma place au régiment.

Je priai alors l'aide de camp du feld-maréchal de Wrede, le capitaine von Besserer, le seul ami, je crois, que j'eusse dans l'armée bavaroise, de me faire vendre mes six chevaux de selle restés à Maikammer, ainsi que tous mes effets d'équipement, et d'envoyer le produit au négociant von L....

Il me promit de le faire. On ne peut imaginer un homme plus heureux que moi à partir du moment où je crus assurée mon entrée au service de la Russie ; aussi les quelques jours que je passai chez L... comptent-ils parmi les plus agréables de ma vie.

Trois jours après l'audience impériale, je portais l'uniforme de capitaine de cosaques : j'allai présenter mes hommages au général Minutillo, et je passai chez lui une heureuse soirée.

De tous côtés m'étaient adressées les plus cordiales félicitations, je les acceptais sans arrière-pensée, ne pouvant me douter que l'avenir me réservât de plus grosses amertumes. « Glück und glas, wie leicht bricht das !! » Le bonheur a du verre la fragilité !

Précisément le même jour, sur le terrain de manœuvres de Simmering, avait lieu cette pénible histoire, d'ailleurs bien connue, du grand-duc Constantin avec le colonel des cuirassiers « Constantin » prince Alfred Windischgrätz. Le Tzar intima au grand-duc l'ordre de quitter aussitôt la Cour d'Autriche et de retourner en Russie.

Je déplorai fort l'incident, mais qu'il pût avoir une influence sur ma destinée, l'idée ne m'en vint pas. Je continuai d'attendre tranquillement l'ordre d'aller rejoindre le grand-duc en Russie. Or, un soir que j'étais à table chez L..., juste le cinquième jour après mon audience, le domestique annonça un officier russe.

Je passai dans l'antichambre, le Russe me transmit l'ordre de me rendre immédiatement chez le prince Wolkonski ; et tout le monde de croire que je vais me mettre en route définitivement. C'est avec plaisir que je suis mon guide.

Dans mon uniforme d'officier de cosaques, tunique noire avec épaulettes à bouillons, brandebourgs et boucles d'argent, ceinturon de même couleur, je me présente chez le prince. A ma vue, il s'écrie tout étonné : « Comment déjà tout équipé! »

« Mon cher ami, continue-t-il, votre dernière affaire en Bavière, dont vous nous aviez d'ailleurs rendu compte, contrarie tant votre Roi, que Sa Majesté notre Empereur croirait commettre une sérieuse offense envers sa personne royale s'il ne prenait le

plus vif intérêt au sort du comte de Deux-Ponts. Aussi pour le moment, Sa Majesté ne peut vous admettre dans son armée. Cherchez provisoirement quelque moyen d'existence en attendant que le silence se fasse sur l'incident. Dans un an, vous viendrez à Varsovie, où le grand-duc Constantin a sa résidence, alors votre admission dans notre armée ne souffrira plus de difficultés. »

C'était pour moi un coup de foudre, j'en étais tout étourdi quand je pris congé du prince.

Le saluai-je même, en le quittant? je ne sais.

Dans le corridor, je restai à une fenêtre, immobile comme une statue; j'étais dans un état voisin du désespoir, et incapable de ressaisir mes idées. Tout pour moi était perdu : je me voyais sur le bord d'un affreux précipice, d'où montaient vers moi le mépris général, le dédain, la raillerie, et finalement le bâton du mendiant.

Si seulement le grand-duc avait encore été à Vienne, les choses auraient pu prendre une meilleure tournure, mais hélas! il était parti, je ne savais plus que faire.

Retourner chez L..., je ne m'en sentais pas le courage, tant j'avais honte de moi-même. Je n'osais même pas descendre dans la rue, il me semblait que tout le monde allait lire écrit sur mon front mon déshonneur. J'étais anéanti, inconscient de tout ce qui pouvait se passer autour de moi, bien qu'il y eût des allées et venues constantes dans le corridor.

Combien de temps cela dura-t-il? Je ne saurais le dire. Je me rappelle seulement que ma triste rêverie fut interrompue par une main amie qui vint me frapper doucement sur l'épaule, et ces paroles : « Allons jeune homme, un peu de courage! » C'était le prince Wolkonski lui-même; je suppose qu'un des passants, frappé de mon attitude, l'en avait informé.

Je fis effort pour revenir à moi, je jetai sur le prince un regard hagard, mais il m'était impossible de proférer une seule parole. Le prince me prenant par la main me conduisit dans son cabinet et me fit asseoir sur un sofa à côté de lui.

Ma douleur lui causait une réelle compassion ; il me parla en ami, me représentant qu'en ma qualité d'Allemand j'aurais pu rencontrer bien des déboires dans l'armée russe, et appuya son dire d'une quantité d'exemples ; bref, il fit tout pour me remonter le moral. Cette parole émue me rendit un peu d'assurance et d'empire sur moi-même ; je pus, les larmes aux yeux, le remercier, et quand je quittai son cabinet, j'étais presque résigné.

CHAPITRE V

1814-1817

Alors commença pour mon malheureux oncle une période d'épreuves, pendant laquelle toutes ses tentatives n'aboutirent qu'à des échecs.

Quelques jours après la pénible déclaration du prince Wolkonski, il faisait chez le négociant L... la connaissance de l'intendant d'un vaste comté en Silésie.

Une place d'inspecteur était vacante dans cette terre; on l'offrit à mon oncle, et il se disposait à partir pour Teschen avec l'intendant, lorsque celui-ci apprit, avec la mort de son maître, son renvoi par les héritiers.

Naturellement, les projets de Grueber tombaient à l'eau.

Cette déception fut suivie d'une mésintelligence avec L.... Dès lors, Grueber perdait son unique soutien.

Pour vivre, il se fait scribe chez un avocat, sous-loue une mansarde, et prend ses repas à la gargotte.

Le brillant capitaine de jadis pense à demander au théâtre des moyens de subsistance moins précaires. Il subit l'épreuve chez le régisseur du théâtre Léopold, et s'en tire à la satisfaction de ce dernier. Mais au moment de signer son engagement, son courage faiblit, Grueber a peur d'être reconnu par ses anciens camarades et préfère se retirer. Il reprend donc son travail chez son avocat, mais les onze mois qu'il passe chez ce dernier sont onze mois de cruelles privations.

Le dégoût du monde s'empare de lui : il s'en va au couvent des Franciscains de Vienne, demander son admission comme frère lai.

Il est détourné de ce projet par le bon moine auquel il s'en ouvre.

Sur ces entrefaites, il se réconcilie avec le négociant L..., qui lui fait obtenir à Schwarzenau, dans la Basse-Autriche, une place de douanier.

Enfin, au bout de neuf mois, il échange cet emploi contre celui d'expéditeur à la poste de Schrems [1].

Laissons-lui raconter l'intéressante rencontre qu'il fit à cette époque.

Tandis que j'étais à Schrems, je fus invité à me rendre à Wittingau [2], chez l'intendant du prince de Schwarzenberg, à l'occasion d'une pêche.

Chaque année, quelques étangs du domaine étaient vidés, les gros poissons retirés et les petits remis dans les autres pièces d'eau.

Cela ne se passait naturellement pas sans un festin.

Le jour de la pêche, au sortir de table, employés du domaine et invités se rendent, précédés par une musique turque, aux étangs en question, dont les vannes avaient été préalablement levées. C'était plaisir, en arrivant, de voir frétiller dans la vase,

1. Schrems (ou Krems), vieille ville de Basse-Autriche située sur le Danube (R. G.), un peu en amont de Vienne. Un combat y fut livré en 1805.

2. Wittingau, localité située dans la Bohême méridionale, à l'est de Büdweis et au nord de Krems.

carpes, brochets, tanches. Sous un grand arbre au bord de l'étang était préparée, avec tout ce qu'il fallait pour écrire, une longue table à laquelle prend place l'intendant, tandis que son personnel procède à la pêche, sous les regards intéressés des invités.

Je suis frappé par la vue d'un vieux Monsieur assis à l'extrémité de la table ; son aspect ne m'est pas inconnu, il révèle d'ailleurs un vieux soldat.

Chargé d'inscrire sur un registre le nombre de poissons de chaque espèce qu'on sort de l'étang, il semble commettre de fréquentes erreurs, à en juger par les observations de l'intendant.

Ce vieillard me fait pitié, et je m'enquiers de lui auprès de mon voisin.

« C'est un secrétaire, me répond celui-ci, autrefois il était général, mais après la capitulation d'Ulm, en 1805, il a été emprisonné dans une forteresse et cassé de son grade. Comme il n'a aucun moyen d'existence, l'intendant l'a pris par pitié à son service. »

« Grand Dieu, dis-je alors tout bas à mon voisin, c'est le feld-maréchal-lieutenant baron Auffenberg, je le reconnais aux cicatrices de son visage, il était à Ulm notre divisionnaire. »

Quelle pénible impression me causa la présence de cet homme que tant de fois j'avais vu galoper à notre tête ! Quelque dix ans auparavant il passait pour l'un des généraux les plus distingués ; il avait

versé son sang pour son empereur et sa patrie, on ne savait alors quelles marques d'honneur lui témoigner. Horrible déchéance !

Cette pensée m'attrista tellement, que, sur tout le chemin de Schrems, je ne pus articuler une syllabe.

La fin de la vie d'Auffenberg vaut également d'être mentionnée.

Quelques années après, la conversation tomba un jour à la cour sur la bataille de Leipzig et les événements qui marquèrent le déclin de Napoléon.

L'empereur François se tournant vers un général qui s'était particulièrement distingué à la bataille des Nations par ses heureuses dispositions, lui demanda quel avait été son maître en tactique.

« Hélas! Sire! répondit le général, c'est le malheureux Auffenberg, qui, depuis des années, gagne péniblement sa vie à faire des écritures pour le compte de l'intendant du prince de Schwarzenberg, à Wittingau. »

L'empereur ému alloua aussitôt une pension de quatre mille florins sur sa cassette particulière à Auffenberg, assurant ainsi ses vieux jours.

Le général en question, heureux d'un tel revirement, n'eut rien de plus pressé que d'envoyer une estafette porter la bonne nouvelle à Wittingau.

C'était une imprudence; le malheur avait trop affecté le système nerveux du pauvre Auffenberg

pour qu'il pût supporter cette joie subite : à la lecture de l'heureuse nouvelle, il tomba raide mort.

Grueber resta huit mois à la poste de Schrems. Il eut alors un emploi de secrétaire-adjoint au conseil municipal de Vienne, puis, sur la recommandation du bourgmestre fut nommé secrétaire au gouvernement de la Basse-Autriche.

Il continue ainsi ses mémoires :

J'occupais mon nouveau poste depuis quelque temps, quand le bruit se répandit que l'empereur François allait épouser la princesse Caroline de Bavière. Le roi Max était attendu à Vienne pour la solennité du mariage.

L..., chez qui j'avais retrouvé l'hospitalité d'antan, me conseilla de faire intervenir la jeune impératrice auprès du roi Max, et d'obtenir ainsi d'être réintégré comme capitaine dans l'armée bavaroise.

Le général Minutillo, et mon ami L..., m'obtinrent une audience de l'impératrice par l'entremise de la comtesse L..., qui allait devenir sa grande-maîtresse de la Cour.

L'impératrice me fit le plus bienveillant accueil : elle se rappelait le capitaine de jadis si souvent admis aux soirées de la Cour, et avec qui elle avait daigné maintes fois lier conversation à la table de jeu.

Elle me promit d'agir sitôt que son père, le roi Max, serait arrivé. Ces bonnes paroles me firent

prendre mon mal en patience. Dailleurs j'avais de quoi vivre, je pouvais attendre, je pouvais même faire quelques petites économies pour l'avenir, puisque Minutillo et L... m'offraient, comme je l'ai dit, le vivre et le couvert.

Je continuai donc à vaquer à mes occupations habituelles, jusqu'au jour où le roi Max, qui n'avait pu assister à la cérémonie du mariage, vint enfin à Vienne rendre visite à l'impératrice.

C'était le 21 avril 1817, par conséquent après trois ans d'alternatives de pauvreté extrême, de prospérité relative, mais toujours d'incertitudes et de profonds chagrins, que je fus appelé chez la comtesse Lažansky.

Ce jour est marqué dans mon journal d'une mention spéciale. La comtesse me reçut avec la même bonté que la première fois et me dit que Sa Majesté l'impératrice avait intercédé pour moi auprès du roi, comptant bien que la première faveur qu'elle sollicitait, comme impératrice, rencontrerait bon accueil.

La réponse pourtant avait été inexorable : « Je vous accorderai tout ce que vous voudrez, avait dit le roi, mais ne me parlez pas du capitaine Grueber ».

La comtesse me remettait en même temps de la part de l'impératrice un rouleau de vingt-cinq ducats, et me disait que le désir de Sa Majesté était de me voir m'enrôler comme simple soldat

dans quelque régiment autrichien. Au bout de l'année, je serai par ses soins officier à nouveau : par l'entremise du prince de Schwarzenberg, elle arriverait à faire comprendre au roi que la plainte portée contre moi par le corps des officiers bavarois n'était pas justifiée.

Je quittai la comtesse après m'être confondu en remerciements, et revins à mon bureau, mais pour donner ma démission.

Le jour même, je me rendais à la caserne de cavalerie de Léopoldstadt[1], où étaient arrivés depuis deux jours les uhlans du prince de Cobourg pour prendre le service auprès de l'empereur.

Munis de mes certificats que je tenais du temps où j'avais servi en Autriche, et qui portaient la signature du feld-maréchal prince de Schwarzenberg, des feld-maréchaux-lieutenants prince de Liechtenstein, prince de Hohenzollern et baron de Siegenthal, des colonels Kroyherr et Kuttalek ainsi que du général Minutillo, je me présentai chez le colonel baron Hammerstein.

Après lui avoir raconté mon histoire dans toute sa vérité, je le priai de m'accepter comme simple soldat dans son régiment, ajoutant que j'agissais sur l'ordre de Sa Majesté l'Impératrice.

1. Léopoldstadt, faubourg de Vienne situé entre le canal du Danube et le Danube, au nord du Prater.

QUATRIÈME PARTIE

DE NOUVEAU AU SERVICE DE L'AUTRICHE COMME SIMPLE UHLAN

Le colonel baron Hammerstein ne parut pas absolument convaincu de la vérité de mon récit, néanmoins, il me fit conduire par son adjudant au médecin militaire, qui après examen, me déclara bon pour le service.

Je fus accepté comme simple cavalier, versé dans le 1er escadron (escadron-colonel) et quelques heures après j'avais cheval, équipement, armes, etc. : j'étais enchanté, car j'étais redevenu soldat.

Sept mois s'écoulèrent, sept mois où je fus dans toute l'acception du terme, le simple soldat, obligé de panser son cheval, d'astiquer ses armes, de faire toutes les corvées.

Le colonel Hammerstein en m'acceptant m'avait assuré qu'il irait aux informations et que si mon récit était conforme à la vérité, il saurait bien me tirer d'affaire. Rien n'y parut : je devais être tombé dans l'oubli, âme qui vive ne songeait à moi ; et

pour mettre le comble à ma disgrâce, j'avais un caporal qui ne pensait qu'à me brimer. Étais-je de corvée de chambre, il trouvait toujours à redire, allant jusqu'à me menacer du bâton. Combien de fois après le pansage, alla-t-il jeter sur mon cheval des cendres ou de la poussière, pour pouvoir ensuite m'accuser de négligence ! C'est alors que moi, qui avais été capitaine commandant, je pus mesurer à quel point pouvait être rendu pénible le métier de simple soldat.

Plus d'une fois, je faillis me jeter sur mon misérable bourreau..., la pensée de mon avenir m'arrêta toujours à temps. Je ne voulais pas rendre impossible mon avancement par une faute contre la discipline, et je mis une passion véritablement angélique à supporter les mauvais traitements dont m'accablait ce caporal.

A la fin, pourtant, je n'y pouvais plus tenir ! Le colonel m'ignorait : s'était-il informé de mes états de service en Bavière ? Avait-il eu de mauvais renseignements ? M'avait-on desservi auprès de lui ? Autant de questions que je me posais sans relâche, et auxquelles les jours en se suivant n'apportaient aucune réponse.

C'était l'abandon, l'oubli.

La force de caractère qui m'avait toujours soutenu jusque-là s'évanouit, faisant place à un véritable dégoût de la vie, et un matin, sous le coup d'un accès de désespoir plus violent que jamais,

je décroche mon pistolet de la muraille, le charge à balle, et, enveloppé dans mon manteau, me dirige vers l'Augarten[1], tout proche de la caserne, décidé cette fois à mettre un terme à mes souffrances.

En chemin je rencontre mon officier de peloton, le lieutenant Wipperferde ; sur mes traits bouleversés, il lit mon état d'âme, il m'arrête et au même moment le vent, s'engouffrant dans mon manteau, lui fait apercevoir le pistolet que je tiens à la main. Wipperferde me saisit le bras, m'emmène dans sa chambre à la caserne, et ses marques de sympathie me contraignent doucement à lui tout avouer.

Je lui dis les tracasseries incessantes du caporal, les craintes que j'éprouve à ne recevoir aucune réponse du colonel touchant les informations qu'il a dû prendre sur moi, et rien que cette confidence m'a déjà fait grand bien.

Le lieutenant fait aussitôt venir mon caporal, le force à avouer sa partialité et ses mauvais traitements, lui inflige une punition de prison, et me donne un autre caporal. Pour compléter son œuvre bienfaisante il m'apprend que le colonel a reçu sur moi les meilleurs renseignements.

Dès le lendemain, disait-il, j'allais voir mon sort notablement amélioré. J'en acceptai l'augure avec joie, et de fait, le lendemain même, j'étais mandé

1. Augarten, grand parc à la française, créé par Joseph II au centre du faubourg de Léopoldstadt.

auprès du colonel, dont l'air de bienveillance ne me laissa point de doute : « Mon cher Grueber, me dit-il, j'ai tenu à me renseigner à fond sur vous, et ma conviction est faite. Le corps des officiers bavarois a mal agi à votre égard. Quant à vos services antérieurs comme officier autrichien, le Conseil aulique m'a, d'une voix unanime, fait de vous le plus grand éloge.

« Sa Majesté l'Impératrice m'a même fait appeler pour vous recommander tout particulièrement à moi. Depuis votre arrivée d'ailleurs dans mon régiment, votre manière de servir ne mérite que des éloges. Je sais qu'autrefois vous avez été pendant plusieurs années adjudant de régiment aux cuirassiers du duc Albert, vous connaissez donc à fond le service de la cavalerie autrichienne. Je vous donne donc comme adjudant au major prince Oetingen-Wallenstein, dont la division a été détachée à Salzburg.

« Mais tout d'abord je vous nomme brigadier, et vous n'attendrez pas longtemps votre grade de maréchal des logis.

« Tenez vous prêt, le prince part dans trois jours rejoindre sa division. »

En sortant de chez le colonel, j'allai me présenter chez le prince Oetingen, qui demeurait également à la caserne. L'accueil qu'il me fit dépassa mon attente, il me traita en officier et me causa une agréable surprise en m'autorisant à

prendre l'uniforme des cadets, faveur qu'il avait eu la délicate attention de demander pour moi au colonel.

Le 1er novembre 1817, nous étions à Salzburg.

J'y avais la sœur de mon père, la baronne Grimming. Je demeurai chez elle, défrayé de tout, pendant tout le temps que je passai en garnison dans cette ville. Quelques jours plus tard, le 24 novembre, arriva de Vienne ma nomination au grade de maréchal des logis.

Je continuai comme tel mes fonctions d'adjudant auprès du prince Oetingen, jusqu'au jour où j'appris ma promotion au grade de lieutenant. Cette bonne nouvelle me parvint le 18 avril 1818, en même temps que l'envoi gracieux de mille cinq cents florins de Sa Majesté l'Impératrice, destinés à subvenir aux frais de mon nouvel équipement.

Elle me faisait demander aussi par le commandant du régiment de lui relater l'incident concernant le comte de Deux-Ponts, et de réfuter point par point l'acte d'accusation dressé par les officiers du régiment des chevau-légers du prince Charles, et dont elle m'envoyait copie.

Je rédigeai un rapport détaillé, qui fut transmis par la voie hiérarchique au prince de Schwarzenberg. Comment ensuite le roi Max de Bavière en eut-il connaissance? Je ne sais.

Qu'on me permette ici un autre détail. En passant maréchal des logis, je fus, à la date du 18 oc-

tobre 1817, autorisé par l'empereur François à porter la décoration de l'ordre de Saint-Wladimir (4e classe), que j'avais reçue du grand-duc Constantin, ainsi que la croix militaire de Bavière obtenue pour les campagnes de 1813 et 1814.

Le 1er mai 1818 nous fûmes remplacés, à Salzburg, par une division de chevau-légers de Klenau, et allâmes rejoindre à Saaz, en Bohême, l'état-major du régiment venu de Vienne.

A notre arrivée le colonel passa l'inspection de notre division : s'arrêtant devant moi, il me félicita de la façon dont j'avais rempli mes fonctions, et me dit que je remplacerais le lieutenant Fausch comme adjudant du régiment.

La division du prince Oetingen ne devait pas être cantonnée à Saaz[1], mais à Podersam et entours. Elle s'y rendit dès le lendemain. Quant à moi, je restai avec l'état-major du régiment en raison de mes nouvelles fonctions.

J'étais dans une complète ignorance de ce qui avait pu se passer à mon sujet entre le prince Schwarzenberg et le roi de Bavière, quand un ordre du Conseil aulique vint tout à coup m'en instruire : « Par ordre de Sa Majesté le Roi de Bavière, un officier du régiment des chevau-légers du prince Charles devait être désigné par le sort pour enga-

1. Saaz, vieille ville située sur la rivière Eger (en tchèque : Ohre) à soixante-dix kilomètres ouest de Prague.

ger un duel à mort avec le lieutenant autrichien von Grueber en réponse aux imputations dénuées de fondement qu'avait portées ce dernier contre le corps d'officiers du dit régiment. Le duel aurait lieu près d'Eger, sur la frontière de Bohême. Sa Majesté l'Empereur n'y voulait point mettre obstacle ; Elle tenait seulement à ce qu'il eût lieu sans éclat ».

Alors commença une longue correspondance entre notre corps d'officiers et le colonel bavarois W..., précédément commandant des chevau-légers du prince Charles. Ce régiment ayant été supprimé, les officiers avaient été affectés à d'autres régiments de chevau-légers et leur dispersion dans toute la Bavière et dans le Palatinat ne facilitait pas le tirage au sort.

Ce fut en mars 1819 seulement, que le lieutenant baron P... fut enfin désigné pour être mon adversaire : nous devions nous rencontrer à Eger[1] le 19 mars, chacun assisté de deux officiers comme seconds. Le capitaine comte Wengierski et le lieutenant von Freislich m'ayant été désignés

1. Éger (ou en français : Égra ; en tchèque : Cheb), vieille ville de Bohême située sur la rivière du même nom, au pied du Fichtel Gebirge (cent quarante-cinq kilomètres ouest de Prague et à la frontière autrichienne). Sa situation géographique, qui en fait le point de passage obligé entre la Bohême d'une part, et la Bavière, la Franconie d'autre part, lui a toujours fait jouer un rôle important dans les guerres allemandes.

Wallenstein y fut assassiné en 1634.

comme tels, nous partîmes tous trois pour Eger, ayant en poche l'ordre du Conseil aulique d'éviter tout éclat et tout bruit autour de l'affaire.

Le 17 mars 1819 à onze heures du soir, nous arrivions à Eger et descendions à l'hôtel des « Deux-Princes ».

Le maître d'hôtel accouru à notre voiture, une lumière à la main, nous salue de ces mots : « Ah! enfin! voici ces messieurs les officiers de uhlans depuis si longtemps attendus! »

Nous nous regardons tout étonnés.

« Mais qui donc nous attend? » demande le capitaine Wengiersky.

« Des officiers de cavalerie bavarois, répond l'hôtelier. Ils sont arrivés il y a deux jours dans un village de Bavière tout proche de la frontière et, hier, aujourd'hui encore, à plusieurs reprises, ils ont fait demander dans les hôtels d'Eger si l'on n'avait point vu des officiers de uhlans autrichiens. Ils sont venus, paraît-il, pour tuer l'un d'entre eux. »

Ainsi nous voulions venir à Eger dans le plus grand secret et tout le monde était déjà instruit du duel en question.

Très vexés, nous descendons de voiture et demandons une chambre avec trois lits.

Wengiersky, sans plus tarder, écrivait un billet pour informer les officiers bavarois de notre arrivée. Il leur disait en même temps que nous

avions l'ordre formel du Conseil aulique d'éviter que l'attention publique fût éveillée au sujet de ce duel. Mais, à sa grande surprise, il voyait que leur précipitation avait déjà mis toute la ville en émoi; il demandait donc que le duel, primitivement fixé au 19 mars, eût lieu dès le lendemain 18 à cinq heures du matin sur le terrain dont on était convenu, en pays bavarois.

Un exprès fut dépêché, avec prière de rapporter la réponse.

Plusieurs officiers du bataillon de chasseurs en garnison à Eger vinrent, dans l'intervalle, nous trouver dans notre chambre et nous entretenir du duel.

Il y avait parmi eux le major Steinlein qui, étant de Ratisbonne, connaissait très bien ma famille.

« De quelle arme vous servirez-vous ? » demanda entre autres choses le major. « Du pistolet », répondirent mes seconds et, ce disant, ils montrèrent deux pistolets du colonel Hammerstein avec lesquels je m'étais si bien exercé, depuis des mois, qu'à dix pas j'étais sûr de toucher une pièce de vingt kreuzers.

« Ces pistolets ne sont pas admis, nous dit Steinlein ; ils sont à déclic et, par suite, d'une plus grande précision ; en règle générale, on n'en veut point pour les duels. »

« Je vous en donnerai deux autres qui, sans être

à déclic, sont également bons. Si, sur votre parole d'honneur, vous pouvez assurer que Grueber ne s'en est jamais servi, on sera forcé de les accepter. »

Notre exprès revint bientôt avec une réponse écrite. Nous étions attendus le lendemain à cinq heures du matin, dans le petit bois à gauche de la route qui va d'Eger en Bavière. C'était tout près de la frontière et en Bavière.

Qu'il me soit permis de mentionner ici, tout d'abord, un petit fait dont je n'avais pas eu conscience, et que j'eusse toujours ignoré si mes amis ne m'en eussent instruit après le duel. Il montrera comment nos états d'âme peuvent se trouver modifiés par les impressions du dehors, sans que de notre part il y ait la moindre participation, sans que nous en ayons conscience.

On comprendra qu'il y a une grande différence entre courir à un duel alors que le sang surchauffé par la colère bouillonne dans les veines, et en attendre un autre des mois entiers pendant lesquels on peut réfléchir à loisir et de sang-froid. Je ne dirai pas que la crainte exerçât sur moi son influence : je n'ai jamais connu la peur. Néanmoins, je me sentais opprimé par un vague sentiment d'angoisse et, sans doute parce que je n'en voulais faire part à personne, de crainte d'être mal jugé ou d'être accusé de pusillanimité, ce sentiment prenait chaque jour plus d'empire sur moi. J'étais resté pendant des mois seul avec la pers-

pective de ce duel, mais pendant ce temps, l'esprit excité n'avait pas cessé de travailler. La pensée que cette rencontre pouvait être la dernière action de ma vie avait probablement jeté de profondes racines dans mon âme. L'homme, après tout, n'est jamais qu'un homme !...

Comme je l'ai dit, nous habitions en commun une grande chambre au milieu de laquelle était une table et, sur cette table, une veilleuse. M'étais-je endormi avec l'idée que je me mettais au lit pour la dernière fois ? C'est possible ; je ne me rappelle cependant pas avoir fait de mauvais rêve. Quoi qu'il en soit, je me levai la nuit, me dirent plus tard mes amis, j'allai rôder autour de la table en poussant de profonds soupirs, puis je regagnai mon lit.

A quatre heures, le garçon d'hôtel nous réveilla.

Je remarquai dans la physionomie des deux officiers un certain trouble auquel je ne fis pas autrement attention.

Tout à coup, pendant que nous étions occupés à notre toilette, ils me prièrent, d'un air fort embarrassé, de ne leur pas causer de honte aujourd'hui. Indigné par cette offensante supposition, je leur demande avec quelque violence s'ils me prennent pour un lâche, si, sérieusement, ils croient que je ne saurais mourir en homme d'honneur. A ces mots, ils retrouvèrent leur calme.

La voiture était à la porte. Un petit quart

d'heure après, nous étions à la douane autrichienne où je descendis pour attendre chez le douanier, — un nommé Meixner, — que mes seconds se fussent concertés avec les officiers bavarois sur les dispositions du duel.

Le douanier me dit, entre temps, que des théories de gens venus d'Eger avaient déjà passé la frontière, ainsi qu'eux, se trouvaient de nombreux équipages, et qu'il y aurait certainement sur le terrain une foule énorme.

Une voiture me vint prendre. Nous n'avions pas fait trois cents mètres que nous arrivions au lieu choisi pour le duel. Bien qu'averti par le douanier, je fus surpris d'apercevoir, stationnant sur la route, de nombreux équipages venus tant d'Eger que de Bayreuth, et surtout une foule de plus de deux mille personnes de toute condition qui se pressaient dans le bois et à l'entour.

Laissant également ma voiture sur la route, je me dirigeai vers le terrain, qui en était éloigné d'une centaine de pas. C'était une clairière située en plein centre du bois ; mes seconds m'attendaient avec les trois officiers bavarois ; mais je dus littéralement me frayer un chemin à travers la foule pour arriver jusqu'à eux.

Je trouvai là, avec mes amis, le lieutenant-colonel K..., un capitaine d'infanterie bavarois qui m'était inconnu, puis mon adversaire, le lieutenant P..., que j'avais eu comme lieutenant à mon

escadron et avec qui, justement, j'avais toujours été en bons termes. Je les salue tous et tends la main à P..., qui me la serre, mais froidement ; il était abattu, parlait peu, n'exprimant guère que par un mouvement d'épaules son vif regret d'avoir été désigné par le sort.

Mes seconds me disent que les pistolets d'Hammerstein n'ont pas été acceptés ; on se battra avec ceux de Steinlein.

Le lieutenant Freislich prend alors un pistolet, le lieutenant-colonel K... un autre et les chargent à balle. Pendant ce temps, P... et moi nous quittons nos sabres, nos épaulettes, nos insignes d'or et d'argent.

Le médecin militaire que nous avions emmené d'Eger étale ses instruments sur l'herbe pour être prêt sitôt appelé, précaution d'autant plus heureuse que le médecin bavarois, pris sans doute à Bayreuth, n'avait apporté ni instruments, ni aucun objet de pansement, déclarant n'en avoir pas besoin, sous prétexte que P.... devait être le premier à tirer en sa qualité de champion des officiers bavarois, dont j'étais considéré comme l'insulteur.

Freislich, en chargeant le pistolet, dût mettre une bourre de trop fort calibre, ou ne la pas enfoncer à fond : en tout cas, la balle qu'il introduit à force ne peut ni avancer, ni être retirée, notre unique extracteur venant de se rompre.

Pendant ce temps, les spectateurs se font de

plus en plus importuns ; ils se sont tellement rapprochés qu'ils nous gênent à tous points de vue. Cela m'agace terriblement. Comme d'autre part, je m'attends a ce que P... se montre bon tireur, je veux en finir vite et demande à mes seconds de charger deux autres pistolets.

Le lieutenant-colonel K... fait remarquer qu'il n'y a là que les pistolets de P..., pistolets avec lesquels il s'est longtemps exercé.

« Tant pis ! dis-je, qu'on les charge, et qu'on en finisse ! »

C'est ce qui a lieu, puis Freislich prend un pistolet dans chaque main et, nous tournant le dos, il demande au lieutenant-colonel K... : « Pour qui le pistolet de la main droite ? » « Pour Monsieur le lieutenant Grueber », répond K....

En prenant mon arme, il me semble entendre une voix intérieure me dire : « Le droit est de ton côté », et au même moment je sens revenir toute ma force, toute mon assurance.

K... et Freislich se portent au centre du terrain, se placent dos à dos, puis chacun fait cinq pas, plante son sabre dans le sol et fait encore cinq pas ; les sabres des deux autres seconds servent à marquer les deux places ainsi déterminées, auxquelles nous nous plaçons P... et moi, distants ainsi de vingt pas.

K... prend alors la parole : « Messieurs, nous dit-il, vous pouvez vous avancer, pas pour pas, jusqu'aux sabres que vous avez devant vous. Mon-

sieur le lieutenant P..., en sa qualité d'offensé, tirera quand il voudra, et Monsieur le lieutenant Grueber, seulement après que P... aura déchargé son arme. Toutefois, si tous les deux vous arrivez aux sabres qui marquent les dix pas, sans qu'aucun coup n'ait été tiré, vous tirerez comme bon vous semblera ».

Les spectateurs, invités à se retirer s'ils ne veulent pas courir le risque d'être blessés, ne se le font pas dire deux fois ; ils se rangent en un clin d'œil et forment la haie.

Je m'avance alors pas à pas, le corps effacé, et P..., qui me vise à la tête, fait de même. Au quatrième pas, P... décharge son arme : la balle me frôle le menton, tellement que je sens instantanément mon menton enfler.

Cependant j'avais fait mon dernier pas, nous étions arrivés aux sabres à dix pas l'un de l'autre. Me tournant alors vers nos témoins, je leur dis :

« Messieurs, si vous le trouvez bon, je tirerai en l'air et l'honneur sera satisfait. » — « Non pas, Monsieur, s'écrie K..., Sa Majesté le Roi veut que l'un de vous reste sur le terrain, ou, tout au moins, que l'un des deux soit sérieusement blessé. Si vous manquez votre coup, P... recommencera. »

N'ayant nulle envie d'essuyer une nouvelle décharge, d'autre part ne voulant pas tuer mon adversaire, mais seulement le blesser de façon à le mettre hors de combat, je vise le milieu de la cuisse

et fais feu. Malheureusement, je ne connaissais pas mon arme, elle relève et la balle atteint le bas-ventre. P... tombe à la renverse. Jetant loin de moi le pistolet, je me précipite sur ma victime et lui tends la main. Le malheureux la saisit convulsivement, mais sans mot dire ; il ne pouvait déjà plus parler.

Les seconds et médecins accourent également. Le nôtre fut le premier à ouvrir la tunique du lieutenant et à inspecter la blessure qui, malheureusement, laissait couler peu de sang, tandis que le médecin bavarois jouait le rôle de spectateur désintéressé, n'ayant pas même apporté de charpie. Freislich me prend à l'écart, m'avertit qu'avant le duel le lieutenant-colonel K... a déclaré que s'il arrivait malheur à P... il me provoquerait à son tour. Si émotionné que je fusse, je vais trouver K... et lui dis : « Eh bien, Monsieur le lieutenant-colonel, je me tiens maintenant à votre disposition ».

Surpris tout d'abord, il me saute au cou et me dit en jetant un regard navré sur P... : « Non ! vous vous êtes conduit en vrai chevalier, je n'ai plus rien à demander. Dieu veuille seulement que la blessure de P... ne soit pas mortelle ! car vous devez savoir qu'il est fiancé, et sa fiancée nous attend à Bayreuth ».

Profondément attristé moi-même, j'avais hâte de quitter le terrain et de regagner la douane au-

trichienne, d'autant plus que la foule se livrait à des manifestations pénibles. La plupart des spectateurs étaient du peuple : les Autrichiens en voyant tomber le lieutenant P... avaient bruyamment témoigné leur joie et criaient : « Vive l'Autriche ! » et les Bavarois de répondre : « Canailles d'Autrichiens, nous vous apprendrons à venir chez nous tuer nos officiers », et autres insultes.... Un peu plus, cette populace allait en venir aux mains et donner à l'affaire un retentissement encore plus grand.

Elle se dispersa cependant sans désordre, et P... fut emmené dans sa voiture, avec le plus de précautions possible.

Arrivé à la douane autrichienne, je trouvai Meixner devant sa porte, une bouteille de vin à la main et un verre déjà rempli; il me félicita de l'heureuse issue du combat et but à ma santé. Je lui répondis en portant la sienne, mais je ne bus qu'une gorgée, j'avais hâte de me retirer dans sa chambre et de m'abandonner à ma tristesse en attendant le retour de mes témoins. Leur voiture ne tarda guère à revenir et nous regagnâmes Eger.

En nous rendant au lieu du rendez-vous, nous avions passé, un peu avant d'arriver à la douane, tout près d'une église et d'un petit cimetière. Mes seconds avaient échangé là des regards significatifs. Je l'avais remarqué sans rien dire. Au retour, quand nous fûmes en face de ce même cimetière,

je leur demandai la raison de leurs mines et de leurs gestes attristés du matin. Ils m'avouèrent que leur intention avait été de m'y enterrer si, comme ils ne le supposaient que trop, j'étais resté sur le terrain. C'est aussi ce que j'avais cru comprendre ; ils ne faisaient que confirmer mes suppositions. Mes camarades me racontèrent en même temps ce que j'avais fait la nuit précédente dans la chambre de l'hôtel : ils y avaient vu le présage de la mort. Ils m'apprirent aussi que le médecin avait réussi à extraire la balle de P... par le dos, mais que d'après lui, la blessure était fort grave, attendu qu'elle avait produit une violente hémorragie interne.

J'étais ému jusqu'aux larmes.

Plus tard, mais seulement lorsque nous fûmes à Saaz, nous apprîmes qu'une légère amélioration s'était produite chez le blessé.

Elle devait être de courte durée. Le malheureux voulant absolument revoir sa fiancée, ses amis entreprirent de le transporter en voiture à Bayreuth ; il ne put supporter la fatigue du voyage et mourut en chemin.

Quand à nous, nous avions continué notre route jusqu'à Eger. Sur tout le parcours nous rencontrions des masses de curieux, mais à Eger c'était, dans toutes les rues, une animation sans pareille. Notre duel avait été un véritable événement ; chacun le racontait ou le commentait à sa façon. Nous

n'avions qu'un désir, nous soustraire le plus vite possible à cette cohue. Aussi en rentrant à l'hôtel des « Deux Princes », nous faisions-nous servir en toute hâte à dîner dans notre chambre ; il était une heure, et nous retenions la poste pour gagner immédiatement Saaz.

A peine étions-nous attablés, qu'on frappait à la porte de notre chambre. Un officier de la place entre et nous dit : « Messieurs, sur l'ordre du colonel commandant la place, je vous arrête ; veuillez me remettre vos sabres ».

Nous nous levons précipitamment et demandons à être conduits au commandant, assurant que nous étions parfaitement en règle avec l'autorité militaire.

L'officier nous promet d'en informer le colonel ; il n'en exige pas moins nos sabres qu'il remet au caporal de planton qui l'accompagnait, nous prie de nous considérer comme prisonniers sur parole et de rester dans notre chambre jusqu'à son retour. Dix minutes après, il nous rapportait nos sabres et nous conduisait chez le colonel.

Celui-ci, satisfait des explications que nous lui fournissons, nous dit de partir le plus vite possible pour Ellbogen, et là de demander au capitaine commandant le cercle, déjà informé de notre histoire par les autorités civiles d'Eger, de n'envoyer aucune communication au colonel-burgrave[1] de Prague.

1. Colonel commandant le Château et la place.

A Ellbogen nous arrivons trop tard, le rapport avait été expédié à Prague. Il ne nous restait plus qu'à reprendre la route de Saaz où nous arrivâmes le lendemain vers trois heures de l'après-midi, après avoir couché à Karlsbad.

Nous pouvions être à mille pas des portes de Saaz, quand nous croisâmes le colonel Hammerstein qui faisait une promenade en voiture avec son épouse.

En nous apercevant, le colonel mit pied à terre; pendant que mes seconds lui rendaient compte en détail de tous les incidents du duel, j'allais présenter mes hommages à la baronne Hammerstein restée en voiture. Elle fut tout émue de me voir au menton l'éraflure de la balle et l'enflure consécutive.

Le colonel ne tarda guère à nous rejoindre. Après m'avoir adressé ses félicitations pour ma conduite, il me conseilla de reprendre la poste aussitôt arrivé à Saaz, pour aller, au nom du régiment, prier le Colonel-burgrave de Prague de n'envoyer aucun rapport à la Cour, ou tout au moins d'y joindre les explications nécessaires pour exposer les faits sous leur vrai jour.

Le lendemain matin, à huit heures, j'étais à Prague. Le Burgrave, comte Kolowrat, veut bien m'accompagner lui-même au bureau des expéditions, mais pour y apprendre que le rapport à été expédié à Sa Majesté quelques heures avant

notre arrivée. Le comte me promet alors de le faire suivre immédiatement de mes rectifications.

Le fit-il réellement, je ne le sais.

Il ne me restait qu'à regagner Saaz; j'y repris mon service et mes fonctions d'adjudant de régiment.

L'émoi causé par mon duel était grand à Saaz comme dans les environs, d'autant plus que parmi les spectateurs du combat s'étaient trouvées quelques dames de la ville, alors en déplacement à Eger.

Quelques jours après, le comte Münster, capitaine à notre régiment, revenait de Bayreuth où il était allé en permission. Il nous raconta avec quelle pompe avaient été célébrées les funérailles de P.... Ses camarades lui élevèrent une pyramide en marbre blanc avec cette inscription :

TOMBÉ
EN DÉFENDANT L'HONNEUR DE L'ARMÉE BAVAROISE
DANS UN DUEL PRÈS D'EGER
SUR LA FRONTIÈRE DE BAVIÈRE
LE 18 MARS 1819

J'appris quelque temps après qu'une misérable feuille avait paru à Bayreuth, me diffamant odieusement, mais qu'il y avait été répondu nettement et énergiquement par un placard apposé sur les murs de la ville. Je n'ai jamais su quel avait été mon défenseur. En tout cas, mon honneur était sauf.

Plusieurs semaines se passèrent et le silence semblait se faire, lorsqu'un beau jour nous arriva une lettre du comte Tige, lieutenant-colonel du régiment. Tige était à Vienne où il remplissait les fonctions de commandant de la maison et aide de camp général de l'archiduc héritier Ferdinand.

Il nous avisait du mécontentement ressenti par Sa Majesté l'empereur François du bruit fait autour du duel. Il fallait s'attendre à des suites fort désagréables pour le corps des officiers et tout particulièrement pour moi, car il était question de faire régler l'affaire par un conseil de guerre.

Cette perspective ne m'inspira aucune frayeur; j'attendis ma citation avec une tranquillité parfaite. Mais grâce sans doute à l'influence favorable du feld-maréchal de Schwarzenberg, Sa Majesté « mit une pierre sur le dossier », ainsi que nous l'écrivit Tige quelques semaines plus tard, en nous annonçant que tout était classé.

Quoiqu'il en soit, la mort de P... eut des suites fâcheuses pour moi. Sa sœur fut appelée auprès de la reine Thérèse de Bavière comme « dame du Palais[1] ». J'eus naturellement en elle une nouvelle ennemie. Le roi pensait me rappeler dans l'armée bavaroise comme capitaine-commandant, mais cette intention favorable s'évanouit promptement sous l'influence de cette dame.

1. En français dans le texte.

C'était la fin de ma carrière militaire; je restai adjudant de régiment aux uhlans de Cobourg jusqu'au 20 mai 1820, et je dois reconnaître que ce temps-là se passa pour moi de la façon la plus agréable.

Appelé couramment « le brave duelliste », j'étais l'objet des prévenances de tous et invité particulièrement par le comte Czernin à Schönhof, la baronne Schluzius, M. de Schreiter et Schwarzenfeld, la comtesse Klebelsberg et quantité d'autres, qui voulurent bien me témoigner leur sympathie.

Ici finissent les mémoires de Grueber. Ses blessures, dont il se ressentit de plus en plus en vieillissant, lui rendirent le service pénible, et il dut rentrer dans la vie civile.

Etant encore en garnison à Saaz, il avait fait, au domaine de Ribnian, la connaissance de la fille d'un avocat de Prague, le docteur Davecchi; en quittant l'armée il l'épousa.

Cet homme énergique réussit à se faire une situation dans les finances après être parti des plus bas emplois. Il se retira avec sa jeune femme dans un village perdu du Tyrol où, loin d'aucune douceur de la vie, il remplit sa nouvelle fonction. Son mariage fut béni; il eut de nombreux et charmants enfants; mais la maladie et les privations de toutes sortes accompagnèrent les premières années.

De plus son honnêteté scrupuleuse fut souvent en lutte avec des procédés moins loyaux, et cela lui occasionna des déplacements souvent ennuyeux et toujours onéreux.

La mort prématurée d'enfants pleins d'espérance attrista aussi le soir de sa vie. Il n'en demeura pas moins l'homme fort et courageux, incapable de plier sous le fardeau de l'existence, et il fut toujours pour son entourage, un éclatant modèle de cette force d'âme que soutient l'inébranlable confiance dans la récompense finale.

Grueber ayant pris sa retraite avec le titre de conseiller des finances et président de district, termina sa vie si agitée à Innsbruck, en l'an 1865.

On peut voir encore aujourd'hui dans les jardins de Loimann, entre Franzensbad et Eger, la pyramide quelque peu détériorée par le temps que les officiers bavarois élevèrent en l'honneur de leur camarade le lieutenant baron P.... Des localités voisines y viennent beaucoup de visiteurs, mais demandez ce que rappelle ce monument, vous n'obtiendrez que cette vague réponse : « Un officier, paraît-il, a été tué là en duel ».

FIN

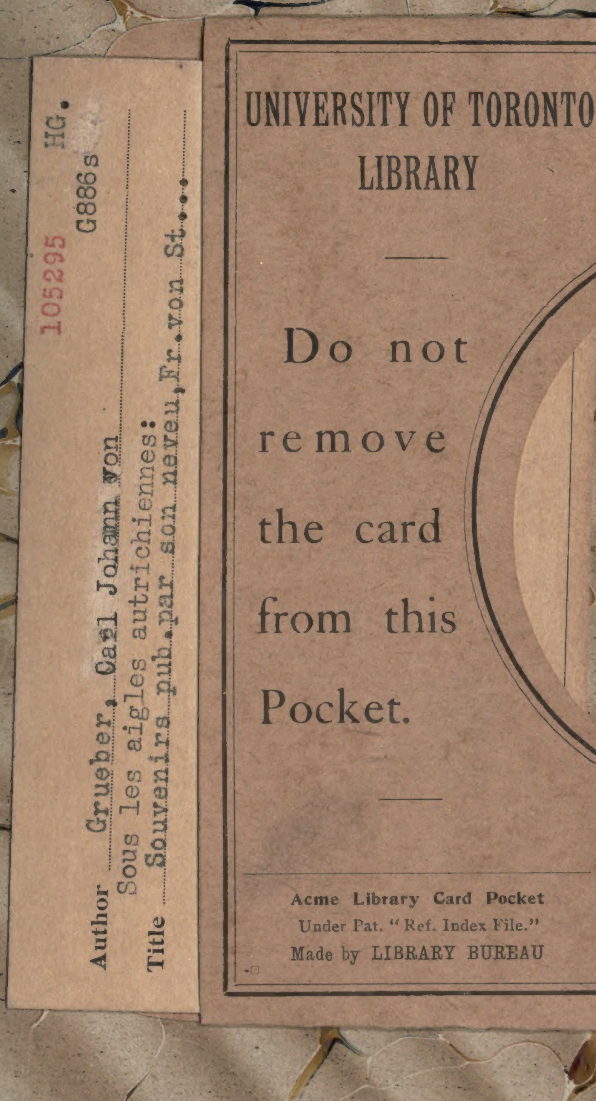
TABLE DES MATIÈRES

QUATRIÈME PARTIE

IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST
56-60, rue de Saumur
LA ROCHE-SUR-YON
(VENDÉE)

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.





105295 HG.
G886s
Author Grueber, Carl Johann von
Sous les aigles autrichiennes:
Title Souvenirs pub. par son neveu, Fr. von St...
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

